

PJ 34



AVE
MARIA
STELLA

ALMANACH CATHOLIQUE DU JURA

1897

PORRERTRUY.
IMPRIMERIE

Société typographique

ZOCERTITRES

IMPRIMERIE, LITHOGRAPHIE

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE PORRENTRUY (Suisse)

Etant muni d'un matériel neuf et perfectionné nous sommes à même de livrer promptement et avec tous les soins désirables, à des prix très-avantageux, les travaux qui nous sont confiés, tels que :

Publications diverses
LIVRES
BROCHURES
—
MANDATS
CIRCULAIRES
Papier à lettres
ET
ENVELOPPES
avec raison de commerce
—
CARTES D'ADRESSE
&
DE MISE EN SCÈNE
—
Faire part de mariage
et de fiançailles
en lithographie et typographie
—
AVIS DE NAISSANCE

Lettres de faire part deuil
livrées en deux heures
—
REGISTRES
pour le commerce
et les administrations
—
FORMULAIRES
d'Extraits de la matrice
de rôle
—
FEUILLES DE COMPTES
Imprimés spéciaux
POUR MAIRIES
—
Registres de bordereaux
à souche pour receveurs
—
ÉTIQUETTES EN TOUS GENRES
gommées
—
Cartes d'électeurs
—
AFFICHES

Fabrique de registres perfectionnés

Atelier de reliure en tous genres

PRIX TRÈS AVANTAGEUX.

PJ.3



OBSERVATIONS

Comput ecclésiastique

Nombre d'or en 1897	17
Epacte	XXVI
Cycle solaire	2
Indiction romaine	10
Lettre dominicale	C
Lettre du martyrologue	G

Fêtes mobiles

Septuagésime, le 14 février.
Cendres, le 3 mars.
Pâques, le 18 avril.
Rogations, les 24, 25 et 26 mai.
Ascension, le 27 mai.
Pentecôte, le 6 juin.
Trinité, le 13 juin.
Fête-Dieu, le 17 juin.
1 ^{er} Dimanche de l'Avent, 28 novembre.

Quatre-Temps

Mars, les 10, 12 et 13.
Juin, les 9, 11 et 12.
Septembre, les 15, 17 et 18.
Décembre, les 15, 17 et 18.

Commencement des quatre saisons

Le printemps commence en 1897, le 20 mars à 9 heures 17 minutes du matin.

L'été commence le 21 juin à 5 heures 30 minutes du matin.

L'automne commence le 22 septembre à 8 heures du soir.

L'hiver commence le 21 décembre à 2 heures 29 minutes du soir.

Eclipses en 1897

Il y aura en 1897 deux éclipses de soleil, dont aucune ne sera visible pour notre contrée.

1^o Le 1^{er} février, éclipse annulaire de soleil ; commencement à 6 heures 23 minutes du soir (heure de l'Europe centrale) ; fin de l'éclipse à 12 heures 8 minutes du soir. Elle sera visible dans l'Amérique Centrale, dans l'Amérique du Sud, à l'exception de l'est et du sud de la pointe méridionale et des côtes Sud-Est, dans la moitié du Sud du Grand Océan et sur les côtes Sud de l'Australie.

2^o Le 29 juillet, éclipse annulaire de soleil ; commencement à 2 heures 1 minute du soir, fin de l'éclipse à 7 heures 52 minutes du soir. Elle sera visible sur les côtes Ouest de l'Afrique à l'exception des parties Nord et Sud, dans l'Océan Atlantique, dans la moitié de la partie Sud de l'Amérique du Nord, dans l'Amérique centrale et dans la moitié de la partie Nord de l'Amérique du Sud.

Tableau des fêtes mobiles

Années	Mercredi des Cendres	Pâques	Pentecôte	1 ^{er} dimanche d'Avent
1897	3 mars	18 avril	6 juin	28 novem.
1898	23 février	10 avril	29 mai	27 novem.
1899	15 février	2 avril	21 mai	3 décem.
1900	28 février	15 avril	3 juin	2 décem.
1901	20 février	7 avril	26 mai	1 décem.
1902	12 février	30 mars	18 mai	30 novem.
1903	25 février	12 avril	31 mai	29 novem.
1904	17 février	3 avril	22 mai	27 novem.
1905	8 mars	23 avril	11 juin	3 décem.
1906	28 février	15 avril	3 juin	2 décem.
1907	13 février	31 mars	19 mai	1 décem.

Les douze signes du zodiaque

Bélier		Lion		Sagittaire	
Taureau		Vierge		Capricorne	
Gémeaux		Balance		Verseau	
Ecrevisse		Scorpion		Poissons	

Signes des phases de la lune

Nouvelle lune		Pleine lune	
Premier quart.		Dernier quart.	

N.-B. — Le calendrier des saints a été composé avec un soin particulier d'après le Martyrologue romain, qui est le catalogue officiel et authentique des saints pour toute l'Eglise. On y a ajouté les saints dont on fait l'office dans le diocèse de Bâle ou qui y sont généralement vénérés. Chaque saint est indiqué au jour que lui a assigné le Saint-Siège. Chacun a sa qualification exprimée par une abréviation expliquée comme suit :

a. — abbé.	er. — ermite.	r. — roi.
ab. — abbesse.	év. — évêque.	ri. — reine.
ap. — apôtre.	m. — martyr.	s. — soldat.
c. — confesseur.	p. — pape.	v. — vierge.
d. — docteur.	pr. — prêtre	vv. — veuve.

JANVIER

Notes	1.	MOIS DE L'ENFANT-JÉSUS	COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
	Vend. Sam.	1 CIRCONCISION. s. Odilon <i>a</i> . 2 s. Adélard <i>a.</i> , s. Macaire <i>a.</i>		6 ^h 43 7 ^h 47	2 ^g 10 3 ^g 17
	1.	Évangile de l'octave de S. Jean. JEAN 2i.			Nouvelle lune le 3 à 7 h. 3 mat.
DIM.	3	ste Geneviève <i>v.</i> , s. Florenté <i>v.</i> .	8	34	4 34
Lundi	4	s. Rigobert év. <i>m.</i> , s. Prisque pr. <i>m.</i>	9	11	5 54
Mardi	5	s. Télesphore <i>P.m.</i> , ste Emifienne <i>v.</i>	9	35	7 14
Merc.	6	EPIPHANIE. s. Gaspard <i>r.</i>	9	57	8 29
Jeudi	7	s. Lucien pr. <i>m.</i> , s. Clerc diac. <i>m.</i>	10	13	9 41
Vend.	8	s. Séverin <i>a.</i> , s. Erard év.	10	27	10 50
Sam.	9	s. Julien <i>m.</i> , ste Basilisse <i>v. m.</i>	10	42	11 56
	2.	Jésus retrouvé au temple LUC. 2.			Prem. quart. le 10 à 10 h. 45 soir
DIM.	10	1. s. Wilhelm év., s. Agathon <i>P.</i>	10	56	- ^h -
Lundi	11	s. Hygin <i>P. m.</i> , s. Théodore <i>a.</i>	11	13	1 ^h 4
Mardi	12	s. Arcade <i>m.</i> , ste Tatienne <i>m^{re}.</i>	11	33	2 11
Merc.	13	s. Léonce év., s. Hermyle <i>m.</i>	14	56	3 20
Jeudi	14	s. Hilaire év. <i>d.</i> , s. Félix pr. <i>m.</i>	12 ^{Sat.}	29	4 28
Vend.	15	s. Paul er., s. Maur <i>a.</i>	1	10	5 32
Sam.	16	s. Marcel <i>P. m.</i> , s. Sulpice év.	2	4	6 29
	3.	Noces de Cana. JEAN, 2.			Pleine lune le 18 à 9 h. 16 soir
DIM.	17	2. S. Nom de Jésus. s. Antoine <i>a.</i>	3	8	7 14
Lun li	18	Chaire s. Pierre, ste Prisque <i>v. m.</i>	4	23	7 53
Mardi	19	s. Meinrad <i>m.</i> , s. C ⁿ ut <i>r. m.</i>	5	41	8 22
Merc.	20	ss. Fabien et Sébastien <i>mm.</i>	7	1	8 45
Jeudi	21	ste Agnès <i>v. m.</i> , s. Publius év. <i>m</i>	8	21	9 4
Vend.	22	ss. Vincent et Anastase <i>mm.</i>	9	40	9 23
Sam.	23	s. Raymond <i>c.</i> , ste Emérentiane.	11	1	9 39
	4.	Guérison du lépreux. MATTH. 8.			Dern quart. le 25 à 9 h 8 soir
DIM.	24	3. s Timothée év. <i>m.</i> , s. Babilas év.	- ^h -		9 56
Lundi	25	Conversion de s. Paul.	12 ^h 22		10 19
Mardi	26	s. Polycarpe év., ste Paule <i>vv.</i>	1	47	10 43
Merc.	27	s. Jean Chrysostome év. <i>d.</i>	3	9	11 16
Jeudi	28	ss. Project et Marin <i>mm.</i>	4	30	12 ^h 2
Vend.	29	s. François de Sales, év. <i>d.</i>	5	37	1 -
Sam.	30	ste Martine <i>v. m.</i> , ste Hyacinthe <i>v.</i>	6	28	2 10
	5.	Jésus apaise la tempête. MATTH. 8.			
DIM.	31	4. s P. Nolasque <i>c.</i> , ste Marcelle <i>vv.</i>	7	8	3 30

Les jours croissent, pendant ce mois, de 1 heure 4 minutes.

En société. — Il y a beaucoup de gens bêtes — souvent même un de plus que l'on ne le croit.

* * *
Qu'est-ce qui rend toutes les femmes également jolies ? — C'est l'obscurité.

* * *
Chez un marchand d'animaux
— Je voudrais un chien, dit une jeune veuve.
— Blanc, gris, moucheté ?
— Noir ; très noir... je suis en grand deuil !

Foires du mois de janvier 1897

S U I S S E

Aarau	20	Coire	20	Morat	6	Soleure	11
Avenches	8	Châtel-Saint-Denis	18	Martigny-Bourg	11	St-Ursanne	11
Altdorf	28	Délemont	19	Nidau	26	Sursée	11
Bienne	7	Estavayer	13	Ollon	8	Sion	23
Berne (bét.)	5 et 19	Fribourg	11	Payerne	21	Tramelan	13
Bulle	7	Genève	4	Porrentruy	18	Vevey	26
Baden	5	Laufon	5	Rue	27	Viège	7
Berthoud	7	Locle	4	Rougemont (Vaud)	18	Zofingue	14
Bremgarten	11	Lenzbourg	14	Romont	12		
Boltigen	12	Landeron-Combes	4	Saignelégier	4		

É T R A N G E R

Altkirch	21	Delle	11	Jussey	26	Quingey	4
Arc-et-Senans	27	Dannemarie	12	Le Thillot	11	Russey	7
Amancey	7	Darney	2	Ligny	7	Rambervillers	14, 28
Amance	15	Dieuze	4, 18	L'Isle-sur-D.	4, 18	Remiremont	5, 19
Arcey	28	Dijon	15	Lure	6, 20	Rioz	13
Arbois	5	Damblain	25	Luxeuil	6, 20	Rougemont	2
Audincourt	20	Dôle	14	Longuyon	25	Raon l'Etape	11, 25
Auxonne	2	Etalens	26	Langres	7	Ronchamp	19
Arinthod	5	Epinal	6, 20	Montbéliard	25	St-Dié	12, 26
Belfort	4	Fraisans	6	Mont-sous-Vaudrey	28	St-Hippolyte	28
Baume-les-Dames	7	Fraize	8, 29	Mirecourt	11, 25	Saulx	13
Belleherbe	14	Faucogney	7, 21	Metz	14	Salins	18
Beaucourt	18	Faverney	6	Maïche	21	St-Amour	2
Bletterans	19	Ferrette	5	Morteau	5	Ste-Marie-aux-Mines	6
Bruyères	13, 28	Fougerolles	27	Marnay	5	St-Vit	20
Bains	15	Fresnes	2	Montbozon	4	Sancey-le-Grand	25
Baudoncourt	27	Fontaine	25	Meursault	18	Servance	4, 18
Besançon	11	Gy (H.-S.)	27	Mollans	28	St-Loup	4, 18
Beaufort	22	Gray	13	Montmédy	15	Thionville	18
Champagnole	16	Giromagny	12	Neufchâteau	30	Vauvillers	14
Chaumont	2	Gruey	11	Ornans	5, 19	Val d'Ajol	18
Chaussin J.	26	Grandvelle	6	Pont-de-Roide	5	Valdahon	12
Champlitte	6	Granges (H.-S.)	11	Pontarlier	28	Vitteaux	13
Cousance	11	Girecourt-sur-Durbion	29	Port-sur-Saône	30	Villersexel	6, 20
Cuisseaux	28	Héricourt	11	Pierrefontaine	20	Xertigny	14
Clerval-sur-le-D.	12	Houécourt	15	Poligny	25		
Corcieux	11, 25	Jasney	13	Passavant	12		
Champagney	28	Illkirch	11	Puttelange	11		

Une virtuose.

— Mademoiselle est sans doute élève du Conservatoire ?

— Oui, monsieur, j'y ai fait d'étonnantes progrès, car je joue seul des morceaux à quatre mains.

* * *

Au cercle on disait dernièrement, en parlant d'un goinfre bien connu :

— Quand il mange des truffes, on est toujours tenté de lui donner un coup de bâton sur la tête !

* * *

Sur la p'tante, un enfant désigne à sa mère un groupe de militaires et d'enfants. — Ma-

man, les soldats ne peuvent donc pas encore sortir seuls ? — Qu'est-ce qui peut te le faire croire, mon enfant ? — Mais tu vois bien, ils sont comme nous ; ils ont tous des bonnes.

* *

Les peintres — comme d'ailleurs d'autres gens — sont méchants entre eux. En apprenant que la cargaison de la *Gasogne* comprenait un lot considérable de tableaux et de décors, un rapin irréconciliable s'est écrié : J'étais bien tranquille sur le sort des passagers. Avec tant de croutes que ça, ils ne risquaient pas de mourir de faim.

FÉVRIER

Notes	2.	MOIS DES DOULEURS DE LA VIERGE	COURS de la LUNE	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
Lundi	1	s. Ignace év. m., s. Ephrem <i>di.</i>	☽	7 ^{matin} 37	4 ² 49
Mardi	2	PURIFICATION, s. Apronien <i>di.</i>	☽	8 ^{matin} —	6 8
Merc.	3	s. Valère év., s. Blaise év. <i>m.</i>	temp	8 17	7 21
Jeudi	4	s. André Corsini év., s. Gilbert <i>c.</i>	clair	8 32	8 32
Vend.	5	ste Agathe <i>v. m.</i> , s. Avit év.	☽	8 47	9 39
Sam.	6	s. Tite év., ste Dorothée <i>v. m.</i>	☽	9 2	10 47
	6.	Le bon grain et l'ivraie. MATTH. 13.			Nouvelle lune le 1 à 9 h. 43 soir
DIM.	7	5. s. Romuald <i>a.</i> , s. Richard <i>r.</i>	☽	9 17	11 55
Lundi	8	s. Jean de Matha <i>c.</i> , s. Jouvence év.	☽	9 36	— —
Mardi	9	ste Apolline <i>v. m.</i> , s. Cyrille év. <i>d.</i>	☽	9 58	1 ^{matin} 4
Merc.	10	ste Scholastique <i>v.</i> , s. Sylvain év.	clair	10 26	2 ^{matin} 11
Jeudi	11	s. Charlemagne <i>r.</i> , s. Adolphe év.	et froid	11 4	3 17
Vend.	12	s. Marius év., ste Eulalie <i>v. m.</i>	☽	11 50	4 17
Sam.	13	s. Bénigne <i>m.</i> , s. Lézin év.	☽	12 ^{soir} 51	5 17
	7.	Les ouvriers dans la vigne. MATTH. 20			Prem. quart. le 9 à 8 h. 25 soir
DIM.	14	Septuagésime. s. Valentin <i>pr. m.</i>	☽	2 —	5 50
Lundi	15	ss Faustin et Jovite <i>m. m.</i>	☽	3 17	6 22
Mardi	16	s. Onésime <i>escl.</i> , ste Julienne <i>v. m.</i>	☽	4 38	6 46
Merc.	17	s. Fintan <i>pr.</i> , s. Silvin év	☽	5 59	7 9
Jeudi	18	s. Siméon év. <i>m.</i> , s. Flavien év.	☽	7 20	7 28
Vend.	19	s. Mansuet év.	variable	8 44	7 45
Sam.	20	s. Eucher év. s. Sadoth év., <i>m.</i>	☽	10 7	8 3
	8.	La parole de Dieu et la semence. LUC. 8.			Pleine lune le 17 à 11 h. 11 mat.
DIM.	21	Sexagésime ss. Germain et Randoald	☽	11 31	8 24
Lundi	22	Chaire de St-Pierre à Antioche	☽	— —	8 48
Mardi	23	s. Pierre D. év. <i>d.</i> , ste Mélburge <i>v.</i>	☽	12 ^{matin} 58	9 19
Merc.	24	s. MATTHIAS, <i>ap.</i> , s. Ethelbert.	☽	2 ^{matin} 18	10 1
Jeudi	25	s. Césaire <i>méd.</i> , ste Walburge <i>ab.</i>	☽	3 30	10 53
Vend.	26	ste Marguerite de Cortone <i>pén.</i>	neige	4 26	12 ^{soir} 1
Sam.	27	ss. Romain <i>a.</i> , Lupicin <i>a.</i>	☽	4 59	1 14
	9.	Jésus prédit sa Passion. LUC. 18.			Dern quart. le 24 à 4 h. 43 matin
DIM.	28	Quinquagésime. s. Julien év.	☽	5 40	2 33

Les jours croissent, pendant ce mois, de 1 heure 30 minutes.

Nos apprentis. — Un passant à un petit apprenti pâtissier auprès duquel il chemine dans la nuit :

— Tu dois manger souvent des gâteaux ?

— En manger ! Oh ! jamais monsieur, on me gronderait. Je les lèche seulement.

* * *
A l'école. — Que fait le cheval ?

— Il hennit, M'sieur.

— Bien, et le chat huant ?

— Il chahute, M'sieur.

* * *
Quel est le moyen de trouver le carême court ? — C'est de contracter une dette à payer à Pâques.

* * *
Un médecin et un avocat se taquinent sur leurs professions respectives. — Vous vous entendez à merveille, dit le premier, à prendre la bourse de vos clients. — Vous faites bien mieux encore, vous autres, riposte l'avocat, car vous prenez la bourse et la vie.

Foires du mois de février 1897

S U I S S E

Aarau	17	Delémont	16	Langnau	24	Rue	24
Avenches	12	Echallens	18	Morges	3	Romont	9
Arberg	10	Estavayer	10	Moudon	1	Rolle	19
Brugg	9	Fribourg	8	Morat	3	Saignelégier	1
Berne	2	Genève	1	Monthey	1	Soleure	8
Bienne	4	Gessenay	9	Oron-la-Ville	3	Sion	27
Bulle	11	Gorgier	15	Orbe	8	Schwarzenbourg	8
Berthoud	4	Locle	1	Ollon	19	Schwytz	1
Bex	18	Lenzbourg	4	Olten	1	Tramelan	10
Coire	4, 7	Lutry	25	Onnens	19	Thoune	17
Cossonay	4	Landeron-Combes	1	Porrentruy	15	Valangin	26
Château-d'Oex	4	Laufon	2	Payerne	18	Yverdon	23
						Zofingue	11

É T R A N G E R

Altkirch	18	Clerval-sur-Doubs	9	Le Thillot	8	Rambervillers	11, 25
Arc-et-Senans	23	Corcieux	8, 22	L'Isle-sur-le-D.	1, 15	Remiremont	3, 16
Andelot	12	Champagney	25	Lure	3, 17	Rioz	10
Aillevillers	25	Delle	8	Luxeuil	3, 17	Rougemont	5
Autreville	3	Dannemarie	9	Levier	10	Raon-l'Etape	8, 22
Amance	8	Darney	1	Lamarche	10	Rigney	3
Arcey	25	Dieuze	1, 15	Langres	15	Ray	23
Arbois	3	Damvillers	25	Montbéliard	22	Ronchamp	16
Audincourt	17	Dôle	11	Mont-sous-Vaudrey	25	St-Dié	9, 23
Auxonne	5	Etalens	23	Mirecourt	8, 22	St-Hippolyte	25
Audeux	8	Epinal	3, 17	Metz	11	Saulx	10
Aumont	18	Esprels	24	Maîche	18	Salins	15
Arinthod	3	Fraisans	3	Morteau	2	Strasbourg	17
Belfort	1	Fraize	12, 26	Marnay	2	St-Amour	6
Baume-les-D.	18	Faucogney	4, 18	Montbozon	1, 8, 15, 22	St-Loup	1, 15
Belleherbe	11	Faverney	3	Montfleur	20	Ste-Marie-aux-Mines	3
Beaucourt	15	Fougerolles l'E.	24	Meursault	17	St-Vit	17
Bletterans	16	Fontaine	22	Mollans	25	Sancey-le-Gr.	25
Bruyères	10, 24	Fontenoy	3	Neufchâteau	27	Servance	1, 15
Bains	19	Ferrette	3	Nogent-le-Roi	1	Sergueux	4
Baudoncourt	24	Gy, (H-S.)	27	Noidans-le-Ferroux	19	Stenay	22
Besançon	8	Gray	10	Ornans	2, 16	St-Dizier	26
Beaufort	22	Gendrey	5	Oiselay	25	Tantonville	1
Champagnole	20	Giromagny	9	Pont-de-Roide	3	Trévilliers	10
Charmes	2	Gruey	8	Pontarlier	25	Thons (les)	16
Coussey	16	Grandvelle	3	Port-sur-Saône	27	Thionville	15
Chaumont	6	Granges (H.-S.)	8	Pierrefontaine	17	Vauvillers	11
Chaussin J.	23	Haguenau	9	Poligny	22	Val d'Ajol	15
Champlite	3	Harol	22	Passavant	9	Valdahon	9
Clerjus	22	Hortes	10	Puttelange	8	Vittel	20
Choye	12	Héricourt	11	Pfaffenhofen	9	Vitteaux	15
Cintrey	1	Jasney	10	Quingey	1	Villersexel	3, 17
Cousance	8	Illkirch	15	Ruffach	16	Xertigny	11
Cuisseaux	27	Jussey	23	Russey	4		

A une noce :

Le repas nuptial s'achève. Un des convives se lève, un verre de champagne à la main, et au milieu d'un silence profond :

— Aujourd'hui marié ! dit-il, je souhaite qu'il ait dans sa vie beaucoup de jours *comme celui-ci*.

L'intention est bonne ; mais la mariée fait une tête !!

Entre mères. — M^{me} Plumet a de la littérature. Elle racontait l'autre jour à une amie l'embarquement de son fils pour l'Angleterre.

— Et Jules était sur le pont, me faisant des signes avec son mouchoir pendant que le navire s'éloignait ; je le voyais pleurer en regardant la mer qui le séparait de la sienne.

M A R S

Notes	3.	MOIS DE SAINT-JOSEPH	COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
Lundi	1	s. Aubin év., ste Eudoxie m ^{re}	A	6 ^h 3	3 ^h 50
Mardi	2	s. Simplice P., ste Janvière m.	6 ^h 22	5 ^h 4	
Merc.	3	<i>Les Cendres</i> ste Cunégonde imp.	6 39	6 14	
Jeudi	4	s. Casimir c., s. Lucius P. m.	6 54	7 24	
Vend.	5	<i>Reliques de s. Ours et s. Victor.</i>	7 8	8 31	
Sam.	6	s. Fridolin pr., ste Colette v.	7 23	9 39	
	10.	Jeûne et tentation de N.-S. MATTH. 4.		Nouv. lune le 3 à 12 h. 56 soir	
DIM.	7	1. <i>Quadrages</i> s. Thomas d'Aquin d.	7 41	10 58	
Lundi	8	s. Jean de Dieu c. s. Philémon m.	8 2	11 57	
Mardi	9	ste Françoise Romaine vv.	8 28	— —	
Merc.	10	Q.-T. Les 40 martyrs. s. Attale a.	9 —	1 ^h 3	
Jeudi	11	s. Euthyme év., s. Constant c	9 42	2 ^h 4	
Vend.	12	Q.-T. s. Grégoire P. d., s. Maximil m	10 35	2 58	
Sam.	13	Q.-T. ste Christine v. m. s. Nicéphore	11 38	3 43	
	11.	Transfiguration de N. S. MATTH. 17.		Prem. quart. le 11 à 4 h. 28 soir	
DIM.	14	2. s. Euphrôse m. ste Mathilde ri.	12 ^h 5 ¹	4 18	
Lundi	15	s. Longin sold., s. Prohe év	2 ^h 10	4 46	
Mardi	16	s. Héribert év. m., s. Tatien d. m	3 29	5 9	
Merc.	17	s. Patrice év., ste Gertrude v.	4 51	5 29	
Jeudi	18	s. Gabriel, arch., s. Narcisse év.	6 14	5 49	
Vend.	19	s. JOSEPH, s. Landéald pr.	7 40	6 6	
Sam.	20	s. Cyrille év. d., s. Vulfran év.	9 7	6 27	
	12.	Jésus chasse le démon muet. LUC. 11.		Pleine lune le 18 à 10 h 27 soir	
DIM.	21	3. s. Benoit a., s. Brille év.	10 37	6 51	
Lundi	22	B. Nicolas de Flue c.	— —	7 18	
Mardi	23	s. Victorien m. s. Nicon m.	12 ^h 3	7 57	
Merc.	24	s. Siméon m., s. Agapit m.	1 ^h 19	8 48	
Jeudi	25	<i>Mi-Carême Annociat.</i> s. Hermland	2 22	9 53	
Vend.	26	s. Emmanuel m., s. lugier, év.	3 8	11 6	
Sam.	27	s. Rupert év., ste Lydie.	3 43	12 ^h 23	
	13	Jésus nourrit 5000 hommes. JEAN 6.		Dern. quart. le 25 à 12 h. 59 soir	
DIM.	28	4. s. Gontran r. s. Rogat m.	4 9	1 39	
Lundi	29	s. Ludolphe év. m., s. Armo faste m	4 28	2 52	
Mardi	30	s. Quirin m., s. Pasteur év.	4 46	4 3	
Merc	31	ste. Balbine v., B. Amédée duc.	5 1	5 41	

Les jours croissent pendant ce mois de 1 heure 48 minutes.

Un brave curé de campagne lit un sermon qu'il a laborieusement élaboré la veille.

Brandissant un crucifix, il malmenne rudement ses paroissiens :

— C'est vous, pécheurs et pécheresses. c'est vous qui avez causé la mort du Sauveur !... C'est vous qui l'avez couronné d'épines, c'est vous qui l'avez abreuillé de fiel,

c'est vous qui l'avez cloué sur la croix !...

Et, dans un geste inconscient, il approche le crucifix de la flamme du cierge que tient l'enfant de chœur.

Ce que voyant, un paysan s'écrie :

— Prenez garde, monsieur le curé !... vous allez le brûler par-dessus le marché, et vous direz après que c'est nous !

Foires du mois de mars 1897

S U I S S E

Aarau	17	Châtel-St-Denis	1, 15	Laufon	2	Romont	2
Avenches	12	Cerlier	31	Morges	31	Schwytz	15
Aarberg	9	Concise	8	Moudon	1	Saignelégier	1
Aubonne	16	Coppet	11	Morat	3	Soleure	15
Alteldorf	25	Delémont	16	Montfaucon	22	St-Ursanne	8
Aigle	13	Erlenbach	9	Malleray	11	Soumislwald	12
Bienne (chevaux)	4	Echallens	18	Mézières (Vaud)	24	St-Maurice	2
Berne	2, 9	Estavayer	10	Martigny-Ville	22	Sursée	6
Bulle	4	Fribourg	8	Martigny-Bourg	1	Sierre	1
Berthoud	4, 18	Genève	1	Nidau	18	Sion	27
Bex	18	Grandson	10	Nyon	4	Savigny (Vaud)	26
Bremgarten	1	Huttwyl	10	Neuveville	30	St-Imier	9
Bâle	18, 19	Herzogenbuchsée	25	Olten	15	St-Aubin	29
Bercher (Vaud)	12	Locle	8	Oron	3	Tramelan	10
Coire	5, 17, 31	Langenthal	2	Ollon	19	Vevey	30
Cossonay	11	Lausanne	10	Ormont-dessous	25	Valangin	26
Chaux-de-Fonds	24	Lenzbourg	4	Payerne	18	Zofingue	11
Cully	5	Lignières	23	Porrentruy	15		
Cortaillod	9	Landeron-Combes	8	Pully (Vaud)	4		
Carouge	13	La Sarraz	23	Rue	17		

É T R A N G E R

Altkirch	10, 24	Clerval-Sur-Doubs	9	Jussey	30	Remiremont	2, 16
Arc-et-Senans	24	Corcieux	8, 29	Joinville	22	Raon l'Etape	8, 22
Amancey	4	Champagney	25	Le Thillot	8	Rougemont	5
Aillevillers	25	Chaumergy	9	L'Isle-sur-D.	1, 15	Rigney	2
Amance	8	Delle	8	Lure	3, 17	Remoncourt	15
Arcey	25	Dannemarie	8	Luxeuil	3, 17	Ray	23
Arbois	2	Darney	5	Longuyon	10	Ronchamp	16
Audincourt	17	Dieuze	1, 15	Levier	10	Rioz	10
Auxonne	5	Dijon	1	Langres	22	St-Dié	9, 23
Arinthod	2	Dampierre	3	Lunéville	1	St-Hippolyte	25
Baudoncourt	31	Dôle	11	Montbéliard	29	Saulx	3, 10
Belfort	1	Etalens	23	Mont-sous-Vaudrey	25	Salins	15
Baume-les-D.	4, 18	Epinal	3, 17	Mirecourt	8, 22	Schlestadt	2
Belleherbe D.	11	Erstein	29	Metz	11	Strasbourg	16
Beaucourt	15	Esprels	31	Morteau	2	Sierenz	22
Bletterans	16	Ferrette	2, 9	Maïche	18	St-Amour	6
Bruyères	10, 24	Fraisans	3	Marnay	2	St-Loup	1, 15
Bains	19	Fraize	12, 26	Montfleur	22	Ste-Marie-aux-M.	3
Bonneville	15	Faucogney	4, 18	Mollans	25	St-Vit	17
Bellefontaine	4	Faverney	3, 17	Massevaux	17	Sancey-le-Grand	25
Besançon	8	Fougerolles l'E.	24	Montbozon	1, 8, 15, 22, 29	Servance	1, 15
Blotzheim	1	Fresnes	2	Nojdans-le-Ferroux	3, 25	Sarguemines	15
Beaufort	22	Fontaine	29	Ornans	2, 16	Soultz	17
Belvoir	8	Fontenoy	2	Oiselay	23	Thionville	15
Bouxwillers	2	Gy (H.-S.)	27	Pont-de-Roide	2, 16	Trévillers	10
Bouclans	12	Gray	10	Pontarlier	24, 25	Vauvillers	11
Champagnole	20	Giromagny	9	Plombières	18	Val d'Ajol	15
Chaumont	6	Gruey	8	Port-sur-Saône	31	Valdaon	9
Chaussin (J.)	23	Grandvelle	2	Pierrefontaine	17	Vuillafans	11
Champlitte	3	Guebviller	29	Poligny	22	Vitteaux	23
Clerjus	22	Granges (H.-S.)	8	Passavant	9	Villersexel	3, 17
Choëye	24	Héricourt	11	Puttelange	8	Verdun	8
Cousance	8	Hadol	1	Quingey	1	Xertigny	11
Cuseaux	29	Illkirch	15	Russey	4		
Courtavon	1	Jasney	10	Rambervillers	11, 25		

Calino revient de Rome et fait part de ses impressions à sa femme : — Quelle ville grandiose, lui dit-il. Si tu savais comme je pensais à toi en voyant toutes ces ruines !

AVRIL

NOTES	4.	MOIS PASCAL	COURS	LEVER	COUCH.
			de la LUNE etc	de la LUNE	de la LUNE
	Jeudi Vend. Sam.	1 s. Hugues év., ste Théodora m. 2 s. François de Paule c. 3 ste Agape v. m., s. Vulpien m.		5 ^M 15 5 ^{ap} 31 5 47	6 ^{Sap} 19 7 27 8 35
	14.	Les juifs veulent lapider Jésus. JEAN, 8.			Nouv. lune le 2 à 5 h. 24 matin
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	4 5 Passion. s. Isidore év. d. 5 s. Vincent-Ferrier c. 6 s. Célestin P.; s. Sixte P. m. 7 s Hégésippe m., s. Calliope m. 8 s. Amant év., s. Edèse m. 9 N. D. des 7 Doul. ste Vautrude vv. 10 s. Macaire év., s. Térence m.		6 7 6 31 7 1 7 40 8 28 9 25 10 32	9 44 10 51 11 52 — — 12 ^M 49 1 ^{ap} 36 2 15
	15.	Entrée de Jésus à Jérusalem. MATTH. 21.			Prem. quart. le 10 à 9 h. 26 mat.
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	11 ^{semaine sainte} 6. Rameaux. s. Léon P. d. 12 s. Jules P.; s. Sabas m. 13 s. Herménégild r. m. 14 s. Justin m. s. Tiburce m. 15 ss. Sigismond et compag. m. m. 16 s Paterne év., s. Dreux c. 17 s Rodolphe m., s. Anicet P. m.		11 45 1 ^{Sap} 4 2 ^{ap} 22 3 43 5 7 6 33 8 3	2 46 3 10 3 32 3 50 4 9 4 28 4 50
	16.	Résurrection de Jésus-Christ. MARC, 16.			Pleine lune le 17 à 7 h. 25 mat.
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	18 PAQUES. s. Parfait pr. m. 19 s. LÉON IX P., s. Sigismond r. m. 20 s. Théotime év., ste Hildegonde v. 21 s. Anselme év. d., s. Usthasat m. 22 ss. Soter et Caïus. P. P. m. m. 23 s. Georges m., s. Adelbert év. m 24 s. Fidèle de Sigmaringen m.		9 34 10 59 — — 12 ^M 9 1 ^{ap} 5 1 45 2 12	5 17 5 52 6 40 7 41 8 52 10 10 11 29
	17.	Incrédulité de saint Thomas. JEAN, 20.			Dern. quart. le 23 à 10 h. 48 soir
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend.	25 1. Quasimodo. s. MARC évang. 26 ss. Clet et Marcellin PP. mm. 27 s. Trudpert m., ste Zite v. 28 s. Paul de la Croix c., s. Vital m. 29 s Pierre m., s. Robert a. 30 ste Catherine de Sienne v.		2 35 2 52 3 8 3 23 3 38 3 54	12 ^{Sap} 43 1 55 3 4 4 11 5 19 6 26

Les jours croissent, pendant ce mois, de 1 heure 38 minutes.

Deux ménageries viennent d'arriver à X l'une sous la direction de M. B. et l'autre sous la direction de sa femme. Chacun des deux époux voyageant de son côté ils ont résolu de réunir les deux établissements, et le mari en informe les habitants par l'affiche suivante: « En raison de l'arrivée de « ma femme, ma collection d'animaux féroces est « augmentée. »

* * *

Calino fait l'aumône à un manchot. — Prenez, mon brave ! Quand on a perdu les deux bras, il n'y a pas de honte à tendre la main.

* * *

Un mot de cuisinière. — Ah ! quand est-ce donc qu'il n'y aura plus de maîtres.... et que je pourrais me faire servir à mon tour.

Foires du mois d'avril 1897

S U I S S E

Aarau	21	Châtel-St-Denis	19	Moudon	12	Sagne (la)	6
Avenches	9	Conthey (Valais)	23	Morat	7	St-Ursanne	26
Aarberg	13	Delémont	20	Motiers-Travers	9	Sierre	26
Altdorf	28, 29	Echallens	22	Martigny-Bourg	5	Sursée	26
Aigle	17	Estavayer	14	Martigny-Ville	26	St-Brais	12
Bienne (chevaux)	1	Fribourg	5	Monthei	21	Schwarzenbourg	19
Berne (15 jours)	27	Fleurier	17	Olten	5	Saignelégier	6
Bulle	1	Frutigen	2	Oron-la-Ville	7	Sion	24
Baden	6	Genève	5	Orbe	5	St-Imier	6
Berthoud	1	Grandson	21	Ormont-dessous	26	Tavannes	28
Brigue	22	Gessenay	9	Payerne	15	Thoune	7
Bremgarten	12, 19	Herzogenbuchsee	7	Porrentruy	19	Tramelan	12
Bas-Châtillo (Val)	26	Locle	5	Provence (Vaud)	19	Vevey	27
Coire	21	Lenzbourg	1	Rue	28	Viège	30
Cossonay	15	Landeron-Combès	5	Romont	20	Val d'Illiez	19
Chaux-de-Fonds	28	Langnau	28	Rougemont (Vaud)	8	Valangin	30
Courtelary	6	Les Bois	5	Schwytz	12	Yverdon	6
Château-d'Oex	7	La Sarraz	27	Soleure	12	Zofingue	8

É T R A N G E R

Altkirch	7	Charmes	20	Jasney	14	Puttelange	12
Arc-et-Senans	8	Chaunenergy	10	Le Thillot	12	Quingey	5
Aillevillers	22	Delle	12	Ligny	22	Russey	1
Amance	7	Dannemarie	12, 26	L'Isle-sur-le-D.	3, 19	Remiremont	6, 20
Autrecourt	17	Darney	1	Lure	7, 21	Rioz	14
Arcey	29	Dieuze	5, 19	Luxeuil	7, 21	Rougemont	2
Arbois	6	Dijon	26	Lunéville	23	Raon-l'Etape	12, 26
Audincourt	21	Dôle	8	Longuyon	30	Rigney	6
Auxonne	2	Damvillers	13	Levier	14	Ronchamp	20
Aumont	21	Damblain	7	Lamarche	26	Reischoffen	27
Arinthod	6	Etalens	27	Langres	12	Rambervillers	8, 22
Belfort	5	Epinal	7, 21	Montbéliard	26	St-Dié	13, 27
Baume-les-D.	15	Esprels	28	Mont-sous-Vaudrey	22	St-Hippolyte	22
Belleherbe	8	Fraisans	7	Mirecourt	12, 26	Saulx	14
Beaucourt	19	Fraize	9, 30	Metz	8	Salins	19
Bletterans	20	Faucogney	1, 15	Maiche	15	Strasbourg	20
Brûyères	14, 28	Faverney	7	Morteau	6	St-Amour	3
Bains	16	Ferrette	6	Marnay	6	St-Loup	5, 19
Baudoncourt	28	Fougerolles l'E.	28	Montbozon	5, 12, 19	Ste-Marie-aux-Mines	7
Bellefontaine	1	Fontaine	26	Montfleur	23	St-Vit	21
Besançon	12	Fontenoy	6	Mollans	29	Sancey-le-Gr.	26
Beaufort	22	Gy, (H.-S.)	27	Montmédy	15	Servance	5, 19
Belvoir	12	Gray	14	Meursault	19	St-Dizier (10 jours)	18
Bouclans	5	Gendrey	19	Noidans-le-Ferroux	26	Trévillers	14
Champagnole	17	Giromagny	13	Neufchâteau	12	Toul (3 jours)	30
Chaumont	3	Gruey	12	Ornans	6, 20	Thionville	19
Chaussen J.	27	Grandvelle	2	Oiselay	23	Vauvillers	8
Champlite	7	Granges (H.-S.)	12	Pont-de-Roide	6	Val d'Ajol	19
Cintrey	20	Girecourt-s.-Dubion	30	Pontarlier	22	Valdahon	13
Cousance	12	Héricourt	8	Plombières	15	Vuillafans	8
Cuseaux	28	Hadol	5	Port-sur-Saône	22	Verteaux	17
Clerval-sur-Doubs	13	Hayingen	26	Pierrefontaine	21	Villersexel	7, 21
Corcieux	12, 26	Illkirch	12	Poligny	26	Xertigny	8
Champagney	29	Jussey	27	Passavant	13		

Lune rousse.

- Je voudrais être une étoile, dit Madame-
- Je voudrais que vous en fussiez une, répond Monsieur, en étouffant un bâillement.

— Et pourquoi ce souhait ?

— Parce que la plus proche de nous est distante de onze millions sept cent soixante kilomètres.

M A I

Notes	5.	MOIS DE MARIE		COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE.	COUCH. de la LUNE.
		Sam.	1 ss. PHILIPPE et JACQUES ap.			
	18.		Jésus le bon Pasteur. JEAN, 10.			
DIM.	2	2 s. Athanase év. d., s. Walbert a.				
Lundi	3	INVENTION DE LA Ste CROIX.				
Mardi	4	ste Monique vv., s. Florient m.				
Merc.	5	s. Pie V P., s. Ange pr. m.				
Jeudi	6	s. Jean devant la Porte-Latine				
Vend.	7	s. Stanislas év., ste Gisèle ri.				
Sam.	8	Apparition de s. Michel, arch..				
	19.		Dans peu vous me verrez, JEAN 16.			
DIM.	9	3. Patronage de Saint-Joseph.				
Lundi	10	s. Antonin év., ste Sophie.				
Mardi	11	s. Béat c., s. Mamert év. m				
Merc.	12	ss. Achille et Pancrace m.				
Jeudi	13	s. Pierre év., s. Servais év.				
Vend.	14	B. P. rre Canisius c., s. Boniface m				
Sam.	15	s. Isidore lab., s. Ségend év.				
	20.		Jeretourne vers Celui qui m'a envoyé. JEAN, 16.			
DIM.	16	4 s. Jean Népomucène c.				
Lundi	17	s. Pascal c., ste Restitute v. m.				
Mardi	18	s. Venant m., s. Eric r.				
Merc.	19	s. Pierre Célestin P., s. Ives pr				
Jeudi	20	s. Bernardin c., s. Etheibert r.				
Vend.	21	s. Hospice c., s. Secondin m.				
Sam.	22	ste Julie v. m., s. Emile m.				
	21.		Demandez et vous recevrez. JEAN, 16.			
DIM.	23	5 s. Florent moine, s. Didier év.				
Lundi	24	Rogations. N.-D. de B -Secours.				
Mardi	25	s Grégoire VII P., s. Urbain P. m.				
Merc.	26	s. Phil. de Néri c., s. Eleuthère P.				
Jeudi	27	ASCENSION. ste Madeleine Pazzi v.				
Vend.	28	s. Augustin de Cantorbéry év.				
Sam.	29	s. Maximin év., s. Conon m.				
	22		Jésus promet le Saint-Esprit. JEAN 5 et 16.			
DIM.	30	6. s. Ferdinand r., s. Félix P. m.				
Lundi	31	ste Angèle de Mérici v.				

Les jours croissent, pendant ce mois, de 1 heure 17 minutes.

Suite des foires de mai	St-Marie-aux-Mines	5	Thionville	17	Vaufray	12	
Salins	St-Vit	19	Trévillers	12	Vittel	11	
Strasbourg	18, 19	Sancey-le-Gr.	25	Thons (les)	18	Vuillafans	13
Schlestadt	11	Servance	3, 17	Vauvillers	13	Villersexel	5, 19
St-Amour	1	Stenay	4	Val d'Ajol	17	Vitteaux	10
St-Loup	3, 17	St-Dizier	3	Valdahon	11	Xertigny	13
		Sergueux	12	Verdun	25		

Foires du mois de mai 1897

S U I S S E

Aarau	19	Combremont-le-Gr.	12	Moutier-Grand-Val	10	Rouvenaz (Montreux)	13
Avenches	14	Concise	8	Meyringen	18	Schwytz	3
Aarberg	11	Delémont	18	Montfacon	19	Soleure	10
Aubonne	11	Dombresson	17	Morat	5	Ste-Croix	26
Altdorf	19, 20	Erlenbach	11	Mézières (Vaud)	19	Sion	1, 15, 22, 29
Aigle	15	Echallens	26	Montricher (Vaud)	7	Soumiswald	14
Anniviers (Valais)	28	Estavayer	12	Martigny-Bourg	10	St-Maurice	25
Brugg	11	Ernen (Valais)	25	Massongex (Valais)	11	Schwarzembourg	13
Bienne	6	Evionnaz (Valais)	18	Monthey	19	Saignelégier	3
Breuleux	18	Fribourg	3	Moerel	6	St-Imier	11
Bulle	13	Fiez (Vaud)	29	Nyon	6	Savigny (Vaud)	28
Berthoud	6, 27	Genève	3	Neuchâtel	19	Sentier	21, 22
Bassecourt	11	Glovelier	24	Neuveville	25	Salvan (Valais)	15
Boudry	25	Gessenay	1	Nods	12	Sembrancher	1
Bex	20	Gimel (Vaud)	31	Olten	10	Stalden (Valais)	14
Buttes	13	Grandson	26	Oron	5	St-Léonard	3
Bière	10	Gampel (Valais)	4	Orbe	17	Thoune	12
Bégnins (Vaud)	17	Gliss (Valais)	26	Ollon (Vaud)	21	Troistorrents (Valais)	3
Bagnes (Valais)	20, 31	Huttwyl	5	Ormont-dessous	11	Tramelan	12
Cortaillod	19	Locle	3	Ormont-dessus	3	Verrières	8
Coire	5, 19	Langenthal	18	Orsières (Valais)	17	Vallorbes	11
Cossonay	26	Lausanne	12	Payerne	20	Wangen	7
Chaux-de-Fonds	26	Lenzbourg	5	Porrentruy	17	Vionnaz (Valais)	3
Châtel-St-Denis	10	Landeron-Combes	3	Provence (Vaud)	17	Volleges (Valais)	28
Cerlier	12	Laufon	4	Rue	26	Vouvry	13
Carouge	12	Laupen	6	Romont	11	Valangin	28
Château d'Oex	19	Louéche-Ville	1	Reconvilier	12	Yverdon	4
Chaindon	12	La Sarraz	25	Ray	26	Zofingue	13
Champagne (Vaud)	21	L'Isle (Vaud)	18	Romainmôtier	21		
Chavornay	12	Moudon	3	Rances (Vaud)	14		

É T R A N G E R

Altkirch	30	Chaumont	1	Gray	12	Marnay	4
Arc-et-Senans	26	Chaussin J.	25	Giromagny	11	Munster	3
Amancey	6	Champlitte	5	Gruey	10	Montbozon	3
Andelot	10	Cousance	10	Grandvelle	3	Noidans le-Ferroux	15
Allevillers	27	Cuisseaux	28	Granges (H.-S.)	10	Ornans	4, 18
Autreville	10	Clervaux-sur-D.	11	Guebwiller	31	Pont-de-Roide	4
Amance	3	Corcieux	10, 31	Girecourt-sur-Durbion	29	Plombières	20
Arcey	27	Champagney	27	Haguenau	4	Pontarlier	28
Arbois	4	Chaumergy	26	Héricourt	13	Port-sur-Saône	13
Audincourt	19	Delle	10	Haraucourt	6	Pierrefontaine	19
Auxonne	7	Dannemarie	10	Houécourt	1	Poligny (2 jours)	24
Audeux	10	Darney	7	Hortes	17	Passavant	11
Arinthod	4	Dieuze	3, 17	Hadol	3	Puttelange	10
Belfort	3	Dampierre	12	Illkirch	17	Pfaffenhofen	11
Baume-les-Dames	6, 20	Damvillers	22	Jussey	25	Quingey	3
Belleherbe	13	Dôle	13	Jasney	12	Ruffach	17
Beaucourt	17	Etalens	25	Joinville (4 jours)	8	Russey	6
Bletterans	18	Epinal	5, 19	Le Thillot	10	Rambervillers	13, 28
Bruyères	12, 26	Esprels	26	L'Isle-sur-le-D.	3, 17	Remiremont	4, 18
Bains	21	Fraisans	5	Lure	5, 19	Rioz	12
Bonneville	11	Fraize	14, 28	Luxeuil	5, 19	Rougemont	7
Baudoncourt	26	Faucogney	6, 20	Levier	12	Raon l'Etape	10, 24
Besançon	10	Faverney	5	Langres	1	Rigney	4
Beaufort	22	Fougerolles	26	Montbéliard	31	Remoncourt	17
Barr	1	Fresnes	18	Mont-sous-Vaudrey	27	Ray	23
Belvoir	10	Fontaine	31	Mirecourt	10, 24	Ronchamp	18
Bouclans	5	Fontenoy	4	Metz	13	St-Dié	11, 25
Champagnole	15	Ferrette	4	Maîche	20	St-Hippolyte	28
Coussey	4	Gy	28	Morteau	4	Saulx	12

JUIN

Notes	6.	MOIS DU SACRÉ-CŒUR
Mardi	1	s Pothin év. <i>m.</i>
Merc.	2	s. Eugène <i>P.</i> , ste B'andine <i>m^{re}</i>
Jeudi	3	s. Morand <i>c.</i> , ste Clotilde <i>ri.</i>
Vend.	4	s. François Caracciolo <i>c.</i>
Sam.	5	<i>Jeûne.</i> s. Boniface
	23.	Le St-E·prit enseignera toute vérité. JEAN, 14
DIM.	6	PENTECOTE s. Norbert év.
Lundi	7	s. Licarion <i>m.</i> , s. Claude év.
Mardi	8	s. Médard év., s. Maxime év.
Merc.	9	Q.-T. ss. Prime et Félicien <i>m.</i>
Jeudi	10	ste Marguerite <i>ri.</i> , s. Maurina,
Vend.	11	Q.-T. s. Barnabé <i>ap s.</i> , Parise <i>c.</i>
Sam.	12	Q-T. ss. Basilide et compagnons.
	24.	Soyez miséricordieux. LUC, 6.
DIM.	13	1. TRINITÉ s. Antoine de Padoue <i>c.</i>
Lundi	14	s. Basile év. <i>d.</i> , s. Rufin <i>m.</i>
Mardi	15	s. Bernard de M. <i>c.</i> , s. Vite <i>m.</i>
Merc.	16	ss. Ferréol et Ferjeux <i>mm.</i>
Jeudi	17	FÊTE-DIEU. s. Rainier <i>c.</i> , s. Isaure
Vend.	18	ss. Marc et Marcellin <i>mm.</i>
Sam.	19	ste Julienne de Falconière <i>v.</i>
	25	Les conviés au grand festin. LUC, 14,
DIM.	20	2. ss. Gervais et Protais <i>mm.</i>
Lundi	21	s. Louis Gonzague <i>c.</i> , s. Alban <i>m.</i>
Mardi	22	s. Paulin év., s. Evrard év.
Merc.	23	ste Audrie <i>ri.</i> ste Agrippine <i>v. m.</i>
Jeudi	24	s. JEAN-BAPTISTE, s. Aglibert <i>m.</i>
Vend.	25	S.-C. de Jésus s. Guillaume <i>a.</i>
Sam.	26	ss. Jean et Paul <i>mm.</i>
	26.	La brebis égarée LUC, 15.
DIM.	27	3. B. Burchard <i>pr.</i> , s. Ladislas <i>r.</i>
Lundi	28	s. Léon II <i>P.</i> , s. Papias <i>m.</i>
Mardi	29	ss. PIERRE et PAUL <i>ap.</i>
Merc	30	Com. de s. Paul. <i>m.</i> s. Martial év.

Les jours croissent de 14 minutes et décroissent de 9 minutes.

* * *

Une fillette de 8 ans à son grand-papa. — Bon papa, pourquoi as-tu les cheveux blancs? — Pacce que je suis vieux. J'étais dans l'arche de Noé ! tu vois. — Tu es Noé ? — Non. — Tu es Sem ? — Non. — Tu es Cham ? — Non. — Alors t'es Japhet ? — Non non, tu n'y es pas — (La fillette après réflexion): Alors t'es une bête.

* * *

Des passants s'empressent autour d'un malheureux à moitié assommé par une personne qui s'est détachée du premier étage d'une maison. De nombreux badauds accourent et s'informent.
Un jeune loustic les renseigne..
— Oh ! ce n'est rien, dit-il... encore un drame de la « jalouse » !

COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
	4 ^W 23	9 ^S 30
	5 ^S 14	10 13
	6 16	10 40
	7 24	11 15
	8 37	11 38
Prem. quart. le 8 à 8 h. 2 matin		
	9 50	11 58
	11 5	— —
	12 ^S 21	12 Matin 13
pluie	1 39	12 Matin 32
	3 1	12 52
	4 26	1 13
	5 55	1 39
Pleine lune le 14 à 10 h. 1 soir		
	7 18	2 14
	8 31	3 3
temp. clair	9 29	4 4
	10 8	5 22
	10 37	6 46
	10 59	8 8
	11 19	9 25
Dern. quart. le 22 à 12 h. 24 soi		
	11 35	10 10
	11 50	11 50
variable	— —	12 Soir 59
	12 ^W 6	2 7
	12 ^S 23	3 14
	12 44	4 22
	1 8	5 38
Nouv. lune le 30 à 3 h. 55 mat.		
	1 38	6 31
	2 19	7 25
	3 9	8 13
pluie	4 7	8 50

Foires du mois de juin 1897

S U I S S E

Aarau	16	Fleurier	4	Mézières (Vaud)	9	St-Ursanne	26
Avenches	11	Genève	7	Morges	23	Sursée	21
Brugg	8	Huttwyl	2	Martigny-Bourg	14	St-Imier	8
Bienna	3	Lajoux	8	Monthey	2	Saignelégier	1
Bulle	10	Locle	7	Munster (Valais)	14	St-Aubin	14
Berthoud	3	Lenzbourg	3	Noirmont	7	Saxon (Valais)	4
Buttes	24	Laufon	1	Olten	7	Sion	12, 26
Bremgarten	14	Landeron-Combes	7	Oron	2	Unterbaech (Valais)	14
Brigue	4	Louèche-Ville	1	Orsières (Valais)	1	Verrières	16
Bagnes (Valais)	18	Liddes (Valais)	2	Payerne	24	Valangin	1
Bâle	17, 18	Motiers-Travers	9	Porrentruy	21	Yverdon	1
Delémont	15	Moudon	7	Rue	30		
Estavayer	9	Morat	2	Romont	8		
Fribourg	14	Montfaucon	25	Soleure	14		

É T R A N G E R

Altkirch	30	Corcieux	14, 28	L'Isle-sur-D.	7, 21	Rioz	9
Arc-et-Senans	23	Champagney	24	Lure	2, 16	Rougemont	5
Amancey	3	Delle	14	Luxeuil	2, 26	Raon l'Etape	14, 28
Amance	10	Dannemarie	14	Lunéville	24	Rigney	1
Arcey	24	Darney	1	Longuyon	9	Ronchamp	15
Arbois	1	Dieuze	7, 21	Levier	9	St-Dié	8, 22
Audincourt	16	Dijon	24	Lamarche	19	St-Hippolyte	24
Auxonne	4	Damblain	23	Langres	18	Saulx	9
Aumont	7	Dôle	10	Montbéliard	28	Salins	21
Arinthod	1	Dampierre	15	Mont-sous-Vaudrey	24	Schlestadt	2
Baudoncourt	30	Etalens	22	Mirecourt	14, 28	Strasbourg	22
Belfort	7	Epinal	2, 16	Metz	10	Sierenz	7
Baume-les-D.	3, 18	Erstein	7	Maiche	17	St-Loup	7, 21
Belleherbe D.	10	Fraisans	2	Morteau	1	St-Amour	5
Beaucourt	21	Fraize	12, 25	Marnay	1	Ste-Marie-aux-M.	2
Bruyères	9, 23	Faucogney	3, 18	Montbozon	7	St-Vit	16
Bains	18	Faverney	2	Montfleur	7	Sancey-le-Grand	25
Bellefontaine	14	Ferrette	1	Munster	17	Servance	7, 21
Besançon	14	Fougerolles l'E.	23	Neufchâteau	5	Stenay	18
Blotzheim	7	Fontaine	28	Nojdans-le-Ferroux	15	Soultz	15
Beaufort	22	Gy (H.-S.)	28	Nogent-le-Roi	2	Tantonville	7
Belvoir	14	Gray	9	Oiselay	14	Trévillers	9
Bouclans	8	Gendrey	2	Ornans	1, 15	Toul	11
Bouxwillers	3	Giomagny	8	Pont-de-Roide	1	Thionville	21
Bletterans	15	Gruey	14	Pontarlier	24	Vauvillers	10
Champagnole	19	Grandvelle	2	Plombières	18	Val d'Ajol	21
Charmes	11	Granges (H.-S.)	14	Port-sur-Saône	14	Valdahon	8
Chaumont	5	Héricourt	10	Pierrefontaine	16	Vittel	28
Clermont	24	Hadol	7	Poligny	28	Verteaux	23
Champlitte	2	Illkirch	14	Passavant	8	Villersexel	2, 16
Clerjus	21	Jussey	29	Puttelange	14, 29	Vuillaumans	10
Choye	4	Joinville	16	Quingey	7	Xertigny	10
Cousance	14	Jasney	9	Russey	3		
Cuisseaux	28	Le Thillot	14	Rambervillers	10, 24		
Clerval-Sur-Doubs	8	Ligny	8	Remiremont	1, 15		

La théorie sur l'orientation au régiment :

Le sergent. — Voyons si vous avez bien compris : devant vous, vous avez le Nord ; à votre droite, l'Est ; à gauche, l'Ouest .. et derrière vous, qu'avez-vous ?

Le bleu après réflexion. — Mon sac, sergent.

* * *

Quelqu'un adressait à Socrate cette demande :

— Dois-je me marier ou non ?

— Quoi que tu fasses, répondit-il, tu t'en repentiras.

JUILLET

Notes	7.	MOIS DU PRÉCIEUX SANG
	Jeudi Vend. Sam.	1 s. Théobald <i>er.</i> , s. Thiéry <i>pr.</i> 2 Visitation. s. Othon <i>év.</i> 3 s. Irénée <i>év. m.</i> , s. Anatole <i>év.</i>
	27.	Pêche miraculeu ^e . <i>Luc. 5.</i>
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	4 <i>Préc. Sang.</i> s. Ulrich <i>év. ste Berthe</i> 5 ss. Cyrille et Méthode <i>év.</i> 6 s. Isaïe <i>prop., s Romule év. m.</i> 7 s. Guillebaud <i>év., ste Auhierge v</i> 8 <i>ste Elisabeth ri.</i> s. Kilien <i>év. m</i> 9 <i>ste Véronique ab., ste Anatolie v. m</i> 10 <i>ste Rufine v. m., ste Amelberge v</i>
	28.	Justice des scribes et des pharisiens <i>MAT. 5.</i>
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	11 5. <i>Les ss. Anges gard:</i> s. Pie <i>P. m.</i> 12 s. Nober <i>m.. s. Jean Gualbert a</i> 13 s. Anaclet <i>P.m., ste Muritte m.</i> 14 s. Bonaventure <i>év. d., s. Cyr év.</i> 15 s. Henri <i>emp., ste Bonose m^{re}.</i> 16 <i>Scapulaire.</i> ste Rainelde <i>v. m.</i> 17 s. Alexis <i>c., ste Marcelline v.</i>
	29.	Jésus nourrit 4,000 hommes. <i>MARC. 8.</i>
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	18 6. s. Camille <i>c., ste Symphorose m.</i> 19 s. Vincent de Paul <i>c., s. Arsène er.</i> 20 s. Jérôme Em. <i>c., ste Marguerite v.</i> 21 s. Arbogaste <i>év., ste Praxède</i> 22 <i>ste Marie-Madeleine, pénitente.</i> 23 s. Apollinaire <i>év. m., s. Liboire év.</i> 24 <i>ste Christine v. m., Be Louise vv.</i>
	30.	Gardez-vous des faux prophètes. <i>MATTH. 7.</i>
	DIM. Lundi Mardi Merc. Jeudi Vend. Sam.	25 7. s. JACQUES <i>ap. s. Christophe m.</i> 26 <i>ste ANNE mère de Marie.</i> 27 s. Vandrille <i>a., s. Pantaléon m.</i> 28 s. Victor <i>P. m., s Nazaire m.</i> 29 <i>ste Marthe v., ste Béatrix m^{re}.</i> 30 ss. Abdon et Sennen <i>mm</i> 31 s. Ignace Loyola <i>c., s. Germain év.</i>

COURS de la LUNE etc	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
	5 Matin 14	9 Soir 19
	6 Matin 28	9 Soir 44
	7 41	10 5
Prem. quart. le 7 à 2 h. 32 soir		
	8 55	10 20
	10 9	10 37
	11 26	10 54
	12 Soir 46	11 13
nuageux	2 7	11 40
	3 31	— Matin —
	4 56	12 Matin 9
Pleine lune le 14 à 1 h. 52 mat.		
	6 11	12 50
	7 13	1 46
	8 1	2 55
	8 35	4 16
très	9 1	5 40
chaud	9 23	7 1
	9 39	8 18
Dern. quart. le 21 à 4 h. 8 soir		
	9 45	9 32
	10 12	10 42
	10 28	11 53
	10 48	1 Soir 1
pluie	11 10	2 9
	11 38	3 16
	— —	4 21
Nouv. lune le 29 à 4 h. 58 soir		
	12 Matin 13	5 18
	1 Matin 1	6 8
	1 55	6 49
	3 2	7 23
	4 13	7 48
nuageux	5 27	8 10
et pluie	6 43	8 29

Les jours décroissent, pendant ce mois, de 58 minutes.

Dans un lycée de filles.

— Combien y a-t-il de sortes de poissons ?

— Il y en a plus de mille sortes.

— Oh ! oh ! mon enfant, réfléchissez-bien ?

— Mais, monsieur, de la baleine au goujon la quantité est innombrable.

— Il n'y a que deux sortes de poissons, le poisson de mer et le poisson d'eau douce.

— Et le poisson d'eau-de-vie et le poisson d'avril alors ?...

* *

Un peu d'observation :

— Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

Pourquoi ?

— Il est si rare que ce soit le sien !

Foires du mois de juillet 1897

S U I S S E

Aarau	21	Estavayer	14	Landeron-Combes	5	Porrentruy	19
Avenches	9	Fribourg	12	Langnau	21	Rue	28
Aarberg	13	Fiez (Vaud)	26	Laufon	6	Romont	13
Bienne	1	Genève	5	Moudon	5	Saignelégier	5
Bulle	22	Gorgier	5	Morat	7	Soleure	12
Berthoud	1, 8	Gimel	19	Nidau	22	Vevey	27
Bremgarten	12	Herzogenbuchsee	7	Nyon	1	Yverdon	6
Brévine	7	Locle	5	Olten	5	Zofingue	8
Cossonay	8	Langenthal	20	Oron	7		
Delémont	20	Lausanne	14	Orbe	12		
Echallens	15	Lenzbourg	15	Payerne	15		

É T R A N G E R

Altkirch	25	Cuisseaux	28	Jasney	14	Russey	1
Arc-et-Senans	28	Clerval-sur-le-D.	13	L'Isle-sur-le-D.	5, 19	Rambervillers	8, 22
Amancey	1	Corcieux	12, 26	Le Thillot	12	Remiremont	6, 20
Andelot	19	Champagney	29	Lure	7, 21	Rioz	1
Amance	15	Chaumergy	26	Luxeuil	7, 21	Rougemont	2
Arcey	29	Delle	12	Longuyon	13	Raon l'Etape	12, 26
Arbois	6	Dannemarie	12	Levier	14	Rigney	6
Audincourt	21	Darney	2	Langres	15	Remoncourt	19
Auxonne	2	Dieuze	5, 18, 19	Montbéliard	26	Ronchamp	20
Audeux	8	Dôle	8	Mont-sous-Vaudrey	22	St-Dié	13, 22
Arinthod	6	Etalens	27	Mirecourt	12, 26	St-Hippolyte	22
Belfort	5	Epinal	7, 21	Metz	8	Saulx	14
Baume-les-Dames	1	Fraisans	4	Morteau	6	Salins	19
Belleherbe	8	Fraize	9, 30	Maîche	15	St-Loup	5, 19
Beaucourt	19	Faucogney	1, 15	Marnay	6	Strasbourg	20
Bletterans	20	Faverney	7	Montbozon	5	St-Amour	3
Bruyères	14, 28	Ferrette	6	Massevaux	21	Ste-Marie-aux-Mines	7
Bains	16	Fougerolles l'E.	28	Montmédy	15	St-Vit	21
Bonneville	13	Fontaine	26	Noidans-le-Ferroux	7	Sancey-le-Grand	26
Baudoncourt	28	Guebwiller	19	Niederbronn	27	Servance	5, 19
Besançon	12	Gy (H.-S.)	27	Neufchâteau	26	St-Dizier	20
Beaufort	22	Gray	14	Ornans	6, 20	Thionville	19
Belvoir	12	Giromagny	13	Pont-de-Roide	6	Toul	9
Bouclans	5	Gruey	12	Pontarlier	22	Thons (les)	5
Champagnole	17	Grandvelle	2	Port-sur-Saône	13	Vauvillers	8
Coussey	15	Granges (H.-S.)	12	Pierrefontaine	21	Val d'Ajol	19
Chautmont	3	Girecourt-sur-Durbion	30	Poligny	26	Valdahon	13
Champlitte	7	Héricourt	8	Passavant	13	Verdun	22
Chaussin J.	12	Houécourt	20	Puttelange	12	Vitteaux	29
Clerjus	26	Illkirch	12	Pfaffenhofen	13	Villersexel	7, 21
Cousance	12	Jussey	27	Quingey	5	Xertigny	8

Boulingrin a épousé un vrai monstre.

Il essaie de plaider les circonstances atténuantes, en disant à tout le monde :

— Si vous saviez, c'est la crème des femmes !

— C'est drôle.. opina Gontran, devant qui Boulingrin avait répété sa formule, j'ai beau chercher, dans sa femme, je ne vois pas la crème, je ne trouve que du laid !

* * *

Les agents ramassent un ivrogne qui, en s'écroulant sur le trottoir, s'est abîmé le nez.

— Oh ! mon pauv'homme ! glapit une vieil'e te v'là bien arrangé à c't'heure ; tu vas être muet.

— Comment ! interroge le brigadier, muet pour un nez cassé ?

— Mais oui, mon bon monsieur, mon homme ne parlait que du nez.

* * *

Nos prédateurs. — « Admirez, disait un prédicateur, admirez, mes très chers frères, la force de Samson ; avec une mâchoire d'âne, il passa mille Philistins au fil de l'épée. »

A O U T

Notes	8.	Mois du Saint-Cœur de Marie	COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
	31.	L'économie infidèle. Luc. 16.		Prem. quart. le 5 à 7 h. 24 soir	
DIM.	1	8 s. <i>Pierre aux Liens.</i>		8 ^M —	8 ^S 46
Lundi	2	<i>Portioncule</i> , s. Alphonse Lig. ev.		9 ^W 16	9 ^T 4
Mardi	3	<i>Invention</i> s. Etienne, ste Lydie.		10 34	9 22
Merc.	4	s. Dominique c., s. Tertulien pr. m.		11 55	9 45
Jeudi	5	<i>Notre-Dame des Neiges.</i>		1 ^W 16	10 12
Vend.	6	<i>Transfiguration</i> . s. Sixte P. m.		2 41	10 47
Sam.	7	s. Gaétan, c., s. Albert c.		3 59	11 36
	32.	Jésus pleure sur Jérusalem. Luc. 19.		Pleine lune le 12 à 3 h. 22 soir	
DIM.	8	9. s. Cyriaque m., s. Sévère pr.		5 3	— —
Lundi	9	s. Oswald r. m., s. Romain m.		5 56	12 ^M 39
Mardi	10	s. Laurentdiac. m. ste Astérie v.m.		6 34	1 ^T 52
Merc.	11	ste Afrem. ss. Tiburce, Susanne mm.		7 2	3 44
Jeudi	12	ste Claire v., ste Eunomie m ^{re} .		7 25	4 36
Vend.	13	ss. Hippolyte et Cassien mm.		7 44	5 55
Sam.	14	Jeûne. s. Eusebe c., ste Athanasie v. v.		8 —	7 11
	33.	Le pharisien et le publicain. Luc. 18.		Dern. quart. le 20 à 9 h. 29 mat	
DIM.	15	10. ASSOMPTION. s. Alfred év.		8 16	8 24
Lun li	16	s. Théodore év., s. Hyacinthe c.		8 33	9 35
Mardi	17	ss. Liberat et Rogat m. m.		8 52	10 44
Merc.	18	s. Agapit m. ste Hélène imp.		9 13	11 52
Jeudi	19	s. s. Louis év., s. Sébald c.		9 37	1 Soir 1
Vend.	20	s. Joachim, s. Bernard a. d.		10 10	2 7
Sam.	21	ste Jeanne de Chantal vv.		10 53	3 6
	34.	Jésus guérit un sourd-muet. MARC, 7.		Nouvelle lune le 28 à 4 h. 29 mat.	
DIM.	22	11. s. Symphorien m., s. Gunifort m.		11 45	4 —
Lundi	23	s. Philippe-Bénice c., s. Sidoine		— —	4 45
Mardi	24	s. BARTHÉLÉMY, ap. ste Aure v.m.		12 ^M 45	5 21
Merc.	25	s. s. Louis r. s. Patrice c.		1 ^W 54	5 50
Jeudi	26	s. Gebhard év. s. Zéphirin P. m.		3 9	6 14
Vend.	27	s. Joseph Cal. c. ste Eulalie v. m.		4 24	6 34
Sam.	28	s. Augustin év. d., s. Hermès m.		5 42	6 53
	35.	Parabole du Samaritain. Luc, 10.			
DIM.	29	42. Décollation de s. Jean-Baptiste.	temp.	7 —	7 10
Lundi	30	ste Rose v., s. Félix, pr. m.		8 19	7 29
Mardi	31	s. Raymond Nonnat év.		9 41	7 50

Les jours décroissent, pendant ce mois, de 1 heure 35 minutes.

* * *

Entre deux moutards. Lili (5 ans) : Mon petit frère est retourné au ciel avant hier au soir.

— Toto (6 ans) : Le mien est arrivé du ciel hier au soir. — Lili : Alors je parie que c'est le même gosse.

* * *

Taupin donne un cuir à raser à un de ses amis, à l'occasion de sa fête :

— Je vois bien le cuir, dit l'ami; mais le raseoir ?

— Eh bien, et ta belle-mère ?

Foires du mois d'août 1897

S U I S S E

Aarau	18	Genève	2	Moudon	9	Romont	17
Avenches	13	Grandval	31	Moutier Grand-Val	2	Saignelégier	3
Brugg	10	Grandson	25	Morat	4	Soleure	9
Bienne	5	Gliss (Valais)	14	Mézières (Vaud)	18	St-Ursanne	23
Berthoud	5	Huttwyl	25	Neuveville	31	Sürsee	30
Bremgarten	23	Locle	2	Noirmont	2	Thoune	25
Cossonay	26	Lenzbourg	26	Olten	2	Tourtemagne (Val.)	13
Chaux-de-Fonds	18	Lignières	3	Oron	4	Valangin	2
Delémont	17	Landeron-Combes	9	Ormont-dessous	25	Viège	10
Echallens	19	Les Bois	16	Payerne	19	Val d'Illiez [Valais]	18
Estavayer	11	Laupen	26	Porrentruy	16	Zofingue	12
Fribourg	2	Laufon	3	Rue	25		

É T R A N G E R

Altkirch	18	Corcieux	9, 30	Jasney	11	Ruffach	16
Arc-et-Senans	25	Champagney	26	Jussey	31	Russey	5
Amance	11	Delle	9	L'Isle-sur-le-D.	2, 16	Rambervillers	12, 26
Arcey	26	Dannemarie	9	Le Thillot	9	Remiremont	3, 17
Arbois	3	Darney	2	Lure	4, 18	Rioz	11
Audincourt	18	Dieuze	2, 16	Luxenil	4, 18	Rougemont	6
Auxonne	6	Dijon	25	Levier	11	Raon l'Etape	9, 23
Aumont	31	Dampierre	2	Lamarche	4	Rigney	3
Arinthod	3	Damblain	30	Langres [8 jours]	18	Ray	23
Belfort	2	Dôle	12	Montbéliard	30	Ronchamp	17
Baume-les-Dames	5	Etalens	24	Mont-sous-Vaudrey	26	St-Dié	10, 24
Bischweiller	17, 18, 19	Epinal	4, 18	Mirecourt	9, 23	St-Hippolyte	26
Belleherbe	12	Fraisans	4	Munster	23	Saulx	11
Beaucourt	16	Fraize	13, 27	Metz	12	Salins	16
Bletterans	17	Faucogney	5, 19	Morteau	3	Schlestadt	31
Bruyères	11, 25	Faverney	4	Maïche	19	St-Loup	2, 16
Bains	20	Ferrette	3	Marnay	3	Strasbourg	17
Baudoncourt	25	Fougerolles l'E.	25	Montbozon	2	St-Amour	7
Bellefontaine	5	Fontaine	30	Montfleur	13	Ste-Marie-aux-Mines	4
Besançon	9	Gy (H.-S.)	27	Mollans	20	St-Vit	18
Beaufort	23	Gray	11	Nogent-le-Roi	24	Sancey-le-Grand	25
Belvoir	9	Gendrey	16	Noidans-le-Ferroux	6	Servance	2, 16
Bouclans	18	Giromagny	10	Ornans	3, 17	St-Dizier	19
Bischwiller	22	Gruey	9	Oiselay	26	Thionville	16
Champagnole	21	Grandvelle	2	Pont-de-Roide	3	Vauvillers	12
Chaumont	7	Granges (H.-S.)	9	Pontarlier	26	Val d'Ajol	16
Champlitte	4	Héricourt	12	Port-sur-Saône	4	Valdahon	10
Clerjus	23	Hadol	2	Pierrefontaine	18	Verdun	22
Charmes	26	Hortes	31	Poligny	23	Vittel	11
Cousance	9	Haraucourt	26	Passavant	10	Vitteaux	25
Cuisseaux	28	Hayingen	30	Puttelange	9	Villersexel	4, 18
Clerval-sur-le-D.	10	Illkirch	16	Quingey	2	Xertigny	12

Un Anglais racontait, ces jours-ci, qu'étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie un de ses auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit :

L'Anglais, froidement :

— J'ai sonné et j'ai dit : « John, balayez ma lady. »

* * *

M. et M^{me} Prudhomme, au cours de leur promenade quotidienne, croisent un invalide amputé des deux bras.

— Le pauvre homme ! soupire la sensible épouse. C'est triste d'être mutilé de la sorte !

— A quelque chose malheur est bon, riposta placidement l'honnête Prudhomme ; il n'a pas à subir les poignées de main des gens suspects de sa connaissance !

SEPTEMBRE

NOTES	9.	MOIS DES SAINTS ANGES	COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
Merc.		1 ste Vérène <i>v.</i> , s. Gilles <i>a.</i>		10 $\frac{5}{7}$ 53	8 $\frac{2}{7}$ 16
Jeudi		2 s. Etienne <i>r.</i> , s. Maxime <i>m.</i>		12 $\frac{5}{7}$ 28	8 $\frac{2}{7}$ 49
Vend.		3 s. Pélage <i>m.</i> , ste Sérapie <i>v. m.</i>		1 47	9 24
Sam.		4 ste Rosalie <i>v.</i> , s. Moïse <i>propoh.</i>		2 56	10 31
	36.	Jésus guérit dix lépreux. Luc, 17.			
DIM.		5 13. s. Laurent-Just <i>év.</i> , s. Victorin <i>év.</i>			
Lundi		6 s. Magne <i>a.</i> , s. Onésiphore <i>m.</i>			
Mardi		7 s. Cloud <i>pr.</i> , ste Reine <i>v. m.</i>			
Merc.		8 NATIVITÉ DE N.-D. s. Adrien.			
Jeudi		9 ste Cunégonde, s. Gorgon <i>m.</i>			
Vend.		10 s. Nicolas de Tolentino <i>c.</i>			
Sam.		11 s. Félix <i>m.</i> , s. Prothus <i>m.</i>			
	37.	Nul ne peut servir deux maîtres. MAT. 6.			
DIM.		12 14. S. Nom de Marie. s. Guy <i>c</i>			
Lundi		13 s. Materne <i>év.</i> , s. Amé <i>év.</i>			
Mardi		14 Exaltation de la Ste-Croix.			
Merc.		15 Q.-T. s. Nicomèse <i>pr. m.</i> , s. Eyre <i>év.</i>			
Jeudi		16 s. Corneille <i>P. m.</i> s. Cyprien <i>m</i>			
Vend.		17 Q.-T. Les Stigmates de S. François.			
Sam.		18 Q.-T. s Thomas archevêque			
	38.	Le fils de la veuve de Naïm. Luc, 7.			
DIM.		19 15. Fête fédérale. N.-D. des 7 Doul.			
Lundi		20 s. Eustache <i>m.</i> , ste Card-de <i>m.</i>			
Mardi		21 s. MATTHIEU <i>ap.</i> , s. Lô <i>év.</i>			
Merc.		22 s. Maurice <i>m., s.</i> Emmeran <i>év.</i>			
Jeudi		23 s. Lin <i>P. m.</i> , ste Thècle <i>v. m.</i>			
Vend.		24 N.-D. de la Merci. s. Gérard <i>év.</i>			
Sam.		25 s. Thomas de Villeneuve <i>év.</i>			
	39.	Jésus guérit un hydroptique. Luc, 14.			
DIM.		26 16. s. Lambert <i>év. m.</i> , s. Cyprien <i>m.</i>			
Lundi		27 ss. Côme et Damien <i>mm.</i>			
Mardi		28 s. Wenceslas <i>m., s.</i> Alphe <i>forgier.</i>			
Merc.		29 s. Michel <i>arch.</i> , s. Ludwin <i>év.</i>			
Jeudi		30 ss. Ours et Victor <i>mm.</i> , s. Jérôme <i>d.</i>			

Les jours décroissent pendant ce mois de 1 heure 42 minutes.

Suite des foires de septembre.		Vaurfey	8	A trois heures du matin — Les gardiens de
Thionville	14	Valdahon	14	la paix ramassent sous un pont un jeune fê- teur, couché ivre-mort sur un lit de balayures
Trévillers	8	Val d'Ajol	20	et d'ordures; un de ses yeux est poché, son
Toul	3	Vitteaux	27	porte monnaie a disparu et il manque un pan
Thann (28 jours)	1	Villersexel	1, 15	a son habit.
Thons (les)	6	Xertigny	9	Amené chez le commissaire, il s'écrie en
Vauvillers	9			fondant en larmes :
Vuillafans	9			— Je suis jeune, il faut bien que je m'amuse.

Foires du mois septembre 1897

S U I S S E

Adelboden	1	Château-d'Oex	22	Morges	1	Ste-Croix	29
Aarau	15	Champéry (Valais)	16	Motiers-Travers	4	Schwarzenbourg	30
Avenches	10	Delémont	21	Moudon	13	Soumwald	10
Aarberg	14	Erlenbach	14	Morat	1	Saignelégier	7
Altdorf	24	Echallens	16	Montfaucon	13	St-Cergues	22
Anniviers (Valais)	27	Estavayer	8	Meyringen	22	Savigny (Vaud)	24
Aubonne	14	Erschmatt-Feschel (Valais)	20	Malleray	28	Saas (Valais)	9
Bienne (chevaux)	9	Fribourg	6	Martigny-Ville	27	Simplon	28
Berne	7	Fleurier	10	Monthey	7	Stalden (Valais)	30
Breuleux	27	Frutigen	3	Morgins (Valais)	18	St-Nicolas (Valais)	21
Berthoud	2	Genève	6	Nyon	24	St-Imier	14
Bremgarten	13	Gessenay	17	Nods	27	Thoune	29
Bâle	23, 24	Glovelier	8	Olten	6	Tramelan	15
Boltigen	25	Gruyères	27	Oron	1	Tourtémagne (Val.)	28
Brévine	15	Gryon (Vaud)	21	Orbe	6	Unterbäech (Valais)	25
Bulle	9	Gampel (Valais)	25	Ormont-dessous	6, 30	Verrières	16
Bellelay	4	Herzogenbuchsee	8	Ormont-dessus	6, 24	Valangin	24
Bullet (Vand)	17	Locle	6	Payerne	16	Viège	27
Bagnes (Valais)	28	Langenthal	14	Porrentruy	20	Val d'Illiez	27
Coire	22	Lausanne	8	Provence (Vaud)	20	Yverdon	7
Chaux-de-Fonds	15	Lenzbourg	31	Rue	29	Zofingue	9
Courtelary	24	Landeron-Combes	6	Romont	21	Zermatt	23
Cerlier	8	Louèche-Ville	29	Rougemont (Vaud)	30		
Chaindon	6	Langnau	15	Schwytz	16, 27		
Châtel-St-Denis	13	Laufon	7	Soleure	13		

É T R A N G E R

Altkirch	29	Choye	24	Hadol	6	Port-sur-Saône	4
Arc-et-Senans	22	Cintrey	10	Harol	13	Pierrefontaine	15
Aillevillers	23	Champagnole	18	Jussey	28	Poligny	27
Autreville	7	Cousance	13	Joinville	17	Passavant	14
Amancey	2	Cuisseaux	28	Jasney	8	Puttelange	13
Autrecourt	17	Clerval-sur-Doubs	14	Illkirch	13	Quingey	6
Arcey	30	Corecieux	13, 27	Le Thillot	13	Russey	2
Arbois	7	Champagney	30	L'Isle-sur-le-D.	6, 20	Ruffach	6
Audincourt	15	Chaumergy	27	Lure	1, 15	Rambervillers	9, 23
Auxonne	3	Delle	13	Luxeuil	1, 15	Remiremont	7, 21
Audeux	10	Dannemarie	13	Levier	8	Rioz	8
Amance	15	Darney	3	Langres	30	Rougemont	3
Arinthod	7	Dieuze	6, 20	Longuyon	8	Raon-l'Etape	13, 27
Belfort	6	Damvillers	20	Moïtbeliard	27	Rigney	7
Baume-les-D.	2	Dôle	9	Mont-sous-Vaudrey	23	Reinoncourt	20
Belleherbe	9	Etalens	28	Mirecourt	13, 27	Ronchamp	21
Beaucourt	20	Epinal	1, 15	Metz	9	St-Dié	14, 28
Bletterans	14	Fraisans	1	Maiche	16	St-Hippolyte	23
Bruyères	8, 22	Fraize	10, 24	Morteau	7	Saulx	8
Bains	17	Faucogney	2, 16	Marnay	7	Salins	20
Bonneville	14	Faverney	1	Montfleur	9	Strasbourg	21
Bellefontaine	2	Fougerolles l'E.	22	Meursault	2	Sierenz	21
Besançon	13	Fontaine	27	Mollans	30	St-Amour	4
Blotzheim	13	Fontenoy	7	Massevaux	15	St-Loup	6, 20
Beaufort	22	Ferrette	7	Montbozon	6	St-Vit	15
Bouxwiller	7	Gy, (H-S.)	27	Neufchâteau	30	Sancey-le-Gr.	25
Baudoncourt	29	Gray	8	Nogent-le-Roi	28	Stenay	22
Charmes	27	Gendrey	27	Noidans-le-Ferroux	24	Ste-Marie-aux-Mines	1
Coussey	20	Giromagny	14	Ornans	7, 21	Soultz	28
Chaumont	4	Gruey	13	Oiselay	23	Sarguemines	29
Chaussin J.	15	Grandvelle	2	Pont-de-Roide	7	Servance	6, 20
Champlite	1	Granges (H-S.)	13	Pontarlier	23	Sergueux	5
Clerjus	20	Héricourt	9	Plombières	27	Tantonville	6

OCTOBRE

Notes	10.	MOIS DU ROSAIRE	COURS de la LUNE etc.	LEVER de la LUNE.	COUCH. de la LUNE.
Vend.	1 s. Germain év. s. Remi év.			12 $\frac{2}{3}$ 49	8 $\frac{2}{3}$ 26
Sam.	2 s. Léger, év. m., s. Guérin m.			1 $\frac{7}{4}$ 49	9 $\frac{1}{4}$ 32
40.	Le grand commandement. MATTH. 22.				
DIM.	3 17. ROSAIRE, s. Candide m.				
Lundi	4 s. François d'Assise c., ste Aure v.	Prem. quart. le 3 à 6 h. 31 mat.			
Mardi	5 s. Placide m., ste Flavie.				
Merc.	6 s. Bruno c., ste Foi v. m				
Jeudi	7 s. Serge, ste Laurence m ^{re}				
Vend.	8 ste Brigitte vv., s. Rustique, m.				
Sam.	9 s. Denis, m., s. Abraham.				
41.	Jésus guérit le paralytique. MATTH. 9.				
DIM.	10 18. s. Géron m. s. Franç -Borgia c.	Pleine lune le 10 à 5 h. 42 soir			
Lundi	11 s. Firmin év., s. Nicaise év.				
Mardi	12 s. Pantale év. m., s. Maximilien.				
Merc.	13 s. Edouard r., s. Hugolin m.				
Jeudi	14 s. Callixte P. m., s. Burcard év.				
Vend.	15 ste Thérèse v., s. Roger év.				
Sam.	16 s. Gall a., s. Florentin év.				
42.	L'homme sans la robe nuptiale. MATTH. 22.	Dern quart. le 18 à 10 h. 18 soir			
DIM.	17 19 ste Hedwige vv., s. Florent év. m				
Lundi	18 s. LUC évang. s. Athénodore év.				
Mardi	19 s. Pierre d'Alcantara c.				
Merc.	20 s. Jean de Kant c.				
Jeudi	21 ste Ursule v. m., s. Hilarion a.				
Vend.	22 ste Alodie v. m., ste Cordule v. m.				
Sam.	23 s. Pierre-Pascase év. m.				
43.	Le fils de l'officier de Capharnaüm. JEAN 4.	Nouv. lune le 26 à 12 h. 28 mat.			
DIM.	24 20. s. Raphaël arch., s. Théodore m.				
Lundi	25 ss. Chrysanthé et Darie mm.				
Mardi	26 s. Evariste P. m., s. Lucien m.				
Merc.	27 s. Frumence év., s. Elesbaan r.				
Jeudi	28 ss. SIMON et JUDE, ste Cyrilla v.m.				
Vend.	29 ste Ermelinde v., ste Eusébie v.m.				
Sam.	30 Jeûne, ste Zénobie m ^{re} , ste Lucile v.m.				
44.	Les deux débiteurs MATTH. 18.				
DIM.	31 21. s. Wolfgang év.				

Les jours décroissent, pendant ce mois, de 1 heure 44 minutes.

Suite des foires d'octobre.	St-Dié	12, 26	Trévillers	13	Villersexel	6, 20
	St-Hippolyte	28	Valdahon	12	Xertigny	14
	Saulx	13	Vauvillers	14		
	Salins	18	Val d'Ajol	18		
St-Vit	20	30	Vittel	20		
Sancey-le-Gr.	25	Thionville	18	26		
Servance	4, 18					

Foires du mois d'octobre 1897

S U I S S E

Aarau	20	Erlenbach	12	Loetschen (Valais)	11	Schwytz	11
Avenches	8	Echallens	21	Motiers-Travers	27	Soleure	11
Altdorf	12, 13, 14	Estavayer	13	Moudon	18	Ste-Croix	20
Aigle	30	Ernen (Valais)	4, 18	Moutier-Grandval	11	Sagne (la)	12
Anniviers (Valais)	19	Evionnaz (Valais)	26	Morat	6	Sion	2, 23, 30
Ayent (Valais)	11	Evolène (Valais)	16	Meyringen	15, 16, 27	St-Maurice	12
Bienne (chevaux)	14	Fribourg	4	Mézières (Vaud)	20	St-Ursanne	25
Berne	5, 26	Fleurier	8	Montricher (Vaud)	8	Sursée	11
Bulle	6, 7, 28	Frutigen	19	Martigny-Bourg	18	St-Imier	12
Berthoud	7, 20	Fiesch (Valais)	12	Monthey	13	Sentier	1, 2
Bremgarten	4	Genève	4	Moerel (Valais)	15	Saas-Vallée (Valais)	12
Brienz	7	Grandval	7	Munster [Valais]	5, 12, 19, 26	Salvan (Valais)	8
Bex	14	Gessenay	22	Nidau	26	Saxon	1
Bâle (14 jours)	27	Gimel	4	Nyon	7	Sembrancher	12
Buttes	5	Grandson	6	Olten	18	St-Gingolph	7
Bière	18	Gyron (Vaud)	5	Oron	6	St-Léonard	4
Brigue	5, 16	Gliss (Valais)	18	Orbe	11	St-Martin (Valais)	18
Bercher (Vaud)	22	Huttwyl	13	Ollon	5, 8	Tramelan (3 jours)	14
Bagnes (Valais)	25	Hérémence (Valais)	29	Ormont-dessous	20	Tavannes	27
Coire	12, 30	Lajoux	11	Ormont-dessus	11	Verrières	14
Cossonay	7	Lausanne	13	Orsières (Valais)	4, 30	Vevey	26
Chaux-de-Fonds	20	Lenzbourg	28	Payerne	21	Vallorbes	19
Châtel-St-Denis	18	Lignières	19	Porrentruy	18	Wangen	15
Chavornay	27	Laufon	5	Planches (Montreux)	29	Val d'Illiez (Valais)	21
Combremont-le-Gr.	27	Locle	4	Rue	27	Vionnaz (Valais)	25
Chalais (Valais)	18	Louéche-Ville	13, 29	Romont	12	Vollèges (Valais)	9
Champéry (Valais)	12	La Sarraz	19	Romainmôtier	22	Vouvry	12
Contthey (Valais)	18	Leysin (Vaud)	14	Sierre	25	Valangin	29
Diesse	25	L'Isle	28	Schwarzenbourg	18	Yverdon	26
Delémont	19	Liddes (Valais)	6	Saignelégier	4	Zofingue	14

É T R A N G E R

Altkirch	6, 20	Champlitté	6	Gruey	11	Montmédy	15
Arc-et-Senans	27	Cousance	11	Grandvelle	2	Montbozon	4
Amancey	7	Cuisseaux	29	Granges (H.-S.)	11	Neufchâteau	30
Aillevillers	28	Courtavon	13	Girecourt-sur-Durbion	29	Niederbronn	18
Amance	15	Clerval-sur-D.	12	Haguenau	5	Noidans le-Ferroux	14
Arcey	28	Corcieux	11, 25	Héricourt	14	Ornans	5, 19
Arbois	5	Champagnéy	28	Hortes	16	Pont-de-Roide	5
Audincourt	20	Dambelin	23	Houécourt	20	Pontarlier	27, 28
Auxonne	1, 25	Delle	11	Illkirch	11	Plombières	21
Aumont	20	Dannemarie	11	Jasney	13	Port-sur-Saône	1
Arinthod	5	Darney	1	Jussey	26	Pierrefontaine	20
Belfort	4	Dieuze	4, 18	Le Thillot	11	Poligny	25
Baume-les-Dames	7	Dampierre	1	Ligny	27	Passavant	12
Bischweiler	19, 20, 21	Dôle	14	L'Isle-sur-le-D.	4, 18	Puttelange	11, 24
Belleherbe D.	14	Etalens	26	Lure	6, 20	Quingey	4
Beaucourt	18	Epinal	6, 20	Luxeuil	6, 20	Russey	7
Bletterans	19	Erstein	18	Lunéville	1	Rambervillers	14, 28
Bruyères	13, 27	Ferrette	5	Longuyon	20	Remiremont	5, 19
Bains	15	Fraisans	6	Levier	13	Rioz	13
Baudoncourt	27	Fraize	8, 29	Lamarche	11	Rougemont	1
Besançon	11	Faucogney	7, 21	Langres	25	Raon l'Etape	11, 25
Beaufort	22	Faverney	6	Montbéliard	25	Rigney	5
Bouclans	5	Fougerolles l'E.	27	Mont-sous-Vaudrey	28	Reischoffen	12
Bischwiller (2 jours)	18	Fontaine	25	Mirecourt	11, 25	Ronchamp	19
Champagnole	16	Fontenoy	5	Metz	14	Strasbourg	19
Coussey	4	Gy H.-S.	27	Maîche	21	St-Amour	2
Chaumont	2	Gray	13	Morteau	5	St-Loup	4, 18
Chaussin J.	26	Giromagny	12	Marnay	5	Ste-Marie-aux-Mines	6

NOVEMBRE

Notes	11.	Mois des Ames du Purgatoire
Lundi	1	LA TOUSSAINT. s. Amable pr.
Mardi	2	Commémoration des trépassés.
Merc.	3	ste Ide vv., s. Hubert év.
Jeudi	4	s. Charles Borromée A.
Vend.	5	s. Pirminien év., s. Silvain m.
Sam.	6	s. Protais év., s. Léonard er.
	45	Rendez à César ce qui est à César. MATTH. 22.
DIM.	7	22. s. Ernest a., s. Engelbert év.
Lundi	8	s. Godefroi év., s. Dieudonné P.
Mardi	9	s. Théodore soldat, ste Eustolie
Merc.	10	s. André-Avelin c., ste Florence.
Jeudi	11	s. Martin év., s. Véran év.
Vend.	12	s. Martin P. m., s. Ruf év.
Sam.	13	s. Stanislas Kostka c., s. Brice év.
	46.	Jésus ressuscite la fille d'un prince. MATTH. 9.
DIM.	14	23. s. Himier er., s. Josaphat év.
Lundi	15	ste Gertrude v., s. Léopold c.
Mardi	16	s. Othmar a., s. Fidence er.
Merc.	17	s. Grégoire Th. év., s. Agnan év.
Jeudi	18	s. Odon a., s. Romain m.
Vend.	19	ste Elisabeth vv., s. Pontien P. m.
Sam.	20	s. Félix de Valois c., s. Edmond r.
	47.	Signes avant la fin du monde. MATTH. 24.
DIM.	21	24. Présentation de Notre-Dame.
Lundi	22	ste Cécile v. m., s. Philémon m.
Mardi	23	s. Clément P. m. ste Félicité m ^{re}
Merc.	24	s. Jean de la Croix c., ste Flore v.
Jeudi	25	ste Catherine v. m., ste Juconde v.
Vend.	26	s. Conrad év. s. Pierre d'Alex. év.
Sam.	27	s. Colomban a., s. Virgile év.
	48.	Le dernier avènement. LUC, 21.
DIM.	28	1er Avent. B. Elisabeth Bona v.
Lundi	29	s. Saturnin m., st ^e Phi omène m.
Mardi	30	s. ANDRÉ. ap., s. Trojan év.

Les jours décroissent, pendant ce mois, de 1 heure 17 minutes

Nos avocats: — Au Palais de Justice, dans la salle des Pas Perdus, un avocat se promène en gesticulant et parlant tout seul.

Passe l'avocat X.. qui s'arrête et, le montrant à un confère, s'écrie :

— Ah ! ça ! ce pauvre Z.. est donc fou ! Un avocat qui se parle à lui même, c'est comme un confiseur qui mangerait sa marchandise.

* * *

Dans un grand magas'n de nouveautés : Monsieur. — Je crois qu'e'te étoffe vous irait très bien...

Madame. — Oh ! non ; ça ne se porte pas du tout...

Monsieur. — Alors, celle-ci ?...

Madame. — Y pensez-vous ?... C'est porté par tout le monde !

COURS de la LUNE	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
○ temps couvert et neige	1 ^o 86 2 2 17 2 36 2 51 3 8	11 ^o 14 — 12 ^o 29 1 ^o 42 2 53 4 2
Prem. quart. le 1 à 3 h. 37 soir		
○ clair et froid	3 27 3 48 4 14 4 46 5 27 6 16 7 14	5 11 6 18 7 26 8 32 9 33 10 27 11 10
Pleine lune le 9 à 10 h. 50 matin		
○ pluie variable	8 18 9 27 10 38 11 50 — 1 3 2 19	11 48 12 ^o 15 12 ^o 39 1 19 1 36 1 54
Der. quart. le 17 à 3 h. 2 soir		
et neige variable	3 39 5 3 6 30 7 58 9 15 10 48 11 3	2 15 2 41 3 13 3 58 4 58 6 12 7 34
Nouv. lune le 24 à 10 h. 19 matin		
○	11 37 12 ^o 2 12 ^o 22	8 58 10 47 11 32

Foires du mois de novembre 1897

S U I S S E

Aarau	17	Carouge	2	Laupen	4	Rue	24
Avenches	12	Cerlier	24	La Sarraz	16	Romont	9
Aarberg	10	Chaindon	8	Lucens	10	Rances (Vaud)	5
Altdorf	9, 10, 11	Château d'Oex	11	Morges	3	Rolle	19
Aigle	20	Coppet	11	Moudon	15	Rougemont (Vaud)	13
Avenches	13	Delémont	16	Morat	3	Sion	6, 13, 27
Anniviers	2	Erlenbach	9	Meyrinen	15	St-Imier	9
Brugg	9	Estavayer	10	Mézières (Vaud)	17	Schwytz	15, 29
Bienne	11	Effachens	18	Martigny-Ville	8	Soleure	15
Berne (14 jours)	23	Fribourg	8	Monthey	17	Sierre	26
Bulle	18	Frutigen	19	Massongex (Valais)	25	St-Maurice	8
Baden	2	Genève	1	Moerel	8	Savigny	5
Berthoud	4, 11	Gessenay	16	Nyon	5	Sursee	8
Bremgarten	8	Gimel	1	Neuveville	30	Saignelégier	2
Boudry	3	Grandson	17	Naters (Valais)	9, 29	St-Aubin	1
Brienz	11	Herzogenbuchseée	10	Noirmont	2	Thoune	3
Bex	6	Lausanne	10	Olten	15	Tramelan	10
Bégnins (Vaud)	8	Laufon	2	Oron	3	Vevey	30
Brent (Montreux)	10	Locle	1	Ollon	19	Viège	12
Coire	23	Lenzbourg	18	Ormont-dessous	25	Villeneuve	18
Cossonay	11	Lutry	25	Ormont-dessus	8	Vex (Valais)	12
Cully	19	Landeron-Combès	8	Payerne	18	Vouvry	11
Châtel-Saint-Denis	15	Langnau	3	Porrentruy	15	Zofingue	11

É T R A N G E R

Altkirch	24	Chaussin J.	23	L'Isle-sur-D.	1, 15	Rigney	2
Arc-et-Senans	10	Delle	8	Lure	3, 17	Ray	23
Amancey	4	Dannemarie	8	Luxeuil	3, 17	Ronchamp	16
Andelot	10	Darney	5	Levier	10	Rambervillers	11, 25
Autreville	8	Dieuze	1, 15	Langres	25	St-Dié	9, 23
Amance	15	Dijon	10	Montbéliard	29	St-Hippolyte	25
Arcey	25	Damblain	25	Mont-sous-Vaudrey	25	Saulx	10
Arbois	2	Damvillers	10	Mirecourt	8, 22	Salins	15
Audincourt	17	Dôle	11	Metz	11	Strasbourg	16
Auxonne	5	Etalens	23	Maiche	18	Sierentz	15
Arinthod	2	Epinal	3, 17	Morteau	2	St-Amour	2
Belfort	2	Fraisans	3	Marnay	2	St-Loup	2, 15
Baume-les-D.	4	Fraize	12, 26	Montbozon	2	Ste-Marie-aux-M.	3
Belleherbe D.	11	Faucogney	4, 18	Montfleur	26	St-Vit	17
Beancourt	15	Faverney	3, 17	Massevaux	17	Sancey-le-Grand	25
Bletterans	16	Fougerolles l'E.	24	Noidans - le - Ferroux	3	Séravance	2, 15
Bruyères	10, 24	Fontaine	29	Ornans	2, 16	St-Lizier	25
Bains	19	Fontenoy	2	Pont-de-Roide	2	Sergueux	24
Bonneville	11, 12, 13	Ferrette	9	Pontarlier	25	Stenay	15
Baudoncourt	24	Gy (H.-S.)	27	Port-sur-Saône	5	Schlestadt	30
Besançon	8	Gray	10	Pierrefontaine	17	Soultz	9
Beaufort	22	Giromagny	9	Poligny	22	Trévillers	10
Barr	6	Gruey	8	Passavant	9	Toul	12
Champagnole	20	Grandvelle	2	Puttelange	8	Thionville	15
Chaumont	6	Granges (H.-S.)	8	Pfaffenhofen	2	Vauvillers	11
Clermont	25	Haguenau	16	Quingey	2	Val d'Ajol	15
Champlitte	3	Héricourt	11	Rouffach	22	Valdahon	9
Cousance	8	Hortes	4	Russey	4	Verdun	12
Cuseaux	28	Illkirch	15	Remiremont	2, 16	Vuillafans	11
Clerval-Sur-Doubs	9	Jussey	30	Rioz	10	Vitteaux	13
Corcieux	8, 29	Jasney	10	Rougemont	5	Villersexel	3, 17
Champagney	25	Le Thillot	8	Raon l'Etape	8, 22	Xertigny	11

DÉCEMBRE

Notes	12.	Mois de l'Immaculée-Concept.
Merc.	1	s. Elio év., s. Diodore pr.
Jeudi	2	ste Bibiane v. m., ste Pauline v. m.
Vend.	3	s. Franç.-Xavier c., s. Lucius r.
Sam.	4	ste Barbe v.m., Osmond év.
	49.	Jean envoie deux de ses disciples. MATTH., 11
DIM.	5	2 ^e Av. s. Sabas a., s. Nicet év.
Lundi	6	s. Nicolas év., ste Denyse m ^{re}
Mardi	7	s. Ambroise év. d., ste Fare v.
Merc.	8	IMMACULÉE CONCEPTION.
Jeudi	9	s. Euchaire év., ste Léocadie v. m.
Vend.	10	s. Melchiade P. m., ste Euladie v.
Sam.	11	s. Damase P., s. Sabin év.
	50.	Témoignage de saint Jean. JEAN, 1.
DIM.	12	3 ^e Av. ste Odile v., s. Synèse m.
Lundi	13	ste Lucie v. m. s. Josse c.
Mardi	14	s. Agnel a., ste Eutropie v. m.
Merc.	15	Q.-T. s. Célien m., ste Léocadie v.
Jeudi	16	s. Eusèbe év. m.
Vend.	17	Q.-T. ste Adélaïde imp. s. Lazare év
Sam.	18	Q.-T. s. Gatien év., s. Auxence év.
	51.	Prédication de saint Jean-Baptiste. LUC, 3.
DIM.	19	4 ^e Av. s. Némèse m., s. Darius m.
Lundi	20	s. Ursanne c., ste Fauste.
Mardi	21	s. THOMAS ap., s. Festus m.
Merc.	22	s. Florus m., s. Zénon s. m.
Jeudi	23	ste Victoire v.m. s. Dagobert
Vend.	24	Jeûne. s. Delphin év.. ste Irmine v.
Sam.	25	NOËL. ste Anastasie m.
	52.	Evangile de la fête de S. Jean, 2.
DIM.	26	s. ETIENNE diac. 1 ^{er} martyr.
Lundi	27	s. JEAN ap. évang. ste Théophane év.
Mardi	28	ss. INNOCENTS. s. Abel 1 ^{er} juste.
Merc.	29	s. Thomas de Cantorbéry év. m.
Jeudi	30	s. Sabin év. m. s. Libère év.
Vend.	31	s. Silvestre P., ste Colombe v. m

COURS de la LUNE etc	LEVER de la LUNE	COUCH. de la LUNE
🌙 ☀	12 ^o 41	— —
nuageux ☀	12 ^o 57	12 ^o 53
☀ ☀	1 14	1 ^o 53
☀ ☀	1 33	3 2

Prem. quart. le 1 à 4 h. 14 mat.		
🌙 ☀	1 53	4 9
🌙 ☀	2 16	5 17
🌙 ☀	2 47	6 25
🌙 ☀	3 24	7 27
🌙 ☀	4 12	8 22
temp. ☀	5 7	9 9
couvert ☀	6 10	9 48

Pleine lune le 9 à 5 h. 54 mat.		
🌙 ☀	7 49	10 19
🌙 ☀	8 28	10 43
🌙 ☀	9 38	11 4
🌙 ☀	10 49	11 22
🌙 ☀	— —	11 41
🌙 ☀	12 ^o 1	11 58
neige ☀	1 ^o 17	12 ^o 16

Dern. quart. le 17 à 5 h. 22 mat.		
et pluie ☀	2 36	12 40
et pluie ☀	3 59	1 8
🌙 ☀	5 24	1 44
🌙 ☀	6 47	2 35
🌙 ☀	7 57	3 42
variable ☀	8 51	5 1
🌙 ☀	9 32	6 27

Nouv. lune le 23 à 8 h. 55 soir		
🌙 ☀	10 2	7 52
🌙 ☀	10 26	9 12
🌙 ☀	10 45	10 27
🌙 ☀	11 3	11 40
🌙 ☀	11 18	— —
neig. froid ☀	11 37	12 ^o 50

Prem. quart. le 30 à 8 h. 26 soir		
🌙 ☀	10 2	7 52
🌙 ☀	10 26	9 12
🌙 ☀	10 45	10 27
🌙 ☀	11 3	11 40
🌙 ☀	11 18	— —
neig. froid ☀	11 37	12 ^o 50

Les jours décroissent, pendant ce mois, de 14 minutes.

A la correctionnelle.

Le président au plaignant :

— Vous accusez le prévenu de vous avoir volé un mouchoir ?

— Oui, mon président, à preuve que voilà le pareil.

— Ce n'est pas une raison, car moi aussi j'en ai un tout semblable dans ma poche.

Le plaignant, d'un air convaincu :

— C'est bien possible, car il m'en manque deux !

* *

Entre un crlon et un voyageur.

— Vraiment ! vous avez gagné cinq millions dans le commerce des peaux. Seulement, il y avait des nègres dedans.

Foires du mois de décembre 1897

S U I S S E

Aarau	15	Delémont	21	Morges	22	Rue	15
Avenches	10	Echallens	23	Moudon	27	Romont	7
Aarberg	14	Estavayer	8	Morat	1	Saignelégier	6
Aubonne	7	Fribourg	6	Martigny-Bourg	6	Soleure	13
Altdorf	2,23	Genève	6	Monthey	31	Schwarzenbourg	26
Aigle	18	Grandson	22	Nidau	14	Soumwald	25
Bienne	30	Huttwyl	1	Nyon	2	Sursée	6
Bulle	9	Locle	6	Neuveville	28	Thoune	15
Berthoud	2,30	Langenthal	28	Olten	13	Troistorrents(Val.)	2,16
Bremgarten	13	Lenzbourg	9	Oron	1	Tramelan	15
Bâle	23, 24	Laufon	7	Orbe	6, 27	Yverdon	27
Brugg	14	Langnau	8	Payerne	16		
Coire	15	Laupen	30	Porrentruy	20		
Cossonay	23	Landeron-Combes	6	Pully (Vaud)	9		

É T R A N G E R

Altkirch	22	Chaumergy	17	Joinville	21	Remiremont	7, 21
Arc-et-Senans	22	Delle	13	Le Thillot	13	Rioz	8
Amance	22	Dannemarie	13	L'Isle-sur-le-D.	6, 20	Rougemont	3
Arcey	30	Darney	1	Lure	1, 15	Raon l'Etape	13, 27
Arbois	7	Dieuze	6, 20	Luxeuil	1, 15	Ronchamp	21
Audincourt	15	Dôle	9	Lamarche	29	Reischoffen	21
Auxonne	3	Dampierre	6	Langres	15	St-Dié	14, 28
Aumont	15	Etalens	28	Longuyon	8	St-Hippolyte	23
Arinthod	7	Epinal	1, 15	Montbéliard	27	Saulx	8
Belfort	6	Erstein	13	Mont-sous-Vaudrey	23	Salins	20
Baume-les-Dames	2	Fraisans	1	Mirecourt	13, 27	Strasbourg (7 jours)	18
Belleherbe	9	Fraize	10, 31	Munster	13	St-Amour	4
Beaucourt	20	Faucogney	2, 16	Metz	9	St-Loup	6, 20
Bletterans	21	Faverney	1	Morteau	7	Ste-Marie-aux-Mines	1
Bruyères	8, 22	Ferrette	7	Marnay	7	St-Vit	15
Bains	17	Fougerolles l'E.	22	Montbozon	6	Sancey-le-Grand	27
Baudoncourt	29	Fontaine	27	Meursault	16	Servance	6, 20
Besançon	13	Fontenoy	7	Maïche	16	Sarreguemines	21
Blotzheim	13	Gy (H.-S.)	27	Neufchâteau	1	St-Dizier	25
Beaufort	22	Gray	8	Oiselay	9	Soulz	21
Bouxwiller	14	Gendrey	20	Ornans	7, 21	Thionville	20
Champagnole	18	Guebwillers	6	Pont-de-Roide	7	Vauvillers	9
Charmes	1	Giromagny	14	Pontarlier	23	Val d'Ajol	20
Chaumont	4	Grandvelle	2	Port-sur-Saône	11	Valdahon	14
Chaussin J.	28	Granges (H.-S.)	13	Pierrefontaine	15	Vittel	7
Champlitte	1	Gruéy	13	Poligny	27	Vitteaux	15
Cousance	13	Gircourt sur-Durbion	31	Passavant	14	Villersexel	1, 15
Cuseaux	28	Héricourt	9	Puttelange	13	Xertigny	9
Clerval-sur-le-D.	14	Jasney	8	Quingey	6		
Corcieux	13, 27	Illkirch	13	Russey	2		
Champagney	30	Jussey	28	Rambervillers	9, 23		

OBSERVATION. — Les éditeurs de cet almanach, désirant donner l'état des foires aussi complet et exact que possible prient les autorités locales de leur adresser la liste des foires qui se tiennent dans leur commune, de leur indiquer les changements survenus ainsi que les erreurs qui auraient pu se glisser dans la présente édition. Ecrire à la Société typographique, à Porrentruy.

ALMANACH DES JUIFS

L'an 5657 et commencement de l'année 5658 du monde

1897	NOUVELLES LUNES & FÊTES	1897	NOUVELLES LUNES & FÊTES
Janvier 4	Le 1 <i>Chebat.</i> (année 5657)	Juillet 30	— 1 <i>Ab.</i>
Février 3	— 1 <i>Adar.</i>	Août 8	— 10 Jeûne. Destruction du temple.
— 16	— 14 Petit Pourim.	— 29	Le 1 <i>Eloul.</i>
Mars 5	— 1 <i>Beadar.</i>	Septembre 27	— 1 <i>Tisri</i> Nouvel-An. (5658).*
— 17	— 13 Jeûne d'Esther.	— 28	— 2 2 ^e jour.
— 18	— 14 Pourim.	— 29	Jeûne de Gédaliah
— 19	— 15 Suzan-Pourim.	Octobre 6	Fête de la réconciliation.*
Avril 3	— 1 <i>Nisan.</i>	— 11	Fête des tabernacles.*
— 17	— 15 Pâque. *	— 12	2 ^e fête des tabernacles.*
— 18	— 16 2 ^e fête de Pâque. *	— 17	Grand bosanna.
— 23	— 21 7 ^e fête de Pâque. *	— 18	Octave des tabernacles.*
— 24	— 22 8 ^e fête de Pâque. *	— 19	Fête de la loi. *
Mai 3	— 1 <i>Iyar.</i>	— 27	— 1 <i>Hesvan.</i>
— 20	— 18 Fête des écoliers.	Novembre 26	— 1 <i>Kislev.</i>
Juin 1	— 1 <i>Sivan.</i>	Décembre 20	— 25 Fête des Machabées.
— 6	— 6 Pentecôte. *	— 26	— 1 <i>Tebeth.</i>
— 7	— 7 2 ^e fête de Pentecôte. *		
Juillet 1	— 1 <i>Tamoúz.</i>		
— 18	— 18 Jeûne. Prise du temple.		

Les fêtes marquées d'un * doivent être rigoureusement observées. Les jeûnes qui tombent au sabbat sont remis au lendemain.

Marchés au bétail mensuels

Aarberg le der. mercredi ch. mois.	Langenthal, 3 ^{me} mardi du mois.	St-Imier, le 2 ^e mardi des mois de mars, mai, juin, août, octobre et novembre.
Berne le 1 ^{er} mardi de chaque mois	Langnau, le 1 ^{er} vendredi du mois.	Salanches, 3 ^{me} samedi ch. mois
Berthoud, le 1 ^{er} jeudi	Locle, le 1 ^{er} lundi de chaq. mois	Sion Val., 4 ^{me} samedi
Brugg le 2 ^e mardi	Morat Fr., 1 ^{er} merc.	Thoune, le dernier sam.
Delémont, le 3 ^e mardi	Neuchâtel, le 1 ^{er} lundi	Tramelan, le dern. vendr.
Fribourg, le 2 ^e samedi ap. ch. foire	Noirmont, dernier mardi	Vevey, t. les mardis de chaq. sem.
Frutigen le 1 ^{er} jeudi	Nyon Vaud, le 1 ^{er} jeudi	
Genève, tous les lundis (bét. bouch.)	Payerne, 1 ^{er} jeudi p. chevaux	
Huttwyl, 1 ^{er} mercr. chaque mois	Porrentruy, 3 ^e lundi ch. mois	

Marchés hebdomadaires

Aarberg	le mercredi	Herzogenbuchsee le vendredi	Porrentruy	le jeudi
Aarau	le samedi	Huttwyl, le mercredi	Renan	le vendredi
Bâle	le vendredi	Langenthal le mardi	Romanshorn	le lundi
Belfort, lundi, merc., vend., sam.		Laufon le lundi	Saignelégier	le samedì di
Berne	le mardi	Langnau le vendredi	Sion	le samedi
Berthoud,	le jeudi	Locle le samedi	Sierre	le vendredi
Bienne, mardi, jeudi et samedi		Moudon le lundi	Soleure	le samedi
Bulle,	le jeudi	Martigny-Bourg le lu ^{di}	Sonvillier	le vendredi
Chaux-de-Fonds mercr. et vendr.		Monthey le mercredi	St-Hippolyte	le lundi
Delémont	le mercredi	Moutier-Grandval, le samedi	St-Imier	le mardi, vendr.
Delle	le mercredi et samedi	Nidau, le lundi	St-Ursanne	le samedi
Fribourg	le samedi	Noirmont le mardi	St-Maurice	le mardi
Frutigen	le jeudi	Neuchâtel, le jeudi		
Genève, lundi, mardi et vendredi.		Olten le jeudi		

Du culte rendu à Saint Himier

et des églises et chapelles élevées en son honneur

Nous avons raconté ici même, l'année dernière, l'histoire de saint ermite Himier, patron d'Ajoie, et premier apôtre de la vallée de la Suze. Comme complément naturel de ce premier travail, nous donnerons aujourd'hui quelques détails peu connus sur le culte qui lui fut rendu aussitôt après sa mort et sur les sanctuaires que la piété des fidèles éleva, en Suisse et ailleurs, à l'honneur de notre *Saint jurassien*.

Nous trouvons consigné dans l'histoire générale de l'Eglise ce fait remarquable que le grand pape saint Léon IX, celui-là même qui consacra la chapelle du Vorbbourg sous le vocable de Saint Himer, mourut à Rome dans une si grande odeur de sainteté et une telle réputation de miracles que l'on peut dire avec raison que le jour même de ses funérailles fut le premier jour de sa fête. C'était en 1054, environ cinq ans après qu'il eut consacré, à la demande de ses parents seigneurs du château, la chapelle de leur résidence seigneuriale au château du Vorbourg.

Nous pouvons en dire à peu près autant de saint Himier qui mourut, lui aussi, dans la chapelle de son ermitage, entouré de ses disciples, en face de l'autel de saint Martin comme le grand pape Léon mourut quatre siècles plus tard dans la basilique du Vatican, en face de l'autel consacré au Prince des apôtres. Nous lisons, en effet, dans la *Vie des Saints de Franche Comté*,¹⁾ excellent travail, et selon M de Montalembert, le meilleur qui ait paru dans ce genre depuis la renaissance des études catholiques,²⁾ que « le culte rendu à saint Himier semble remonter jusqu'aux temps qui suivirent immédiatement sa mort. »³⁾

1. Lugnez, patrie de Saint-Himier, faisait autrefois, ainsi que Porretruy, partie de l'ancienne Séquanie dont Besançon était la capitale sous le nom de *Maxima Sequanorum*. Voilà pourquoi Saint-Himier est classé ici parmi les saints de Franche-Comté. C'est aussi pour cette raison que l'orrentruy, ainsi qu'une partie de l'Ajoie, appartenait au diocèse de Besançon jusque vers la fin du siècle passé.

2. *Moines d'Occident*, I, 258.

3. Tom. IV, p. 82. Besançon 1856.

Nous pouvons sans crainte d'errer nous ranger de cet avis, en ajoutant que le culte du Saint ne resta pas longtemps circonscrit autour de sa tombe et de son berceau, et qu'il prit en peu de temps une grande extension. Il est, en effet, invoqué comme saint et on en a fait la fête, de temps immémorial, dans les diocèses de Besançon, de Lausanne et de Bâle. Son nom figure non seulement dans les martyrologes particuliers de ces divers diocèses, mais aussi dans le *Martyrologe universel*, où nous trouvons au 12 novembre la mention suivante : « A Susinghen vers Bâle, au diocèse de Fribourg, Saint Himer confesseur, » et en marge : « *Susingæ Himerius.* »¹⁾ On en fait aussi la fête en Normandie, dans le diocèse de Bayeux, où son culte peut avoir été importé de Neuchâtel par Jean Languet, Docteur de l'Université de Paris, chanoine et Prévôt du Chapitre de Neuchâtel, où Saint Himier était en grande vénération, puis, de là promu au siège épiscopal de Bayeux, en Normandie. Plusieurs églises ou chapelles ont été érigées en son honneur, en Suisse et ailleurs ; voici en particulier quelques-uns de ces sanctuaires que la piété de nos ancêtres lui a consacrés dans l'ancien et le nouveau diocèse de Bâle :

1º **Lugnez**, sa patrie, lui a élevé, sur des ruines romaines, une chapelle que l'on conserve et qu'on restaure avec un soin jaloux et où il est invoqué comme *Patron d'Ajoie*, aux termes de l'inscription suivante, que nous avons lue en 1867, au pied du tableau du maître-autel, représentant Saint Himier en habits sacerdotaux : *D. Himerio Ajoiae Patrono et incolae hanc tabulam dedicavit Ludovic. De Valoreille. 1897*, c'est à-dire : Louis de Valoreille a dédié ce tab'au à Saint Himier, Pa-

1. Edition de Paris. 1709. Le val de St Imier, appelé dans l'origine Susinghen, en latin *Susinga*, du nom de la Suze, rivière qui l'arrose dans toute son étendue, a fait partie avec Bienne, Neuchâtel, etc., du diocèse d'Avenches-Lausanne-Fribourg jusqu'à la réorganisation du diocèse de Bâle en 1828.

tron d'Ajoie, 1697. Ce tableau, devenu vieux, a été remplacé, lors de la dernière restauration de la chapelle, due au zèle de M. le curé Membrez, par un nouveau tableau, don de feu Monseigneur Lachat.¹⁾

2^e **Saint-Imier**, où il est mort en y laissant son nom, lui a élevé une église collégiale connue dans l'histoire, et qui existe encore aujourd'hui. C'est là que reposait le corps du vénérable ermite lorsque les Biennois, appuyés des Bernois, vinrent en mars 1530, imposer par la force et la violence leur prétendue réforme dans le pays d'Erguel. On sait qu'ils ne trouvèrent rien de mieux pour prouver la vérité de leurs nouvelles doctrines, que d'arracher de son tombeau les restes mortels du premier apôtre et du premier défricheur de la vallée et de les livrer aux flammes sur la place publique!²⁾

3^e Il est plus consolant de reporter ses pensées sur la sainte chapelle du **Vorbourg**, consacrée par le pape saint Léon IX, sous le vocable de saint Himier, en 1049, à la demande des seigneurs du château, avoués du monastère de Moutier-Grandval et parents du pape. Vu sa position stratégique au sommet de hauts rochers qui dominent la route de Bâle, elle a dû beaucoup souffrir et a en réalité beaucoup souffert pendant les guerres de religion, et en particulier pendant la guerre de Trente-ans (1618-1648), mais par une providence spéciale elle n'a jamais été détruite. Aussitôt l'orage passée, elle fut restaurée et réconciliée canoniquement, ainsi que le témoigne ce billet sur parchemin trouvé dans le tombeau du maître-autel et traduit du latin par feu M. le curé Sérasset : « L'an 1658, le 15 avril, Je Thomas Henrici, évêque de Chrysopolis, ai réconcilié cet autel *consacré en l'honneur de saint Himier*, mais profané par les guerres »³⁾ Encore en 1793, à la date du 11 mai, les registres de la municipalité de Delémont mentionnent ce fait qu'on a vérifié les caisses des fabriques et qu'on a trouvé dans celle de Saint Marcel (église paroissiale) 661 livres, et dans celle de *Saint H'mier* (Vorbourg) 380 livres.⁴⁾

1. Les Annales du Vorbourg nous apprennent que, le 10 septembre 1720, « M. le curé de Valoreille fut délégué par Son Altesse pour bénir les nouvelles cloches » de la chapelle et que « le 5 mai 1729, Louis de Valoreille offrit une pièce d'orfèvrerie en forme de petite monstrance, à la dite chapelle du Vorbourg, originairement consacrée par Léon IX sous le vocable de Saint-Himier.

2 Pour les détails voir le Dr BLAESCH : *Geschichte der Stadt Biel und ihres Panner-Gebietes*. L'Erguel était alors sous la bannière de Bienne.

3. Monseigneur Thomas Henrici était suffragant de l'évêque de Bâle.

4. *Manuel du pèlerin à la Sainte chapelle du Vorbourg*. Einsiedeln, 1888, p. 87 et 114.

Nous croyons donc que le titre canonique de cette chapelle tant aimée a toujours été Saint Himier et qu'il n'a pas cessé de l'être, bien que le maître-autel soit aujourd'hui dédié à la S^{te}-Vierge, et que ce pieux et bénit sanctuaire ne soit plus guère connu dans le Jura que sous le nom de Notre-Dame du Vorbourg, patronne de la Vallée.

4^e Environ un siècle après la consécration de la chapelle du Vorbourg par Léon IX, l'abbé Gérold (1136-1180) premier Abbé de **Belle-Iay**, fondateur, avec le prévôt Siginand, du monastère et de l'église, plaça sous la protection de saint-Himier sa communauté naissante et fit consacrer l'église abbatiale sous son nom.

Notre saint jurassien resta le patron de l'église pendant plus de trois siècles et demi, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle fut détruite par un incendie en 1499. La nouvelle église qui la remplaça prit le titre de Saint Pierre, et celle-ci fut à son tour remplacée par une autre qui fut solennellement consacrée le 27 septembre 1714, et placée sous le patronage de la Sainte-Vierge (Assomption). C'est celle dont nous voyons les ruines encore aujourd'hui.

5^e **Bâle**. La cathédrale du diocèse voulut aussi avoir une chapelle consacrée à saint Himier, et elle en possédait une bien longtemps avant le tremblement de terre qui renversa cet édifice en 1356.¹⁾ Celle que démolirent les iconoclastes du XVI^e siècle avait été établie sur les ordres et aux frais de l'évêque Jean Senn de Mutzingen, restaurateur de la cathédrale après le tremblement de terre. Voici le témoignage qu'en rend le Nécrologue de la cathédrale : *Anno 1363, obiit Reverendus pater, pacificus et omnibus gratus Johannes Senne, episcopus hujus ecclesiae qui sepultus est ante altare. S. Himerii quod ipse dotavit et construxit*. Lors d'une visite à la cathédrale en 1861, nous avons facilement reconnu l'emplacement de cette chapelle qui se trouve du côté de l'évangile encadrée dans une ogive en accolade fortement accentuée et que Wurstisen désigne ainsi dans son *Histoire de Bâle* : « A droite des *Littner*... se trouvait autrefois la chapelle de S. Himier. » La pierre tombale de son fondateur est encore là, avec son épitaphe parfaitement lisible encore aujourd'hui.

6^e **Cerlier** (Erlach) sur le lac de Bienne, diocèse de Lausanne, possédait très anciennement une chapelle dédiée à *Saint Himier*, et qui appartenait par droit de fondation à l'évêque de Lausanne. Un de ceux-ci, Berthold

1. TROUILLAT, *Monuments, etc.*, I, p. XCI.

de Neuchâtel (1212-1220), qui avait été prévôt du grand Chapitre de Bâle, donna ou céda (*concedimus*) la dite chapelle à l'Abbaye de St-Jean près le Landeron, avec toutes ses possessions, et le droit de nommer le chapelain, auquel l'évêque se réserve de conférer les pouvoirs ecclésiastiques nécessaires, s'il le juge digne; nous avons déjà fait mention de cette chapelle paroissiale qui est appelée, dans un acte public : *Capella Sancti Ymerii confessoris sitam in oppido Erlaci.*¹⁾

7^e **Moutier-Grandval.** La collégiale de Moutier, dont le prévôt Siginand, fondateur de l'abbaye de Bellelay, avait fait, de concert avec l'abbé Gérolde, consacrer la première église de cette abbaye sous l'invocation de saint Himier ne pouvait manquer d'avoir une chapelle dédiée à notre saint national. Aussi le prévôt Chariatte dans son *Histoire de Moutier-Grandval* (page 43) ne manque-t-il pas de la signaler en première ligne après l'autel des saints Germain et Randoald. Cette chapelle avait un chapelain spécial pour la desservir.

8^e **Saint-Ursanne.** Vers 1341, une nouvelle chapelle s'érigait dans la Collégiale de Saint-Ursanne en l'honneur de saint Himier. Cette chapelle était due à la piété du chanoine H. Inzmann qui la dota généreusement.²⁾

9^e **Fregiécourt,** dans le décanat d'Elsgau, ancien évêché de Bâle, possédait déjà en 1441 une chapelle sous l'invocation de *Saint Himer*, pourvue des ornements nécessaires pour la célébration du service divin. Elle constituait un bénéfice, annexé à la cure de Miécourt. Le curé de Miécourt avait un vicaire qui desservait cette chapelle et il était tenu d'y célébrer l'office divin une fois par mois.³⁾ Cette chapelle existe encore, sous la même invocation, mais actuellement, elle fait partie de la paroisse de Charmoille.

En Alsace, dans la partie afférente à l'ancien diocèse de Bâle, nous trouvons deux paroisses qui ont choisi Saint Himier pour patron ; la première est :

10^e **Battenheim,** dans l'ancien décanat *intra colles Ottonis*, aujourd'hui canton de Habsheim. M. le curé de Battenheim, fort au courant de l'histoire de notre pays, et qui a prononcé, il y a deux ou trois ans, le panégyrique des saints Germain et Randoald à la fête patronale de Courrendlin, m'a confirmé que le patron de sa paroisse et de son église

est encore aujourd'hui le même Saint Himier que nous honorons dans le Jura. Vient ensuite :

11^e **Bérentzwiller,** du décanat *inter colles*, aujourd'hui canton d'Altkirch, dont le collateur était le prévôt de la cathédrale de Bâle.

Ces deux églises paroissiales étaient placées sous l'invocation de St-Himier dès avant 1441, date de la confection du *liber marcarum*.¹⁾

Nous avons vu plus haut qu'on célèbre la fête de Saint Himier dans le diocèse de Bayeux en Normandie, mais nous n'avons pas désigné la paroisse. Celle-ci, de même que le grand village d'Erguel, St-Himier, porte le nom du Saint lui-même et s'appelle

12^e **Saint-Himer**, manière fort correcte de rendre en français le nom latin *himieriūs* en en retranchant la dernière syllabe *ius*. Si quelqu'un était tenté de soulever des doutes sur l'identité du Saint-Himer normand avec le Saint-Himer jurassien, nous le prierions de prendre connaissance de ce que M. Fremont, curé de la paroisse normande écrivait en 1864, à l'auteur de ces lignes, alors curé de St-Himier :

« J'ai l'honneur de vous répondre que Saint-Himer, votre patron, est aussi le premier patron de notre église. Sa fête fixée au 12 novembre est célébrée le dimanche suivant.²⁾ Voici les premiers mots de la légende normande conservée dans les archives de la paroisse et dont M le curé nous envoya copie : « Saint-Ymier, patron titulaire du prieuré et de la paroisse de Saint-Himer, a été un solitaire célèbre dans le territoire de Bâle. Il naquit vers le VII^e siècle à Lugné près Porrentruy (sic) sur le diocèse de Besançon, » etc., l'où il conclut que « ce pieux ermite, cet illustre solitaire, autrefois si vénéré dans la Suisse, est le même que nous fêtons en Normandie etc. »³⁾

On ne peut donc plus conserver aucun doute à ce sujet.

Si maintenant nous rentrons dans le Jura nous trouverons encore deux églises paroissiales, et deux paroisses, placées sous le patronage de Saint-Himer ; c'est d'abord

13^e **Develier,** près Delémont ; et ensuite dans le Val Terbi, autrement dit la Terre-Sainte,

1) TROUILLAT et VAUTREY, *Liber marcarum* au Pouillé, p. 93 et 113.

2) Comme toutes les fêtes en France, depuis le concordat de 1801, sauf quatre.

3) Voir *Saint-Himer, ermite et premier apôtre de la vallée de la Suze*. Fribourg, 1880, p. 9 et suiv.

1. MATILE, *Monuments de l'Histoire de Neuchâtel*.

2. TROUILLAT, *Monuments etc.*, III, 817, et Mgr CHÈVRE, *Histoire de St-Ursanne*, p. 170.

3) TROUILLAT, *Liber marcarum*, au Pouillé, p. 118 et 19.

14^e Courchapoix, où celui qui écrit ces lignes, après avoir dit adieu à une paroisse bien-aimée, a eu la joie de retrouver Saint-Himier comme patron de cette bonne petite paroisse, que Dieu, après de cruelles vicissitudes, l'a appelé à desservir sur le déclin de

sa vie, et à laquelle il consacre avec bonheur le reste de ses forces.

Plaise à Dieu que ce soit pour le salut du pasteur et du troupeau !

P. M. c.

Celui qui creuse une fosse à son voisin y tombe le premier !

(en quatre gravures)



Fig. 1

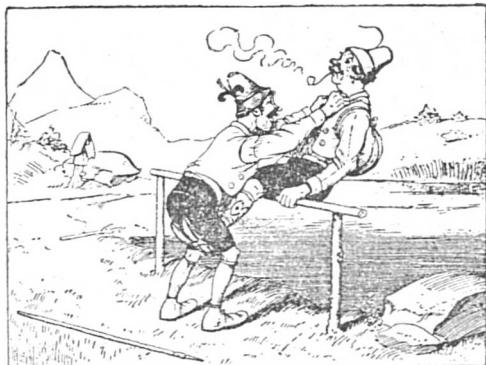


Fig. 2

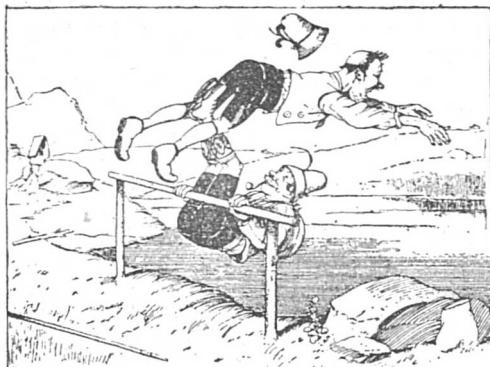


Fig. 3

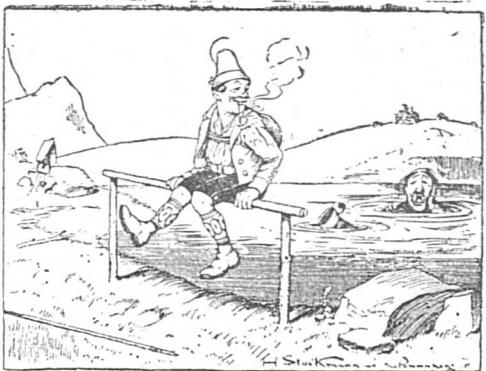


Fig. 4

JACQUELINE & BLANCHETTE

Sur le bord de la Grand'route, toute seule, assise sur l'herbe fraîchement coupée, une petite fille d'une dizaine d'années regardait vaguement devant elle, la pensée perdue dans une sorte de lointaine contemplation.

Les vêtements de l'enfant trahissaient le pays d'où elle arrivait : une petite veste de drap marron, une jupe courte en grosse laine rayée noir et blanc, de gros bas gris et des souliers à lourde semelle. Son gracieux visage émergeait d'un petit bonnet noir, et l'ensemble de ce costume à la fois simple et coquet, ajoutait à la physionomie intéressante de la petite savoyarde.

A côté d'elle une boîte en bois de sapin semblait contenir une chose mystérieuse.

Si elle prolongeait ainsi son repos, la pauvre petite, c'est qu'un de ses pieds meurtris refusait son service. Elle venait de quitter sa chaussure et, après avoir ôté son bas, enlevait tout doucement une feuille de papier gris dont elle avait, tant bien que mal, entouré son pied couvert de sanglantes déchirures, quand'un voyageur compatissant s'arrêta auprès d'elle et lui demanda avec intérêt :

— Que vous est-il arrivé, mon enfant ?

— Oh ! ce n'est rien, monsieur, les clous de mon soulier m'ont blessée, voilà tout ! C'est pour ce à que je suis en avant et que j'attends ici mon frère qui ne doit pas tarder à me rejoindre.

— Votre frère ?

— Oui, Pierre m'a dit comme ça : « Pars la première, tu marcheras à ton pas, sans te fatiguer ; pendant ce temps j'irai à droite et à gauche gagner quelques petits sous pour que nous puissions continuer notre voyage. »

Tandis qu'elle parlait, des frissons douloureux passèrent sur la figure de l'enfant. Evidemment, son pied la faisait beaucoup souffrir, en dépit des « ce n'est rien, ce n'est rien », qu'elle répétait d'un air insouciant.

L'étranger regarda de plus près la blessure et jugea que le papier gris ne constituait pas un pansement suffisant. Il prit son mouchoir, le déchira en bandelettes et, grâce à ce bandage improvisé, parvint à envelopper le membre malade qui rentra sans trop de peine dans la large chaussure.

L'enfant se laissa faire sans souffler mot. Seulement, quand tout fut terminé, elle dit :

— Vous êtes médecin, monsieur ?

— Non, ma petite.

— C'est que le jour où papa s'est blessé, le médecin lui a mis du beau linge blanc... Maman pleurait, pleurait ! Pauvre père, il avait reçu un gros éclat de pierre en travaillant à la carrière ; tout l'hiver il a gémi ; ma mère restait des jours entiers sans parler, et mon père, en la regardant, répétait toujours :

— Pauvre femme ! pauvre femme !...

— Enfin...

— Et voilà qu'aux beaux jours, quand la neige se mit à fondre, le curé vint un matin : ma mère nous fit mettre à genoux au pied du lit de mon père, qui était pâle, pâle... Il nous appela, Jean et moi, et nous dit avec une voix bien douce :

— Mes enfants, il faudra nourrir votre mère, être bien sages, dire vos prières pour moi !

— Il pleura, nous l'embrassâmes.

Le soir, notre père était au ciel. Elle se tut un instant, et l'étranger sentait, comme elle, son cœur oppressé.

Elle reprit :

— Il y a une année de ça, et cet automne, ma mère nous a fait partir pour gagner des petits sous pour elle, car elle est bien pauvre. Mon frère a une vielle dont il sait bien jouer, allez, mon beau monsieur, et moi j'ai deux souris blanches apprivoisées. Voulez-vous les voir ?

Sans attendre de réponse, elle ouvrit sa petite boîte. Deux souris blanches sautèrent avec un petit cri joyeux sur sa robe ; elle les prit, les embrassa et se mit à causer avec elles d'un ton doux et amical, en leur prodiguant les expressions les plus tendres :

— Sont-elles jolies ! que's yeux brillants ! Sont-elles vives et bien portantes !

Elle ramassa un brin de paille, et plaçant une de ces petites bêtes sur le dos, tandis qu'elle la menaçait en riant de son sceptre fragile :

— Faites la morte, Blanchette, regardez-moi tant que vous voudrez, mais ne bougez pas, Blanchette faites la morte...

Blanchette resta immobile quelques secondes, épant le regard de sa jeune institutrice ; puis subitement fit un bond et disparut dans la petite boîte laissée ouverte.

— A ton tour, Jacqueline. Vous allez voir, monsieur : celle-ci est la plus savante. Attention, Jacqueline, tenez-vous bien sur vos pattes de derrière, comme une vraie créature du bon Dieu que vous êtes ; faites la belle, levez

donc votre museau tout rose ; c'est bien bon, de l'orge ; j'en ai dans ma poche, je vous en donnerai, foi d'honnête fille ! Là, bien, vous êtes brave comme un soldat du roi ; prenez un brin de paille, il n'est pas lourd, vous ne devez pas être fatiguée, paresseuse... En avant !

Jacqueline disparut à son tour dans la boîte.

La babillardre enfant regarda l'étranger et, voyant qu'il avait très-sincèrement admiré ses élèves, elle reprit :

— Je suis sûre que nous gagnerons bien de l'argent avec Blanchette et Jacqueline ; on n'a jamais vu ça à Paris, je ferai payer bien cher Dame, ça en vaut la peine, n'est-ce pas ? c'est si drôle ! Et la vielle, monsieur, la vielle ! Jean fait danser toutes les filles du pays.

— Connaissez-vous quelqu'un à Paris ?

— Oh ! que oui que nous connaissons du monde, et un richard encore ! un cousin à ma mère.

— Et son adresse ?

— Quelle adresse ? certainement qu'il est adroit et fort ; il porte sur son dos. Il loge à un coin de rue que Jean connaît bien.

— Votre frère est donc allé à Paris ?

— Non, monsieur, mais on lui a enseigné la route, et nous trouverons notre cousin.

— Comment vous appelez-vous ?

— Marie pour vous servir, répondit-elle en se levant pour faire une petite révérence.

— Savez-vous lire ?

— Oui.

— Eh bien ! Marie, dans un mois, je serai à Paris ; voilà mon adresse ; vous direz bien à Jean, votre frère, de venir me voir. Tenez. voilà cinq francs pour vous ; vous soignerez votre pied.

Comme il remettait sa bourse dans la poche de son gilet, le voyageur sentit une petite médaille d'argent qu'il avait achetée pour la fille d'un fermier son voisin ; il la donna à la petite Marie qui se mit à fondre en larmes.

— Jésus ! s'écria-t-elle en continuant à pleurer et en essuyant ses yeux avec le revers de sa main, bon Dieu ! qu'elle est jolie, cette petite médaille ! elle reluit comme le soleil ; est-elle bénite, dites, monsieur ?

— Je ne sais, ma chère enfant, mais une médaille de la Ste-Vierge porte toujours bonheur, vous la suspendrez à votre cou, Marie, et au printemps, vous retournerez auprès de votre mère avec de l'argent, beaucoup d'argent. Vous ne serez pas seule à Paris ; votre père, qui est au ciel veillera sur vous. Recommandez bien à votre frère de garder mon nom et de venir me trouver.

L'inconnu se leva et laissa Marie, qui, les bras croisés et comme en prière, le suivit des yeux tant que les sinuosités de la route lui per-

mirent de le voir. Avant de rentrer à Chalon, il rencontra Jean, portant un sac de peau vieux et rapé et sa vielle enfermée dans une enveloppe de toile grise. C'était un garçon de quinze à seize ans, d'une figure un peu lourde, mais honnête. Il ne lui adressa pas la parole, ne voulant pas le retenir dans sa course accélérée.

Le jeune clerc — car le protecteur de la petite savoyarde était un futur notaire — rentré à Paris, continua son stage qu'avaient un instant interrompu les vacances d'automne et ne pensa plus une seule fois au frère et à la sœur.

Un autre rêve, d'ailleurs, occupait sa pensée. A quelque temps de là, Monsieur Auguste Barel pouvait annoncer à sa famille et à ses amis son mariage avec mademoiselle Marcelle Després, une jeune fille charmante dont il recherchait la main depuis quelque temps déjà.

La future était belle, bien élevée, et sa dot allait permettre au jeune homme de traiter d'une charge de notaire qui lui était offerte. Le beau-père s'engageait à lui remettre 120 mille francs placés par lui chez M. X. et Cie. Le mariage se fit et l'étude fut achetée. Le traité fut signé un lundi, et cent mille francs remis immédiatement au vendeur ; le mercredi suivant, devaient être payés les cent vingt mille francs composant la dot de la jeune femme.

Le mardi, le nouveau notaire travaillait à son bureau ; il était neuf heures du soir, lorsque le maître clerc de l'étude vint lui annoncer qu'un garçon de M. X. et Cie désirait lui parler. Aussitôt introduit, le garçon remit cent vingt mille francs en disant que le caissier de la maison avait voulu épargner une course à M. Barel, sachant combien il devait avoir à faire dans les premiers jours de sa prise de possession. Le jeune notaire remercia et donna quittance.

Le lendemain, il se rendit d'assez bonne heure au Palais de-Justice ; à son retour, il passe dans la chambre de sa femme et fut surpris de trouver Marcelle tout en larmes ; le beau-père était là et à la vue de son gendre cacha sa tête entre ses mains..

— Qu'y a-t-il s'écria celui-ci, quel malheur est-il arrivé ? Marcelle ne cessait de répéter : « C'est affreux ! Je voudrais mourir, car c'est moi qui l'ai perdu ! »

Eufs M. Després se levant :

— Ce qu'il y a ? dit-il... je n'aurai jamais le courage de vous l'apprendre... Ma pauvre fille...

— Mais parlez donc, vous me faites mourir !

— M. X., murmura le beau-père d'une voix

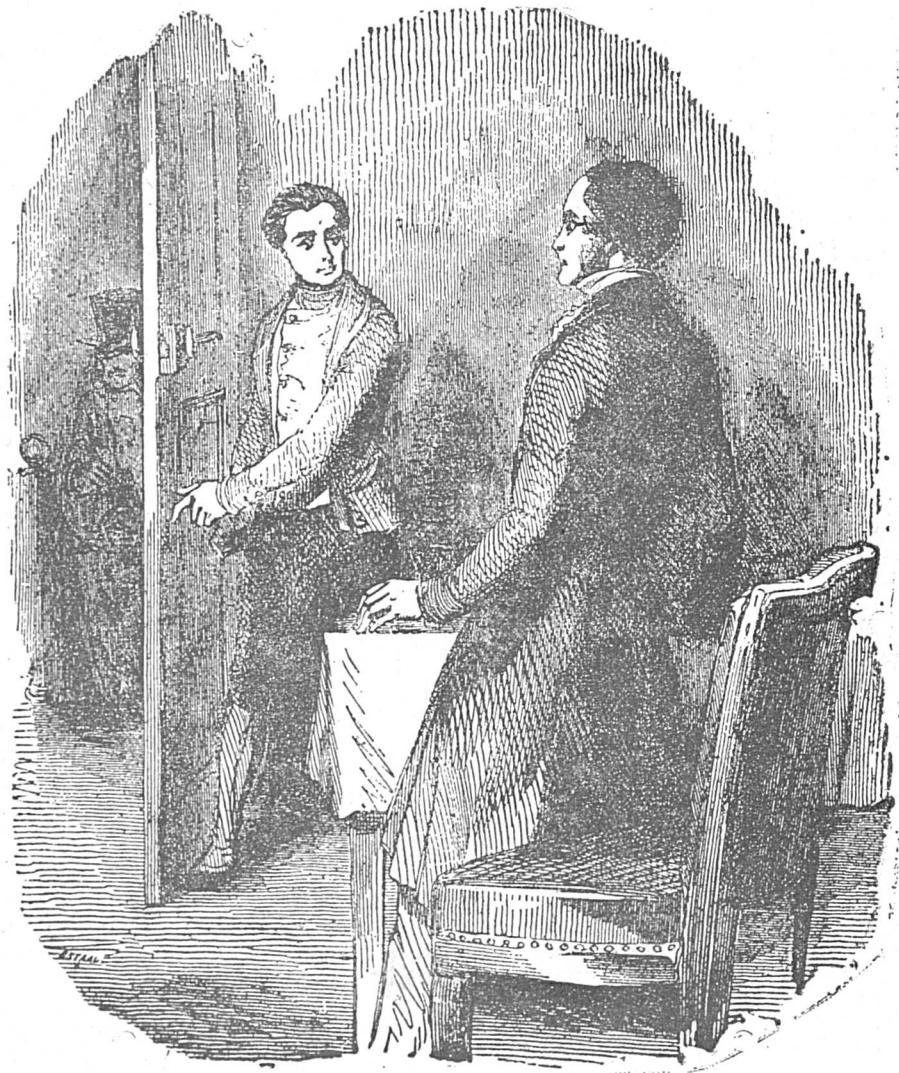
frémisante, M. X. a déposé son bilan, il est en faillite.

— C'est un mensonge ! hier, à neuf heures...

— Ma fille n'a plus de dot...

— Mais écoutez-moi donc ! c'est une affre-

ce matin au tribunal de commerce ; j'ai vu la déclaration de faillite de M. X. ; elle est déposée d'hier à 4 heures. Je suis sûr de mon malheur. Votre générosité veut nous tromper. C'est beau, Auguste, c'est noble, je me saignerai aux quatre veines...



— Monsieur, me dit mon premier clerc, un garçon de M. X. désire vous parler.
— Faites entrer, lui dis-je. „ Ce garçon me remit cinquante mille écus de la part de son maître.

se calomnie ! hier à neuf heures du soir, j'ai reçu de M. X. cent vingt mille francs ; ils sont dans mon bureau.

La jeune femme s'évanouit, le beau-père, pâle, tremblant, semblait se demander qui de lui ou de son gendre devenait fou ?

— Ecoutez, Auguste, reprit-il, je suis allé

Marcelle revenue à elle remerciait son mari en pleurant.

— Vous avez donc envie de me faire damer ! s'écria-t-il, les voilà, les cent vingt mille francs ! Tenez, touchez-les, les voilà ! Allons au tribunal de commerce.

M. Després resta un instant assourdi ; il

se refusait à en croire ses propres yeux.

— Partons, fit-il enfin...

Le beau père avait parfaitement raison, et ce fut au tour du jeune notaire de voir sans vouloir croire. Le fatal bilan était déposé, et parmi les créanciers de la faillite, qui était énorme, M. Després figurait pour une somme de cinquante mille écus. Ils coururent chez le caissier de M. X. ; ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent jusqu'à lui. Dès qu'il les vit, les doléances commencèrent ; il n'avait rien remboursé, rien envoyé. On se trouvait en présence d'une question insoluble. M. Després et M. Barel faisaient en s'en retournant chez eux des conjectures à partie de vue. Quelle main seconde et mystérieuse s'était tendue vers eux ? à qui porter leur reconnaissance ? quel parti prendre enfin ?

Le jeune notaire tout exalté parlait de restituer son étude, mais M. Després combattit énergiquement cette pensée ; il lui démontra que l'intérêt même du prêteur inconnu exigait qu'il gardât sa position, laquelle, avec du zèle et de l'ordre, devait, en assez peu de temps, lui permettre de restituer la somme qui lui avait été si généreusement offerte. Il céda, quoique à regret, et consigna sur ses livres le prêt de 120 mille francs dont il se reconnaissait débiteur.

Ayant ainsi tranquillisé son honneur, il se mit courageusement au travail. Ses affaires prospérèrent avec une inconcevable rapidité ; son étude avait plus d'affaires qu'il n'en pouvait surveiller, et, pour comble de fortune, la riche clientèle du faubourg Saint-Germain, qu'il n'avait pas briguée et à laquelle son peu de relations aristocratiques l'interdisait de prétendre, lui arriva tout entière et presque tout à coup. En 1842, il avait déposé cent cinquante mille francs à la caisse des dépôts et consignations ; dès lors il respira et put songer à donner quelque plaisir à Marcelle.

Il était en pleine voie de prospérité, et voguait à toutes voiles ; il monta sa maison et résolut de donner quelques fêtes. M. Barel avait longtemps porté les soupçons de sa reconnaissance sur M^e Duvernay, une amie intime de sa femme ; l'amitié qu'elle témoignait à M^e Barel, sa fortune, sa générosité, tout autorisait à voir en elle la mystérieuse bienfaitrice.

Aussitôt qu'il se vit en position de rembourser, le jeune notaire se décida à éclaircir cette affaire qui lui tenait tant à cœur. En allant l'inviter à une soirée, d'accord avec Marcelle il prit la ferme résolution d'en finir avec ses incertitudes, prêt à se jeter aux genoux de M^e Duvernay, si elle était réellement la fée mystérieuse à laquelle il devait son bonheur.

M. Després accompagnait ce jour-là M. et M^e Barel.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon de M^e Duvernay, malgré leur héroïsme bien préparé, ils étaient tous trois fort émus, et pour surcroît de malheur, ils la trouvèrent avec une de ses amies intimes, M^e la comtesse de Champéry, jeune et charmante veuve dont la rare beauté, l'élegance et l'esprit étaient justement cités. Nos visiteurs la connaissaient fort peu, mais ils la savaient bonne et douce comme son regard. Dès lors sa présence, bien loin de les inquiéter, leur parut une circonstance heureuse, car elle offrait un moyen de rendre publique la noble conduite de M^e Duvernay.

La conversation s'engagea d'abord sur les mille petits riens, sur les mille petits événements dont se compose la vie parisienne.

Ces dames parlèrent un peu de toilette, puis vinrent les beaux-arts, la littérature, les théâtres. La veille, M^e Duvernay était allée voir je ne sais quel drame dans lequel il y avait, selon l'usage, force crimes et force vertus.

— A propos de théâtre, dit Monsieur Barel, je connais un sujet de drame qui n'attend que son auteur, drame pathétique dans lequel, ce qui vous semblera peut-être extraordinaire, j'ai joué un rôle.

— Celui du notaire ou du père noble ? dit M^e Duvernay avec un petit air moqueur.

— Du bienfaiteur ? reprit en rougissant M^e de Champéry.

— Mieux que cela, madame la comtesse, le rôle de l'obligé.

C'en était fait, Auguste avait brûlé ses vêtements, il sentit sa voix devenir émue, les yeux de Marcele se remplirent de larmes, et M. Després se moucha d'une telle force, que M^e Duvernay eut peur.

Après un instant de silence, il reprit en s'adressant plus particulièrement à M^e de Champéry :

— Madame la comtesse, jugez mon drame, un pauvre jeune homme, un orphelin, avait fait son droit, il plaidait tant bien que mal ; mais enfin, à force de travail et grâce à un modique héritage, il vivait à Paris et venait d'entrevoir le bonheur en faisant un mariage qui, sous tous les rapports comblait ses vœux. C'est alors que la faillite d'un banquier manqua tout anéantir.

Auguste s'animant par degré raconta la catastrophe : le prêt mystérieux, l'inutilité de ses recherches. Mais à force d'y penser, sa femme et lui en étaient arrivés à la certitude que M^e Duvernay était la bienfaitrice inconnue. Aujourd'hui, en état de lui rendre la somme, il venait la lui apporter avec l'expression enthousiaste de leur éternelle reconnaissance.

— Tout cela, mon cher ami, dit M^{me} Duvernay, est très pathétique, mais je vous jure...

— Oh ! ne jurez pas, madame, s'écria Marcelle...

— Je vous jure que je ne suis pour rien dans tout cela ; ce prêt qui vous tourmente, si vous me l'eussiez demandé.... mais pourquoi vous dire comment j'aurais agi ? Ce n'est pas à moi que vous devez adresser vos remerciements...

Non. monsieur Després, non, vous avez beau hocher la tête, ce n'est pas moi, et bien m'en fâche.

Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un domestique, entrant sans bruit, dit d'une voix sonore :

— La voiture de madame la comtesse est arrivée.

M. Barel se retourna, et jetant un cri, il saisit le valet de pied, et le traînant devant M^{me} Duvernay :

— Vous ne pouvez plus nier, madame, lui dit-il, c'est cet homme qui m'a remis l'argent ! c'est lui, je le reconnaiss...

Comment peindre cette scène ? M^{me} de Champéry, qui était levée, retomba anéantie dans son fauteuil, Marcelle et M. Després étaient incapables de dominer leur émotion et M^{me} Duvernay répétait d'une voix altérée : Non ! non ! ce n'est pas moi !

— Comment ce n'est pas vous, par pitié !...

— Non, et par une raison toute simple, c'est que ce domestique appartient à M^{me} de Champéry et non à moi.

A ces mots, tous les regards se portèrent sur la comtesse ; M. Barel allait lui adresser ses questions et ses remerciements, quand elle le prévint en disant :

— Voyons, raisonnons, monsieur. Me connaissiez-vous à l'époque du prêt ? pensez-vous qu'il me fut facile de savoir de quel revers vous étiez menacé ? et enfin, en admettant que j'ai pu savoir : 1^o que la dot de madame était dans la caisse de M. X. et C^{ie} ; 2^o que cette dot vous fut indispensable pour le paiement de votre charge, pourriez-vous imaginer à quel titre j'aurais porté à votre fortune un intérêt assez vif pour m'interposer entre le malheur et vous ?

Le notaire contempla avec une attention désespérée M^{me} de Champéry ; son doux et charmant visage ne réveillait aucun écho dans son cœur.

— En effet, madame, murmura-t-il, je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître, mais quoi qu'il en soit, quoique j'erre dans les ténèbres, il me semble que c'est votre main qui s'est tendue vers moi ; je crois voir en vous ma bienfaitrice, l'ange de mon bonheur

sauvé. Du reste, madame, permettez-moi d'adresser à votre domestique, en votre présence, en présence de M^{me} Duvernay, quelques questions...

— Mais, monsieur...

— Pardon, madame, Louis, avez-vous dit, était garçon de caisse chez X. avant d'être à votre service ; c'est le garçon de caisse que j'interrogerai.

Louis arriva : c'était un grand gaillard taillé en Hercule ; il avait l'œil fin, la figure lourde et le parler traînant. Sans rougir, sans hésiter, il déclara ne se souvenir ni du nom de M. Barel ni de sa personne, si par hasard, ajoutait-il, il avait eu l'honneur de le voir, c'était en qualité de garçon de caisse, ayant ordre express de toucher ou de payer.

M. Barel eut beau employer les plus insinuantes paroles, préciser les circonstances, l'heure et le lieu, tout fut inutile. Louis répondit d'un ton fort respectueux :

— Monsieur se trompe ; car comment aurais je pu payer à neuf heures la somme de cent vingt mille francs, lorsque ce même jour, à quatre heures, mon patron déposait son bilan ?

— C'est bien, dit M^{me} de Champéry, on n'a plus besoin de vous ; faites approcher ma voiture, je ferai un tour au bois.

Puis, se tournant vers M. Barel :

— Si vous me permettez, ajouta-t-elle, de vous donner un conseil, vous laisserez là cette affaire. Ne vous perdez pas à la recherche de l'impossible, et n'allez pas, par des investigations qui peut-être seraient inutiles, tourmenter un cœur qui se plaint sans doute dans le mystère du service qu'il a été assez heureux pour vous rendre.. Il me reste cependant à vous remercier de l'honneur même de vos soupçons.

M^{me} de Champéry salua et disparut avant que Marcelle, M. Després et Auguste Barel eussent pu prononcer une seule parole.

M^{me} Duvernay avait suivi, attentive et silencieuse, tout ce qui venait de se passer ; mais, dès que la comtesse fut sortie, elle prit la main de Barel et lui dit :

— Je suis parfaitement de votre avis ; je suis assurée que M^{me} de Champéry savait toute votre histoire, je suis sûre qu'elle y a joué un rôle, et voici mes preuves. Elle n'est pas, grâce à Dieu, une femmelette et j'ai constaté comme vous sa violente émotion, mais comme elle possède une grande énergie, toute sa volonté est revenue avec le sentiment du danger qui menaçait son secret. Vous n'avez pas remarqué peut-être, parce que vous ne connaissez pas nos puériles subtilités, vous n'avez pas remar-

qué qu'elle n'a rien nié ; elle s'est contentée de vous dire :

— Pour me soupçonner, il faut des motifs ; or quels sont-ils ?

A cela vous n'avez rien pu répondre. Il faut aujourd'hui même mener à bonne fin cette affaire, et pour cela, il importe d'agir promptement. Que M. Després et Marcelle veuillent bien nous attendre, nous allons nous rendre chez M^{me} Champéry. Elle a voulu aller au bois pour calmer son agitation ; cette même agitation la fera rentrer chez elle avant une demi-heure ; il faut la surprendre avant qu'elle ait eu le temps de se préparer à déjouer nos recherches.

M^{me} Duvernay et M. Barel partirent. L'hôtel de la comtesse était situé dans le faubourg Saint-Honoré. Pendant la route, Auguste fit cent projets de discours, il prépara à haute voix, vingt questions insidieuses, des finesse admirables, qui firent sourire M^{me} Duvernay.

Lasse de démontrer à notre héros qu'il n'était qu'un sot :

Voilà, dit-elle, ce qui me prouve pour la centième fois que les hommes, ces rois de la création, sont les plus détestables diplomates que je sache ; ils ne se mettent jamais en campagne sans avoir un plan dans leur poche ; puis crac, si quelque accident imprévu arrive, adieu la bataille.... Si vous voulez découvrir quelque chose, tâchez de vous imaginer que vous n'agissez pas pour vous-même ; gardez tout votre sang-froid pour saisir les plus légères nuances, les plus légers incidents : sachez bien que c'est dans les détails et par l'excès même des détails qu'une femme se trahit ; un homme qui ment vous dira : « Non ce n'est pas moi qui ai fait telle chose, » et ce sera fini ; une femme, pour vous tromper, pour faire un gros mensonge, en entassera cent les uns sur les autres ; à bout d'inventions, quoique cherchant toujours, elle en viendra à l'impossible, à l'absurde et alors, la rougeur au front, elle cédera à l'impérieuse voix de la vérité.

Quand M^{me} Duvernay et Auguste Barel arrivèrent, M^{me} de Champéry n'était pas encore rentrée. On les introduisit dans le salon, où ils attendirent. Auguste faisait une assez mauvaise contenance. Aussi M^{me} Duvernay lui dit :

— Allons, allons, je vois que j'ai affaire à un enfant ! Quelle figure, bon Dieu ! quels yeux !... Il faut vous distraire ; sans cela, Jean s'en ira comme il est venu.

En disant ces mots, elle entra dans le boudoir de la comtesse, d'où elle revint en tenant un coffre de sapin d'un aspect simple et grossier.

— Voilà, dit-elle, le plus cher trésor de Ma-

rie ; cette petite boîte renferme les deux plus vieilles amies de la comtesse... Je ne crois pas commettre une indiscretion en vous les montrer ; elle me les a montrées si souvent !

Devinez ce que ce peut bien être, allons, cherchez.

— Je ne devine pas... deux amies ?...

Oui, deux amies, les plus jolies créatures que je sache.

— Deux petits chiens !

— Deux petits chiens dans cette boîte qui n'est pas plus grande que ma main !

— C'est vrai.

— Allons, devinez, deux petites bêtes blanches... et empaillées.

A ce mot, un éclair traversa la pensée d'Auguste.

— Deux souris blanches, s'écria-t-il.

— Bravo !

— Jacqueline et... Blanchette

— Mais comment savez-vous !

Il s'empara de la boîte... M^{me} de Champéry entra.

Elle parut troublée par la présence de ses amis ; cependant, elle s'avança en souriant :

A quel bonheur, dit-elle, dois-je votre visite ? Pour toute réponse, M. Barel lui montra la petite boîte. La comtesse pâlit, une larme brilla dans ses yeux et elle porta la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Oui, c'est vrai, murmura-t-elle, c'est vrai, je suis la coupable. Et puisque vous avez deviné mon secret, je vous raconterai tout... Allons ne pleurez pas ainsi, si vous voulez m'épargner une émotion au-dessus de mes forces...

— Je déclare, dit M^{me} Duvernay, en souriant à travers ses larmes, je déclare que je n'y comprends rien.

— Je parlerai..., mais comme ce que j'ai à dire intéresse toute la famille de monsieur, c'est devant elle.

— Eh bien ! vite, ma toute bonne, prenez votre chapeau, avertissez votre maison, venez dîner chez moi, vous trouverez tout le monde réuni...

Quand on fut réuni, que le dîner fut achevé, M^{me} la comtesse de Champéry prit la parole :

— Mes amis, dit-elle, permettez-moi de vous nommer ainsi ; mes amis, c'est toute mon histoire que j'ai à vous raconter, histoire étrange, misère et prospérité inouïes. Ma chère madame Duvernay, je ne suis qu'une fille de la Savoie : un jour de beau soleil, j'étais alors toute petite, je me séparai de ma pauvre mère pour venir gagner quelques petits sous à Paris. J'avais pour toute espérance, pour toute force, l'appui de mon frère qui, comme moi, en était

à son premier voyage, et mes deux pauvres petites souris. Je quittai mon pays, ma misérable demeure avec un déchirement de cœur affreux. Mais j'étais une enfant, et je me faisa's une joie de voyager, de voir Paris, pour revenir au printemps déposer dans le tablier de

souliers bien ferrés, et tout se passa assez bien les premiers jours ; mais voilà que mes pauvres pieds se déchirèrent ; impossible de m'arrêter, la faim nous pressait, il fallait aller, marcher encore, marcher toujours : comme un pauvre petit oiseau blessé, je ne volais plus



— A quel bonheur dois-je votre visite ? s'écria Madame de Champéry.

ma mère le produit de mon voyage. Quant à la fatigue de la route, quant à la misère qui devait être ma compagne, je n'y arrêtais pas ma pensée ; ce n'est que plus tard que je sus tout ce que mon courage me faisait braver. Mon frère était très bon, très attentif pour moi ; j'étais chaudement vêtue, j'avais des

que d'une aile, et un jour, au bord d'un fossé, pendant que je pansais mes douloureuses meurtrissures, voilà qu'un beau monsieur vint s'asseoir auprès de moi. Ma misère le toucha : pour me soulager, il déchira son mouchoir ; il eut pour ma souffrance des paroles pleines de bonté, et enfin il ne me laissa qu'après

m'avoir donné une pièce de cinq francs et une petite médaille d'argent qui ne m'a jamais quittée.

M^{me} de Champéry s'arrêta comme dominée par l'émotion de ce simple souvenir ; la main de Marcelle serra furtivement la main de son mari, et M. Després essaya intrépidement ses yeux, comme un homme qui en a fini avec toute fausse honte. La comtesse reprit :

— Cette pièce d'argent, ce don d'une petite médaille devaient faire de moi ce que je suis devenue. Je ne dois pas oublier que mon bienfaiteur m'avait remis son adresse pour que mon frère pût aller le trouver, si, à Paris, nous avions besoin de sa protection. Après l'heureuse rencontre que je venais de faire, je marchai encore trois jours ; mais au bout de ce temps, mes pieds enflerent d'une manière affreuse. Mon frère pleurait de désespoir, et moi, assise sur un tas de pierres, je sentais mon cœur défaillir. Pierre me soulevait, me portait quelques pas ; mais ses forces trahissaient son courage. Nous invoquions Dieu et le souvenir de ma bonne mère. Que n'aurais-je pas fait pour me retrouver auprès d'elle ?... Nous avions dix francs pour toute fortune ; pas un pauvre petit morceau de linge, rien, rien que ces dix francs... Enfin il fallait prendre un parti. Des rouliers comtois cheminaient devant nous ; eux aussi, allaient à Paris... De temps à autre l'un d'eux nous regardait avec ce regard sombre des hommes qui ont traversé les rudes sentiers de la vie ; il s'apitoyait sur mes pauvres pieds, mais voilà tout...

Enfin, après un long conseil, après avoir bien pleuré, mon frère résolut de s'adresser à la pitié d'un voiturier ; plusieurs passèrent sans répondre ; alors nous nous jetions dans les bras l'un de l'autre. Oh ! nul écrivain n'a peint sous ses véritables couleurs les souffrances de l'enfant du pauvre ! et si jamais une plume trace ce désolant tableau, personne ne voudra le regarder.

Dieu vint à notre aide ; un pauvre voiturier de Saint-Claude dans le Jura, fut touché de mon affreuse situation. Mon frère lui donna nos dix francs, et il se chargea de me conduire à Paris. Sous sa voiture il y avait une sorte de grand panier, dont je partageai la jouissance avec un beau chien-mouton dont je fus bientôt l'amie intime. J'avais éprouvé tant de fatigues que je fus saisie d'une fièvre violente. Le Grand-Claude fut excellent pour moi : le soir, à l'auberge, il ne manquait jamais de m'inviter à partager son solide repas, et de me faire prendre un grand bol de vin sucré. Le repos, ce régime et la jeunesse me rendirent promptement à la santé. Je sautais avec Mouton autour de la voiture, et, de temps

à autre, revenant à mon état, je montrais mes petites souris blanches. Si l'on me donnait quelque monnaie, Grand-Claude exigeait que je lui remisse ma recette. Je trouvais cette condition bien dure, mais je ne pouvais me dissimuler que tous mes petits sous, fruit de ma misérable industrie, ne pouvaient suffire à couvrir l'excès des dépenses que je causais à mon guide. Enfin nous atteignîmes Paris.

Mon frère m'attendait à la barrière : nous nous revîmes avec des transports de joie indécentes. Le Grand-Claude, qui m'avait pris en tendresse, voulut nous payer à dîner : nous acceptâmes. Après notre repas, il dit à Pierre, en lui donnant une bourse de cuir : « Voilà ce que la petite a ramassé le long de la route... » O brave et digne homme ! cœur généreux ! outre mon petit pécule, il avait pieusement glissé dans la bourse les dix francs de mon frère... « A présent que vous voilà à Paris, mes petits, soyez bien sages ; n'allez pas avec les dépendances ; et comme vous auriez de la peine à vous loger, je vais vous conduire chez une vieille femme de mon pays avec laquelle vous vous entendrez.

Nous suivîmes Grand-Claude : il nous mena chez une femme qui, à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau, tenait en location un petit bout de maison, avec une cour dans laquelle elle élevait des lapins. Il fut convenu qu'elle jette-rait au coin de l'étable de la paille sur laquelle nous pourrions dormir ; le matin, elle devait nous donner la soupe ; et nous nous engageâmes, mon frère à porter à la halle les légumes qu'elle revendait, tandis que je ferais de l'herbe, comme nous disions, pour les lapins affamés. Alors commença pour moi la vie terrible que mènent les enfants de la Savoie : pour lit une paille humide, pour tout vêtement une robe sans cesse pénétrée par la pluie, le brouillard et la neige ; pour toute nourriture un gros morceau de pain et de l'eau. Jamais une heure libre et heureuse, jamais une caresse ; rien à aimer, rien qui vous sourie, rien qui soutienne, sinon la pensée lointaine d'une pauvre mère qui prie Dieu pour vous.

Petit à petit, cependant, quelques inconnus m'avaient prise en commisération ; il existait pour moi quelques portes amies : là, j'étais sûre de trouver bon accueil. Les concierges me laissaient passer ; je les saluais bien bas ; j'osais à peine lever les yeux sur leurs enfants, dont j'admirais toujours la toilette. Dans les cours de ces maisons charitables, mes petites souris jouissaient d'une certaine considération. De belles petites filles m'entouraient, donnaient de petits morceaux de sucre à mes élèves. Un jour, j'étais sur le seuil d'une grande porte co-

chère tout ouverte : Blanchette était sur mon tablier, faisant ses gentillesses aux yeux d'un admirateur de cinq ans, lorsque tout à coup le Suisse, s'avancant, m'ordonna de m'éloigner ; et comme, malgré mon empressement, je ne m'enfuyais pas assez vite, il donna un grand coup de pied à la boîte dans laquelle dormait Jacqueline. O désespoir ! Jacqueline, effarouchée, s'élance et fuit comme un trait ; je m'élançai à sa poursuite ; le Suisse veut me retenir, il ne saisit que le cordon qui soutenait ma petite inédaillle d'argent, qui tombe à mes pieds. Je ne prends pas garde, tout occupée de rattraper ma fugitive. Enfin je la tiens, lorsque j'entends derrière moi un grand cri : l'enfant que j'amusais ayant vu tomber ma croix, s'était avancé pour la reprendre à l'instant même où deux chevaux, traînant une calèche, se précipitaient sous la porte, impatients de tout frein... Pauvre et cher enfant ! il semblait perdu : je m'élançai, je parvins à le saisir, à le tirer de dessous les pieds des chevaux : au même instant, une douleur affreuse me fit pousser un cri : une roue de la voiture venait de me casser le bras. Je perdis connaissance...

O jour néfaste et bénî ! M^{me} la comtesse de Champéry, car c'était elle, sauta à bas de sa voiture, au risque de se tuer mille fois, faible de cette longue maladie qui l'a si jeune conduite au tombeau ; elle me releva et me fit porter dans son appartement en ne cessant de répéter : « Elle vient de sauver Albert ! elle a sauvé Albert ». Quand je revins à la vie, elle était penchée sur le lit dans lequel je reposais ; elle m'appelait des noms les plus tendres... tandis que le petit Albert, ignorant du danger qui l'avait menacé, pleurait à la vue des larmes de cette mère adorable qu'il a trop peu connue.

Un médecin fut bientôt appelé ; je priai qu'on voulût bien me faire reconduire auprès de mon frère, et cependant je me disais : « O mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? »

Avec bien de l'embarras, je fis comprendre à M. le comte qu'il fallait que je m'en allasse pour ramasser de l'herbe aux lapins.

Il m'invita à me tranquiliser, à me laisser bien soigner, et me fit pleurer à force d'être bon. Le soir, mon frère était installé dans une petite chambrette de l'hôtel. Madame voulut me garder dans son appartement. Que de soins je lui ai coûtés, à cet ange dont mon cœur portera toujours le deuil !... La vie est une voie douloureuse, tout attristée par les tombeaux de ceux que nous pleurons.

Enfin, au bout de six semaines, mon bras était guéri : sans rien dire, je voulus me lever, car nous étions d'accord avec mon frère, nous allions reprendre notre vie de travail : d'ail-

leurs, l'époque de notre départ de Paris était arrivé. Mais je ne trouvai plus mes vêtements. Je les demandai à une femme de chambre : « Petite, me répondit-elle en souriant, vous avez fait vos adieux à votre robe de Savoyarde ; mais je vais faire part de votre demande à madame. »

La comtesse parut bientôt avec M. de Champéry et mon frère, qui essuyait ses yeux sur la manche de sa veste.

« Ma chère enfant, me dit la comtesse, on vient de me dire que vous avez demandé vos vêtements, et votre frère nous apprend que vous voulez nous quitter... N'êtes-vous pas bien ici ? Ma petite Marie, si on venait vous annoncer que quelqu'un a sauvé la vie à votre mère, que donneriez-vous pour lui témoigner votre reconnaissance ?

— Ma vie tout entière, madame, m'écriai-je effrayée.

— Eh bien, mon enfant, vous avez sauvé Albert, qu'est-ce que je vous dois ?...

— Je vais vous l'apprendre, Marie, reprit M. de Champéry : nous vous devons le bonheur pour vous et pour les vôtres... Votre mère est heureuse, je lui ai, en votre nom, envoyé mille francs ;

Grand-Claude, qui était à gages, possède aujourd'hui un équipage, une voiture, deux bons chevaux ; votre frère va apprendre à lire et à écrire, et après nous verrons ; et vous, chère petite, vous à qui je dois la vie de mon fils et la vie de ma femme, que la douleur aurait tuée, vous voulez nous quitter !

— Nous quitter ! s'écria Albert qui jouait dans un coin, moi, je ne veux pas...

Que pouvais-je répondre ?... Le ciel me donnait une seconde famille. Depuis ce jour, une existence nouvelle commença pour moi : élevée par M^{me} la comtesse de Champéry, je m'efforçais de me montrer digne de ses bontés ; je travaillai énergiquement et courageusement ; les commencements furent rudes, l'étude me fatiguait, mon faible cerveau s'épuisait en efforts incessants, et bien souvent je me serais laissée aller au désespoir sans les bonnes paroles de ma mère adoptive... Elle me répétait souvent : « Dépêche-toi de t'instruire, je veux voir ton ouvrage avant de mourir. » Je ne pouvais croire à un tel malheur, elle n'avait que vingt-cinq ans. Enfin, ce qu'elle désirait, elle l'a obtenu ; et quand, après des souffrances dont j'ai compté toutes les heures, elle retourna vers Dieu, j'étais une grande jeune fille. A sa dernière nuit, la comtesse fit venir M. de Champéry : « Monsieur le comte, lui dit-elle, j'ai deux grâces à vous demander..., vous n'avez pas besoin de me répondre, je connais l'adorable bonté de votre cœur. Je dé-

sire qu'Albert soit toujours élevé sous les yeux de Marie, je désire qu'elle lui serve de mère. Faites-moi aussi la grâce de laisser Marie à la tête de votre maison qu'elle conduit depuis deux ans... Il est un vœu que je forme aussi dans mon cœur ; mais ce vœu, je ne puis vous le dire, je le confie au ciel. . . »

Je ne vous retracerai pas cette funèbre nuit..

Trois ans après la mort de ma bienfaitrice, j'épousai M. de Champéry, qui mourut une année plus tard, victime d'un accident de voiture.

J'avais quelquefois revu dans le monde celui qui m'avait donné ma petite médaille d'argent ;

j'avais placé chez M. X. un homme de mon pays : par lui je sus que M. Després allait se trouver victime de la faillite ; mon devoir était tracé, je le remplis, et sans Blanchette et Jacqueline ..

Je chercherais encore l'ange qui nous a sauvés... s'écria M. Barel.

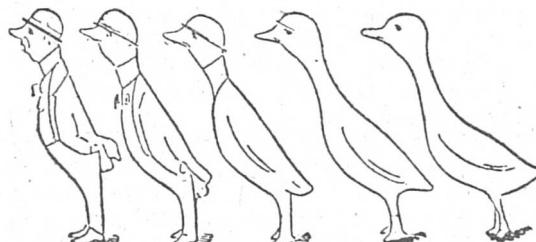
Marcelle se jeta dans les bras de la comtesse, à laquelle le notaire remit les cent vingt-mille francs qu'elle lui avait si noblement prêtés.

— Moi, dit-elle en les recevant, je suis heureuse de conserver quelque chose de vous..., je garde votre petite médaille d'argent.

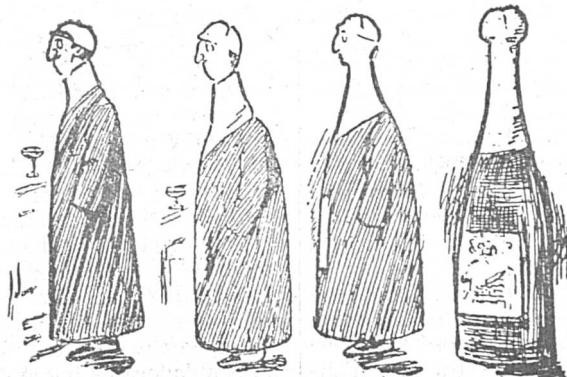
Métamorphoses



L'escargot devenu vélocipédiste.



L'oie changée en dandy.



Transformation d'une bouteille en ivrogne.

Le roman d'une vieille fille

Ma cousine Catherine Milon était célibataire, célibataire d'un certain ou plutôt d'un incertain âge ; et, puisque le fait est patent aujourd'hui, je ferai aussi bien de vous dire, tout de suite, qu'elle était vieille fille. Gardez-vous de croire que ce soit le mépris qui m'arrache cette confession ! J'aime les vieilles filles. Quelques-unes de mes meilleures amies ont des droits légitimes à cette catégorie ; et je vous engage, mon cher lecteur, à ne point, à ces mots, évoquer la plus désagréable image de vieille femme que vous ayez connue dans le célibat. Ne vous imaginez pas une créature maigre, plate, anguleuse, aux épaules décharnées, à la peau parcheminée, aux pommettes saillantes, à la chevelure en broussailles, aux lèvres jaunes et minces, à la voix aigre, à l'expression vinaigrée ; car ma cousine Catherine Milon n'avait rien de tout cela. Vrai, non ! Quelle espèce de personne était-ce donc ? Oh ! je vais vous le dire. Ma cousine Catherine Milon avait été une fort jolie fille et c'était encore une fort jolie femme. Grande, bien faite, elle apportait à sa mise un goût exquis. Elle avait des cheveux bruns, luisants et soyeux, pas aussi abondants peut-être qu'à la charmante époque de son dix-septième printemps, mais au milieu desquels vous n'eussiez, certes, pas encore découvert un fil argenté. Je conviens que son visage n'avait plus le frais incarnat du jeune âge, mais elle avait le teint clair et attrayant, bien qu'un peu pâle. Ses yeux étaient fort beaux et l'exécrable patte d'oie n'apparaissait guère à son front qu'aux rares instants de mauvaise humeur. Le seul défaut extérieur qu'elle eût, c'étaient ses dents. Oh ! pour celles-là je n'ai pas d'excuses. Elle l'avaient lâchement, impitoyablement trahie. Dans sa franchise, ma cousine admettait qu'elles n'étaient « pas bonnes », mais ses plus intimes amies répétaient, à l'envi, qu'elles étaient affreuses ! Devait-on les croire ? Cependant, ma cousine n'avait épargné ni temps, ni peines, ni argent pour les améliorer. Elles avaient été nettoyées, plombées et replombées, remplies et enchaînées d'or, au point que, reluisant au soleil et ressemblant à ces envois d'Afrique, tout de gomme, d'or et d'ivoire, elles faisaient naître l'idée que ma tendre cousine avait diné avec le roi Midas et négligé de se munir d'un cure-dent. Mais c'était, comme je l'ai dit, sa plus grande imperfection physique, imperfection à laquelle, du reste, les belles campagnardes du

département de l'Yonne semb'ent particulièrement sujettes. Quelle sorte de femme était-elle ? Pour le coup, la meilleure sorte que vous puissiez désirer.

Quel âge avait-elle ? Un moment... J'appréhendais cette question ; et sur ma parole et mon honneur sacré, je n'en sais rien. Elle était probablement un peu plus vieille que vous, ma bonne lectrice célibataire, assez vieille pour commencer à craindre qu'elle ne rencontrerait jamais un mari, et assez jeune pour se bercer encore d'espérance. Entre cette espérance et cette crainte égales, l'esprit exactement équilibré de mon héroïne oscillait à chaque souffle comme les plateaux d'une balance bien précise dans la boutique d'un apothicaire. Non pas qu'elle eût grande envie de se marier, vraiment elle ne s'en souciait guère ; seulement il lui semblait médiocrement naturel de ne pas recevoir une demande. Elle était bien sûre de ne jamais dire *oui* ; mais il lui aurait été si agréable de dire *non*. Pourquoi ne s'était-elle jamais mariée ? Je répondrai simplement : — Parce que, comme je viens de le dire, elle n'avait jamais été demandée. Mais si, m'acculant au milieu de toutes les inextricables difficultés de causes et d'effets, vous m'adressez cette question : — Comment se fait-il qu'elle n'eût pas été demandée ? Je vous répliquerai de nouveau : — *Je ne sais pas*. Peut-être en avait-il été ainsi ordonné par le destin ; peut-être était-elle un de ces « atomes superflus, impropres à la création », dont parlent les savants ; peut-être était-elle trop bonne, et peut-être pas assez bonne pour cette espèce de martyre. Je vous laisse libre, arrangez-vous comme il vous plaira. Quant à moi, la meilleure supposition que je puisse faire est celle-ci :

Le père de ma cousine Catherine Milon était veuf et dans l'aisance. Les revenus d'une place de percepteur suffisaient amplement à ses dépenses annuelles ; mais, n'étant pas homme de prévoyance (ou plutôt, son économie, pareille à celle d'un enfant qui se figurait qu'on pouvait couper les vieilles lunes pour en faire des étoiles, étant plus ingénieux en théorie qu'en pratique utile), il les mangeait tout entiers. En conséquence, ma cousine Catherine Milon, son unique enfant et l'orgueil de son cœur, avait été accoutumée à satisfaire tous ses caprices, à dépenser deux fois plus d'argent qu'elle n'aurait dû le faire et à vivre au sein

d'une élégance qui semblait le comble du luxe à ses rustiques voisins de Cruzy-le-Châtel.

Mais, dans ce monde, où le contraire de ce qui devait arriver arrive, comme l'on dit que tel est souvent le cas, où la doctrine d'Azais n'est pas une chimère, la bonne étoile apparaître de ma cousine Catherine Milon, était justement ce qui entravait son chemin. Si elle avait eu moins d'argent de poche et plus d'espérances, c'eût été différent; quelques sacs d'écus ou quelques arpents de terre en期待 auraient pu rehausser sa valeur. Mais alors plus d'un jeune homme honnête et désintéressé qui aurait rougi de l'épouser pour ses richesses, si elle en avait eu, se gardait bien de la prendre sans fortune. Plus d'un aussi, plein d'avenir, mais obligé de se faire une position, l'aurait gaiement épousée sans un denier, si elle eût été la fille d'un pauvre homme; mais, songeant à l'impossibilité d'entretenir sous son humble toit toutes les magnificences de la maison de M. Milon, il évitait ma cousine comme un luxe onéreux, tout à fait au-dessus de ses moyens, et cherchait une femme à prétentions moins élevées.

C'est ainsi que ma cousine Catherine Milon, la plus jolie fille du village, la mieux élevée, la plus courtisée, continua d'être, d'année en année, la belle de l'endroit, avec profusion d'admirateurs, disette de prétendants, des trésors d'*attentions*, absence complète de *demandes*; et, quoique, de temps en temps elle montât à l'autel de l'hyménée comme accès soire, elle semblait condamnée à n'y jamais paraître comme principale. Vous n'aurez pas de peine à comprendre que cet état de choses ne plaisait pas considérablement à ma cousine Catherine Milon. Elle en prenait son parti cependant, et quand, une de nos jeunes ménagères disait, pour la flatter: « Ah! vous n'êtes pas si sotte que de vous marier; vous, mam'zelle Catherine. Est-ce que vous n'êtes pas trop heureuse maintenant pour faire un changement! si j'avais eu une maison comme la vôtre, je ne me serais jamais mariée, moi! » La bouche souriante de ma cousine Catherine Milon reconnaissait le compliment et son cœur sa fausseté. Lorsque son excellente amie, Clémentine Suchetet, vint lui offrir le poste désagréable de fille d'honneur et ajouta en plaisantant: « Il faut que vous vous teniez près de moi, ma chère, car nous sommes maintenant les deux dernières de notre bande... » ma cousine Catherine Milon repartit: Ça ne fait rien, ma bonne, les denrées les moins chères s'en vont toujours les premières. » Cette riposte contenait toute l'amertume dont sa bienveillante nature était capable. Je crois que, quelques mois après, elle déclara confi-

dentiellement à Clémentine qu'elle avait à demi envie de dire qu'elle n'épouserait pas le meilleur homme du monde; mais que le reste qu'elle gardait sagement en elle-même, était une demi-envie d'épouser le premier homme qui se présenterait. Si incohérentes et contradictoires que fussent ces assertions, j'estime, en fait, que la conclusion à laquelle ma cousine avait résolu de s'arrêter, ne devait pas influer grandement sur sa position.

Mais c'est une de nos consolations, à nous, habitants de cette boule roulant sans cesse sur elle-même, que dans un monde si changeant, rien ne peut demeurer longtemps sans changer. Toute révolution nouvelle éveille un espoir nouveau, et un nouvel espoir était sur le point de luire à l'horizon de ma cousine Catherine Milon.

Par un beau dimanche du mois de juin, une de ces délicieuses journées où la terre en fleurs déploie sa plus éclatante verdure, exhale ses plus doux parfums, ma cousine s'était rendue à l'église de Cruzy, pour y entendre la messe. Elle priait dévotement, comme il convient à une pieuse célibataire, lorsqu'en levant les yeux au moment du *Credo*, elle aperçut tout à coup, dans le banc à côté d'elle, un jeune homme de bonne mine et bien mis, qui lui était tout à fait étranger. Catherine Milon avait la douce certitude d'être remarquablement élégante ce jour-là: elle portait une robe neuve et son chapeau était à la dernière mode. L'air, quoique tiède et doux, était vif, et ma cousine savait que ses anglaises avaient toutes les spirales et le lustre désirables. La chaleur de l'atmosphère ayant fait monter un tendre coloris à ses joues, elle soutint le feu d'une inspection comme une sainte martyre. Ses regards s'abaissèrent sur son livres d'heures, se relevèrent au ciel et glissèrent obliquement vers le bel inconnu. Il l'examinait encore! Comme c'était surprenant! — Un nouveau coup d'œil au missel, puis au ciel, puis à l'étranger. — Il l'examinait encore!... — Comme c'était flatteur! Elle ferma à demi les paupières, ramena gravement son châle sur ses épaules et hasarda un troisième cliquement d'yeux. — Il ne cessait de l'examiner. — Ah! c'était bien surprenant!... C'était bien flatteur!...

Certes, si c'est un compliment pour une dame d'être effrontément dévisagée, ma cousine Catherine Milon avait lieu d'être satisfaite au plus haut point. Ce dimanche-là, M. le curé fit un de ses plus longs et plus pathétiques sermons, dans lequel il démontra clair comme le jour, que ceux qui meurent vierges ont une place marquée au paradis. Cependant ma cousine Catherine Milon, ordinairement si

recueillie, ne remarqua même pas ce sermon qui la touchait de si près. Emportée par un tourbillon d'idées nouvelles, l'esprit de ma cousine galopait loin du temple et n'y rentrait, par intervalles, que pour s'assurer que les yeux de l'étranger étaient bien rivés à elle.

L'office terminé, elle partit le cœur gonflé ; et ce ne fut pas sans un plaisir secret qu'elle rencontra à la porte son mystérieux messie. De son doigt finement ganté, il lui offrit gracieusement l'eau bénite, s'inclina et disparut.

Le lendemain, comme ma cousine Catherine Milon revenait de faire sa promenade matinale qu'elle avait poussée vers la route de Tonnerre, elle vit, en arrivant près du moalbin à vent, son inconnu qui s'avancait dans la direction opposée. Impossible de l'éviter. Ma cousine fit appel à tout son courage. En passant à côté d'elle, il la salua avec un sourire et elle s'imagina qu'il avait murmuré ces mots : « Mademoiselle Catherine Milon ! » Mais elle n'en était pas sûre. Elle eût bien voulu se retourner. Pourquoi les convenances s'y opposaient-elles ? Cependant, à un coude du chemin, elle aventurea un regard en arrière. O bonheur ! l'étranger s'était assis au bord du fossé, et la couvait des yeux.

Il va sans dire que le jour suivant ma cousine Catherine Milon éprouva un besoin d'air et d'exercice plus vif que jamais. Après avoir donné à sa toilette des soins inusités, elle sortit. Elle marcha avec une persévération méri-toire durant trois heures environ, et quoique, pendant ce temps, elle eût rencontré presque toute la population de Cruzy, elle sentait qu'elle n'avait *réellement vu personne*. Alors elle se résolut à faire une visite à son amie Clémentine, et à tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Elle trouva Clémentine chez elle, occupée, suivant son habitude, à bichonner, un jeune monsieur, à la tête grosse, au visage rougeaud et aux yeux aqueux, qu'elle considérait évidemment comme le plus magnifique spécimen de l'espèce des chérubins. Quand ma cousine Catherine Milon eut suffisamment admiré le petit mortel, ranimé son esprit par un examen de la nouvelle dent de l'intéressant marmot, la conversation prit une autre tournure ; et, grâce à une stratégie adroite, notre héroïne l'amena bientôt sur le terrain où elle voulait l'exploiter. Elle parla d'un ton indifférent de l'étranger, de sa politesse, de ses deux « entrevues » avec lui. Par malheur Clémentine n'avait rien à lui apprendre ; elle n'en savait pas autant que ma cousine, car elle n'était pas sortie depuis quelques jours ; — ce pauvre Charlot avait été si

malade, dimanche, qu'elle n'avait même pu assister au service divin. Son mari ne lui avait pas dit un mot de cet étranger ; c'était bien singulier, car son mari était au courant de toutes les nouvelles ; elle était réellement étonnée que son mari ne l'en eût pas informée ; mais elle le questionnerait, sans y manquer, dès qu'il serait rentré pour dîner ! Ma cousine la pria de ne pas se donner cette peine, car, en définitive, ça n'avait pas la moindre importance pour elle ; elle ne savait, en vérité, pourquoi elle en avait ouvert la bouche. Faisant ensuite claquer ses doigts et faisant des mines au bébé, qui répondait par un flegme inébranlable à ses efforts pour l'amuser, elle affirma à sa mère qu'il avait une tête fort remarquable, qu'elle était convaincue qu'il serait « un grand homme ou quelque chose », et qu'elle avait l'assurance positive que ses cheveux boucleraient. Là-dessus, baignant Clémentine, et lui souhaitant le bonjour, elle sortit.

Mais le destin avait sans doute décidé de prendre en main les affaires de ma cousine Catherine Milon, car, dix minutes après avoir quitté Clémentine, elle se trouvait face à face avec l'objet de ses préoccupations. Il lui fit un salut accompagné d'un sourire comme s'il cédait à une impulsion inexplicable de lui adresser la parole, et, soudain, plongeant la main dans son habit, il en tira un carte ou un billet, avec l'intention probable de le lui offrir. Mais ma cousine Catherine Milon nourrissait le sentiment de la dignité personnelle et n'était pas femme à se compromettre. Elle avait même réfléchi à ce sujet, et trop souvent pour n'être pas en garde contre une surprise. Aussi, bien qu'elle fût trop charitable pour tuer par son mépris un malheureux jeune homme... on doit, vous le concevez, quelque chose aux préjugés de la société. Affectant donc de ne pas voir la main tendue vers elle, ma cousine rendit le salut, puis favorisant l'inconnu d'un regard qu'elle-même aurait qualifié de sévement doux et de gracieusement digne, elle rajusta sa mantille et partit d'un pas aussi ferme et résolu que si Lucrèce eût été sa grand'mère, et la déesse Diane sa tante virginal. Mais si les membres de ma cousine Catherine Milon obéissaient ainsi à son immuable attachement aux principes, ses pensées étaient beaucoup moins complaisantes et ne quittaient pas le séduisant étranger. Qu'il était beau ! qu'il était élégant ! et quelle tête intelligente ! Mais *qui était-il ! qu'était il !* Un homme bien né et bien élevé sans doute. Son sourire, son salut, son maintien le montraient assez ; mais dans laquelle des professions libérales le classerait elle ? Dans quelle carrière

de la vie se produisait une perle aussi brillante.

Et, de même que, dans une fête civique, en assignant sa place à un convive distingué, le maître des cérémonies le conduit de plus en plus vers le haut bout de la table, jusqu'à ce qu'il l'ait rangé sous l'aile même du président, ainsi l'imagination courtoise de ma cousine Catherine Milon conduisait son ravissant inconnu à travers tous les degrés honorifiques de la médecine, la chirurgie, la jurisprudence, la diplomatie, et finissait par l'asseoir sur le fauteuil d'un chef de division dans un ministère quelconque. Elle ne trouvait rien de mieux pour l'instant. Oui, chef de division, chef de division éminent, avec un porte-feuille en perspective. Dans dix ans il serait M. le ministre et ma cousine Mme la ministre. Elle aurait des salons splendides, donnerait des fêtes princières, prodiguerait les aumônes et les bienfaits. On l'adorerait. Qu'ils seraient heureux l'un et l'autre ! car il n'y aurait pas au monde d'union aussi parfaite. La confiance, le respect, la sollicitude et l'amour mutuels leur feraient un paradis sur cette terre. Avec cela une demi-douzaine de petits anges blonds et roses folâtraient dans les coins de son esprit, comme ces amours joufflus que l'on voit dans les décors d'un théâtre.

Ma cousine Catherine Milon en oubliait même son âge, sérieuse consigne au cadran de la nature.

Ces réflexions, allongées de toutes leurs ramifications, car je ne vous en donne que le sommaire des chapitres, la menèrent à la porte de son jardin. Ayant alors la conscience qu'elle avait dépensé son temps sans profit, elle commença à recueillir des roses avec autant de zèle que si les roses n'étaient faites que pour être distillées. Le lendemain matin, tandis que Catherine Milon achevait un collet neuf dont la coupe lui seyait merveilleusement, on frappa à la porte principale de la maison. Ma cousine tressaillit ; la dentelle tomba de ses mains.

— Elle s'écria : « C'est lui ! » en bondissant vers la fenêtre, les yeux étincelants et le teint animé.

Mais pour que mes lecteurs ne supposent pas que je conte une féerie, et m'amuse à douer mon héroïne de seconde vue, clairvoyance, divination ou autre faculté mystérieuse au moyen de laquelle, elle pourrait, quoique assise dans une chambre de derrière, savoir, par intuition, qui heurtait à la porte de devant, je pense qu'il est nécessaire d'expliquer que la porte principale de la maison n'était pas d'un usage habituel. La famille et les connaissances entraient et sortaient ordinairement par une porte latérale. De cette façon,

un coup frappé à la porte de devant indiquait naturellement un étranger ignorant les usages de la maison. Et Dieu sait si les étrangers étaient rares à Cruzy !

La vieille Jeannette s'élança de sa cuisine, où elle repassait « les chemises à monsieur », et courut répondre à l'appel, tandis que ma cousine Catherine Milon, pressentant que c'était à elle qu'on en voulait, se dit qu'il n'y avait pas de mal à ouvrir la porte de sa chambre et à écouter.

Entendant une voix virile demander : « Mme Catherine Milon est-elle visible ? » elle ferma la porte, en proie à une vive agitation.

Un moment après, la servante vint lui apprendre qu'on la demandait en bas.

— Qui est-ce, Jeannette ?

— Ah ! ma fi, mam'selle, pour ça, j'n'en savons rien ! Un biau jeune homme tout d'même. Il n'est pas du pays, non dà ! mais il a fièrement bonne façan.

— Charmant hommage ! soupira ma cousine Catherine Milon. Cette femme simple et candide paye elle-même un tribut à sa supériorité !

Lissant ses bandeaux bouffants et nouant le ruban d'azur qui renfermait les plis neigeux de sa robe de chambre, elle prit dans sa commode un mouchoir de poche et le satura d'eau de Cologne, précaution utile pour l' entrevue imminente, car qui pouvait dire quelles épreuves l'attendaient ? Ne fallait-il pas être préparée à tout, depuis la douce émotion de la demi-faiblesse jusqu'à la pamoison complète ? Ma cousine Catherine Milon trouva son visiteur qui l'attendait d'un air un peu gêné, mais nullement disgracieux.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, mademoiselle... mademoiselle Catherine Milon, je crois.

Révérence affirmative aimable.

— Je suis le docteur Charles Lambert, mademoiselle Milon.

Deuxième révérence.

— Daignez prendre un siège, docteur Lambert.

Et du doigt, indiquant un fauteuil, elle s'assis sur un canapé. L'étranger l'imita. Il y eut ensuite une pause. On s'observait. M. Lambert semblait à court de paroles, ou plutôt à la quête d'une entrée en matière. Pleine de sympathie pour son embarras, ma cousine Catherine Milon se détermina, en fille humaine qu'elle était, à prendre sur elle le fardeau de la conversation, pour lui donner le loisir de se remettre.

— Une belle journée, docteur Lambert, commença-t-elle, une bien belle journée, en

vérité ; il fait un peu de vent, mais il n'est pas froid.

— Oui, mademoiselle, la journée est fort belle. Etes-vous allée vous promener, ce matin ?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas encore sortie.

— Ah ! vraiment.

Il était déjà plus à son aise ; il ferait assurément sa déclaration, et ma cousine Catherine Milon pensa que, si elle réussissait seulement à lui tenir la tête hors de l'eau pendant quel-

L'attrayante célibataire continua :

— Vous trouverez peut-être que je suis une pauvre enthousiaste. Il est bien possible que cela soit ; mais j'ai reçu la naissance dans cette vallée, et, enfant unique d'un père veuf depuis longtemps (car je réclame ce doux et triste privilège), j'ai appris à fixer mes affections sur des objets inanimés. La nature est devenue la mère de l'orpheline ; les arbres de nos forêts sont mes frères et mes sœurs, les lilas des jardins mes compagnons et mes amis.



De son doigt finement ganté, il lui offrit gracieusement l'eau bénite.....

ques minutes, il reprendrait haleine et irait de lui-même. Aussi poursuivit-elle avec un zèle et une perspicacité dignes d'une médaille de toute société philanthropique.

— Vous êtes, je crois, étranger ici, docteur Lambert, et vous n'avez eu jusqu'à présent que peu d'occasions d'explorer les beautés du voisinage. Notre village est très pittoresque ; c'est un diamant de beauté rustique, — un diamant qui ne déparera pas la couronne d'un duc.

Le docteur Lambert s'inclina silencieusement. Peut-être pensait-il qu'un « duc » se sentirait la tête un peu bien lourde sous cette nouvelle sorte de coiffure.

L'auditeur s'inclina de nouveau, mais avec plus de froideur et de distraction qu'auparavant. C'est au moins ce que s'imagina ma cousine Catherine Milon, qui pensa encore que cette chaleureuse admiration de sa localité, quelque aimable qu'elle fût au point de vue abstrait, n'était pas du tout un thème encourageant pour un homme qui était venu dans l'espoir de faire sa conquête. Et, avec son tact féminin, elle se hâta de se tirer de ce mauvais pas.

Mais, dit-elle, malgré mon amour et mon orgueil pour le lieu qui m'a vu naître, mon attachement à Cruzy n'est pas exclusif. J'ado-

re la campagne quelle qu'elle soit, et je suis loin de détester la ville. Je crois qu'il y a d'autres endroits aussi beaux, qui n'ont besoin que d'être aussi connus pour être aussi aimés. La nature, la bienfaisante nature se révèle à ses vrais adorateurs aussi bien sur la colline aride et désolée que sur la vaste mer, dans les campagnes dorées que dans les forêts profondes. Le cœur, le cœur, docteur Lambert, peut se construire une résidence, comme l'oiseau sauvage construit son nid; car que vaut une demeure, où en est-il une sans l'objet aimé?

Vous aussi, n'est-ce pas, vous partagez cette opinion?

Votre profession vous a poussé à l'étude des grandes choses, des nobles sentiments. Vous aimez la nature. Si je ne me trompe, je vous ai rencontré dans quelques-unes de mes promenades matinales.

— Oui, mademoiselle, balbutia M. Lambert en rougissant, oui, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer deux fois; je vous ai même vue à l'église.

— Ah! fit ma cousine Catherine Milon.

— Oui, en vérité, reprit-il, avec un redoulement d'animation, et je vous ai reconnue sur-le-champ; j'étais sûr de mon fait, j'avais si souvent entendu parler de vous. Et, ma foi, ajouta-t-il d'un ton à moitié confidentiel, c'est en partie à cause de vous et pour vous que je suis venu à Cruzy.

Aveu flatteur! ingénieuse déclaration! La renommée lui avait-elle donc enfin rendu justice? et les charmes qui avaient été si peu appréciés à Cruzy étaient-ils donc assez puissants pour amener à ses pieds un étranger aussi distingué? Mais c'est maintenant à lui de parler, à elle d'écouter.

— Oui, mademoiselle Milon, le portrait qu'on m'avait fait de vous m'avait préparé à vous regarder avec un intérêt tout particulier: vous me sourîtes quand nous nous rencontrâmes, et dans votre sourire je découvris immédiatement une source d'encouragement; je sentis que nous pouvions beaucoup l'un pour l'autre.

— Oh! docteur Lambert, épargnez-moi; c'est si imprévu.

— Excusez-moi, mademoiselle; il ne faut pas cependant rougir pour cela. Ma proposition vous semble intempestive, mais on n'a plus coutume de faire un mystère de ces choses comme au temps de nos prudes grand'mères. Il est peut-être présomptueux à moi de vous entretenir ainsi sans m'être d'abord fait présenter; mais je n'ai ici aucune connaissance à qui j'aurais pu demander cette faveur. Je possède des témoignages de capa-

cité qui m'ont été décernés par des hommes du plus haut rang dans ma profession et des lettres de recommandation signées par toutes les notabilités de Tonnerre.

— Oh! alors vous demeurez à Tonnerre? dit ma cousine Catherine Milon, qui désirait naturellement connaître quelque chose de ses faits et gestes.

— Je n'ai pas précisément de résidence fixe. J'ai demeuré plusieurs mois à Tonnerre, et j'aime cette ville et ses habitants. Mais je voudrais trouver un champ plus vaste pour y exercer mes talents. Cependant, un homme de ma profession ne peut guère choisir. Il faut qu'il aille où il a de l'occupation. Peu m'importe le lieu où je travaillerai, pourvu que je trouve de l'ouvrage et la sympathie des gens qui m'emploieront. Si j'obtiens de l'encouragement ici, si vous voulez vous fier à moi, je me flatte que jamais vous ne regretterez votre confiance.

— Oh! j'en suis bien certaine, docteur, répliqua la bonne fille dont les joues s'étaient empreintes de la nuance du coquelicot.

M. Lambert salua poliment.

Ma cousine Catherine Milon l'enveloppa dans un regard chargé de tendresse.

— Oui, j'en suis bien sûre, répéta-t-elle. Votre air et vos manières sont vos meilleures lettres d'introduction.

L'épine dorsale du médecin se plia en deux, sous le poids d'un compliment.

— Mais, continua ma cousine, quoique je ne sois plus une enfant par les années, je suis encore une enfant par le cœur. J'ai un père, un père bon et indulgent, je dois le consulter.

— Assurément, assurément, mademoiselle Milon, vous déciderez vous-même avec lui; vous êtes votre maîtresse au moins, sur ce point.

— Je suis maîtresse de mes actions, monsieur, dit ma cousine d'un ton d'affectionneux reproche, et si je demande conseil à mon père, c'est seulement parce que je sens que cela lui fait plaisir. J'ai appris une grande vérité, c'est que le pouvoir de la femme réside dans la soumission, qu'elle soit fille, femme ou mère. Docteur Lambert, sa faiblesse fait sa force; son escravage constitue sa liberté, et quand même je serais disposée à vous accorder mon consentement, celui de mon père devrait le précéder. Je veux qu'il me donne l'exemple.

— Mais vous ne prétendez pas...

— Oui, docteur Lambert, je prétends tout ce que je dis.

— Mais considérez, mademoiselle Milon, que les gens de l'âge de monsieur votre père envisagent les choses d'une manière si différente de la nôtre,

(*Nota bene !* Déjà son imagination avait commencé à associer ma cousine avec lui).

Fortunée Catherine, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Le docteur poursuivit :

— Il fera des difficultés ! S'il refusait son consentement. A son âge les changements sont pénibles, vous savez.

— Vous avez raison, cela lui semblera cruel d'abord : mais il m'aime, docteur, il m'aime comme seul un père peut aimer son enfant. Il finira par consentir, j'en ai l'assurance. Il ne peut rien me refuser ; et, encouragée par sa chère expérience, j'oublierai ma timidité.

— Vous êtes naturellement, mademoiselle, meilleure juge que moi de ce que peut faire monsieur votre père, et je cède volontiers à vos désirs ; mais encore une question, je vous prie. Si je parviens à obtenir son adhésion, voudrez-vous immédiatement me fixer un jour, ou devrai-je attendre jusqu'à ce que ?...

— Oh ! docteur, c'est réellement trop, beaucoup trop ! cette demande est si... prématu-rée ; accordez-moi un peu plus de temps. Vous comprenez...

Toute la pudeur de ma cousine Catherine Milon était en révolution. Plus cramoisi que la pourpre, les yeux chastement baissés vers le parquet que tourmentait le bout de sa botte, elle se tut.

— J'attendrai certainement que vous soyez prête, dit le bel étranger ; mais je confesse que je ne vois pas l'avantage d'un délai inutile, ennuyeux pour vous et contrariant pour moi. Entin, vous y réfléchirez et nous réglerons ce point à notre prochaine entrevue...

Alors, vous pensez qu'il faut en parler tout de suite à monsieur votre père ?

— Oui.

— Lui enverrai-je d'abord mes lettres de recommandation ?

— Oh non ! Allez-y vous-même. Une entre-vue directe sera plus efficace.

— Puis-je lui dire que vous approuvez ma visite ?

— Comment donc ! mais oui, et ne vous dé-couragez pas s'il paraît hésiter. Ajoutés aux vôtres, mes arguments finiront par l'emporter.

— Merci, mademoiselle. Le trouverai-je maintenant à son bureau ?

— Je ne pense pas ; il est occupé au château de Maulnes, où il déjeunera ; mais il sera cep-pendant revenu de bonne heure, ce soir. Si vous voulez...

— Croyez, mademoiselle, que je me ferai un devoir...

Et, là-dessus, le galant médecin se leva, prit son chapeau, le roula dans ses doigts, le brossa

avec la manche de son habit, fit un pas en arrière, s'arrêta un moment, et ajouta :

— Et s'il consent, pourrai-je considérer l'affaire comme arrangée ? pourrai-je me regarder comme tout à fait engagé ?

(*Tout à fait engagé !* Que ces mots résonnèrent donc harmonieusement à l'oreille de ma cousine Catherine Milon !)

— Sans doute, docteur Lambert. Au revoir !

— A bientôt, mademoiselle Milon ; j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects !

Ce disant, il s'inclina galamment et disparut.

« Homme spirituel ! Qu'il est élégant ! quel bon ton ! Qu'il est honorable et respectueux !

il n'a pas même pris la liberté de porter mes doigts à ses lèvres, comme je pensais presque qu'il ferait. Peut-être a-t-il jugé que ce serait inconvenant. Est-il bien fait ? et supérieur aux gens de Cruzy donc ! Clémentine n'a pas besoin de se renseigner sur lui près de son stupide mari. Après tout, son Jean Léveillé ne connaît ni tout le monde, ni toute chose au monde, comme cette pauvre Clémentine se le figure. Ah ! Clémentine, Héloïse, Clara et les autres vont-elles ouvrir les yeux ! Je me flatte qu'il est un peu au-dessus de tout ce qu'elles ont rencontré jusqu'ici ; et mon cher papa que dira-t-il ? »

Ma cousine Milon passa une heure dans la plus suave rêverie à laquelle elle se fût jamais abandonnée. Descendant ensuite à la cuisine, elle étonna Jeannette par des ordres si extraordinaire, que l'honnête cuisinière faillit se trouver mal. Il fallait faire cuire des roses pour les mettre dans la tarte, saler les prunes pour les distiller, et une soule d'autres énormités de cette trempe.

— Bonté divine ! s'écria Jeannette, écoutant bouche béante, les yeux écarquillés, ces singulières instructions ; miséricorde ! On dirait, mam'selle, que vous avez perdu l'esprit.

Ma cousine pensa que la future d'un célèbre docteur se dégraderait en s'abaissant au rôle de menagère. Elle se mit à rire et remonta à sa chambre pour songer à sa toilette de mariée.

A déjeuner, elle attira encore les observations de la fidèle Jeannette, par son refus de manger le poulet rôti et la tarte aux prunes qui faisaient autrefois son régal. Elle ne prit qu'un biscuit qu'elle trempa dans un verre de vin.

— Oh ! pour le coup, vous êtes malade, mam'selle, ben malade ! fit la domestique.

Ma cousine sourit gaiement et retourna à ses châteaux en Espagne. A quatre heures, elle s'habilla avec une coquetterie qui n'était pas sans prétention. Vers sept heures, son père rentra ; à sept heures et demie, on frappa à la

grandé porte. C'était évidemment le docteur Lambert. Dix minutes après il sortait. Ma cousine Catherine Milon se sentit froid dans le dos. L'aurait-on refusé ? Elle descendit à la salle à manger. Son père s'y promenait. Il n'avait, ma foi, pas du tout l'air de mauvaise humeur. Bien au contraire, il se frottait joyeusement les mains l'une contre l'autre. Ma cousine supposa qu'il lui ménageait quelque fine raillerie et elle s'apprêta à faire bonne contenance. On se mit à table ; on mangea avec appétit ; mais, chose étrange ! papa ne dit pas un mot de l'aimable prétendant. Il parla de son voyage, de ses affaires, de l'abondance des récoltes, de la moisson, de la maladie qui décimait les bestiaux et la volaille, que sais-je ? de tout, excepté du sujet qui remplissait l'esprit et le cœur de mon inflammable cousine Catherine Milon. Je vous laisse à penser si elle était désappointée. Enfin au dessert, tout en pelant une poire, M. Milon dit soudain :

— A propos, Catherine, quel est donc ce charlatan qui est venu ce soir dans mon cabinet ?

— Charlatan !

— Enfin ce... Comment s'appelle-t-il ?

— Monsieur Lambert, papa.

— Lambert, soit ! Il m'a dit que tu me l'avais envoyé. Qui est-il ? Que sais-tu sur lui ?

— Mais, papa...

— Il m'a dit que tu l'avais engagé à me voir. A cette considération, je l'ai reçu, autrement je lui aurais vite montré la porte.

— A monsieur Lambert !

— Mon Dieu ! ma chère amie, tu peux faire ce qu'il te plait ; je ne veux pas décider pour toi, et dans un cas comme celui-là, c'est à toi seule de juger. Mais pensest-tu que je suis assez fou pour croire ce qu'il dit ? D'ailleurs il demande trop.

— Oh ! mon bon petit papa, je craignais que telle fût votre opinion.

— Oui, mon enfant, ses demandes sont extravagantes.

— Ses demandes, papa !

— Mais oui. Oh ! je présume qu'il ne t'en a pas parlé. Ça n'eût pas été délicat ; on ne veut pas que les dames s'occupent de vulgaires opérations d'argent. Mais vraiment, Catherine, cinq cents francs, c'est quelque chose par le temps qui court.

— Cinq cents francs !

— Cinq cents francs ! Après tout, si tu es décidée, ma fille, que cela ne t'influence pas. Nous pouvons nous permettre ce sacrifice.

— Cinq cents francs ! répéta ma cousine stupéfaite ; mais pourquoi ces cinq cents francs papa ?

— Eh mais, pour toute la garniture supérieure et inférieure, j'imagine, un atelier complet, par Dieu !

Et il lui tendit cette carte très correctement gravée :

DOCTEUR CHARLES LAMBERT

CHIRURGIEN DENTISTE

Nettoye les dents, les plombe, les arrache et confectionne les dentiers dans le meilleur goût et dans le plus bref délai. Prix modiques.

A ce moment, ma cousine Catherine Milon tenait à la main une tasse de thé bouillant. Ce fut tant mieux ; car, à la vue de la carte, elle eut un tressaillement si brusque que la tasse se renversa et son contenu lui brûla légèrement le bras, ce qui donna une cause plausible aux sanglots de la pauvre fille.

Ce fut aussi un motif pour se retirer dans son appartement, tandis que Jeannette marmonnait :

— Chère fille du bon Dieu ! elle est toute chose aujourd'hui. Pour sûr quelle aura fait un mauvais rêve la nuit dernière. Les jeunes filles, ça voit souvent des gros chats noirs dans leurs rêves.

Le lendemain, ma cousine Catherine Milon descendit à l'heure du déjeuner ; mais elle toucha à peine aux aliments, annonçant qu'elle n'irait pas se promener et enjoignit à Jeannette de dire qu'elle était sortie, si on venait la demander.

Puis, tout en rajustant sa mante, après avoir répondu aux affectueuses questions de son père, qui ignorait heureusement la part qu'il avait eue à la catastrophe, elle lui dit avec une négligence très habilement jouée :

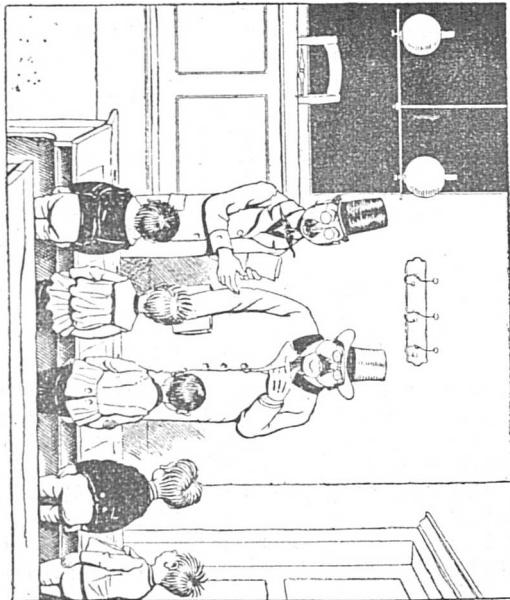
— Ah ! j'y pense, papa ; si vous voyez ce Lambert, dites-lui donc, je vous prie, que je ne veux rien faire maintenant à mes dents. Du reste, je me propose d'aller bientôt à Paris, et profiterai de mon voyage pour consulter le docteur Désirabode.

TRAVAUX D'AMATEURS SUR BOIS, ETC. ETC.

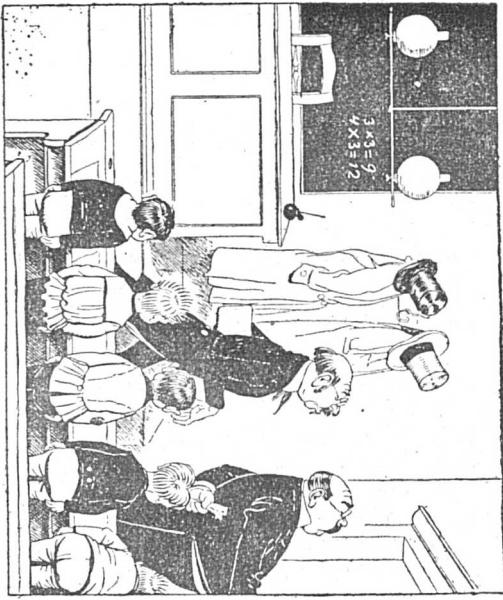
Les amateurs de travaux sur bois (découpage, sculpture, marqueterie, peinture sur bois, sculpture plate et à coches, etc.) devenant de plus en plus nombreux, les fournisseurs sont obligés de livrer des collections de modèles de plus en plus riches. La maison **Mey & Widmayer, Amalienstrasse 8, Munich** qui fournit tous les accessoires pour les travaux de ce genre, est des plus

recommandables, ainsi que le prouve son grand prix-courant de 56 pages, comprenant 1200 dessins, qui est expédié contre envoi de 30 Pfg. en timbres poste. Instructions pour tous genres de travaux, bois débités en planches, objets finis, modèles imprimés sur bois, tous les outils et matériaux, modèles sur papier artistiquement exécutés.

Les élèves malicieux



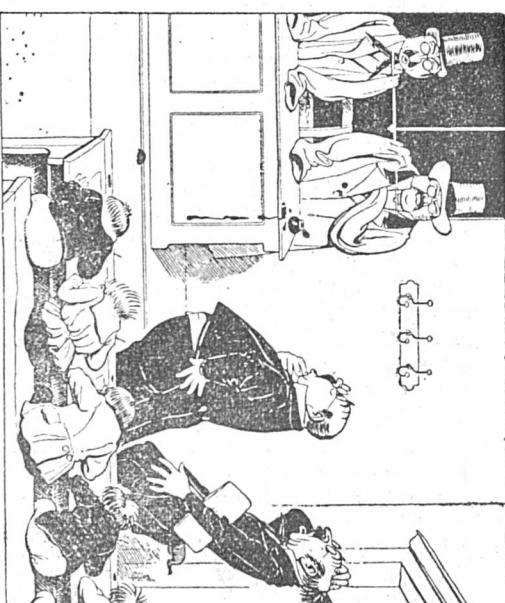
Le maître : „Enfants, Monsieur l'Inspecteur des écoles vient aujourd'hui vous examiner afin de voir si vous avez fait des progrès depuis l'année dernière. „



L'inspecteur : „Je suis très satisfait du résultat de l'examen! Tenez-vous bien tranquilles, élèves; je vais avec Monsieur l'instituteur passer les examens des autres....



classes! „



„Qu'est-ce que cela signifie donc? „

Noël

— Non, non ; je ne t'embrasserai pas, vilain méchant ! Tu as fait pleurer maman ; je ne t'aime plus.

Ces mots étaient dits par la petite Lolotte (Charlotte, pour l'état-civil), une blondinette de quatre ou cinq ans, qui avait des boucles bouton-d'or lui tombant sur le front et l'aveuglant quand elle sautait à la corde, deux roses de mai aux pommettes, une fleur de grenadier à la place de la bouche et deux myosotis pour prunelles... Un bouquet de fleurs, quoi !

A qui refusait-elle le baiser ? Qu'avait-il fait, le « vilain méchant », à la maman de Lolotte pour qu'elle pleurât ? Et qui était-elle, sa maman ?

Commençons par répondre à cette dernière question. Les autres auront leur tour.

M^{me} Lucie Grandais était la veuve d'un inventeur. Qui dit inventeur dit un homme qui passe pour fou tant qu'il est en vie et à qui on élève une statue après sa mort. Sa mission sur terre est de se ruiner en poursuivant une découverte utile dont le plus souvent il ne profite pas. C'est la plupart du temps un successeur habile qui l'exploite — et s'enrichit. Depuis que le monde est monde il en est ainsi, voire depuis le Nouveau-Monde. L'Amérique, découverte par Cristophe Colomb, porte le nom d'Amérique Vespuce. Colomb mourut dans les fers.

Donc, le mari de Lucie était criblé de dettes lorsqu'il rendit l'âme, à la veille de triompher. Quelle était sa découverte ? Ma foi, je l'ignore. Mettons qu'il avait trouvé le moyen de fabriquer des pianos qui n'assommeraient pas les voisins ; précieuse trouvaille s'il en fut !

La pauvre veuve, ne voulant pas que l'on portât atteinte à la mémoire de son mari, vendit jusqu'à son dernier bijou pour payer les créanciers. Cette honnête résolution eut pour résultat de la laisser sans un sou vaillant, sa dot ayant été depuis longtemps engloutie dans les frais de la fameuse invention. Plus, elle devait toute une année de loyer à son propriétaire, sans compter le terme de janvier, si prochain !...

Le propriétaire — les termes serviront de transition pour parler de lui — occupait l'un des grands appartements de sa propre maison, dont il avait loué l'un des petits, sur la cour, à l'inventeur.

Il s'appelait Henri Belcoq, célibataire, d'un physique agréable, et s'approchant de la quarantaine. Ce n'était pas un méchant homme, — Lolotte le calomniait en le qualifiant

ainsi. Il avait néanmoins quelque chose à se reprocher. Je sais bien qu'il essaya de se justifier en prétendant que s'il avait cherché à faire la cour à Lucie, sans lui parler mariage, ce n'avait été que pour la mettre à l'épreuve, s'assurer de son hennêteté. Libre à qui voudra de le croire ; les plus sceptiques pourront en douter s'ils le préfèrent. Toujours est-il que si la veuve avait eu la faiblesse et le tort de l'écouter, jamais de la vie il n'aurait songé à l'épouser. C'est dans la règle. Triste règle, mais l'...

Or, de guerre lasse, et après s'être convaincu que toutes ses tentatives seraient infructueuses, que toutes ses offres seraient repoussées, il jeta le manche après la cognée et signifia nettement à M^{me} Lucie qu'elle aurait à payer, dans les trois jours, le montant de ses termes arriérés et songer à celui qui allait échoir vingt jours plus tard, le 15 janvier ; cela sous peine d'être expulsée et de laisser vendre ses meubles.

— Vous vous êtes retranchée derrière votre vertu, avait dit M. Belcoq en concluant ; je me retranche dans mes droits de propriétaire.

Il n'y avait pas à répliquer. En vain la pauvre Lucie le supplia-t-elle pour obtenir un nouveau délai. Il fut impitoyable.

Trois jours après, M^{me} Grandais reçut un commandement. »

Il faut vous dire qu'elle avait conçu une certaine sympathie pour M. Belcoq, sympathie qui n'allait pas jusqu'à l'attachement, mais qui pouvait le devenir. Parfois même, elle s'était surprise à songer à lui pendant qu'elle se livrait aux tristes réflexions inspirées par sa situation si cruellement précaire. Elle ne devait, en effet, que compter sur ses leçons de chant pour vivre et pour élever son enfant ; mince ressource ! Et pendant qu'elle courait le cachet, il lui fallait laisser la petite Lolotte à la garde d'une vieille domestique qui lui était restée dévouée, bien que M^{me} Grandais ne pût payer ses gages que très irrégulièrement.

Qu'allait-elle devenir, si elle tombait malade, ou si les leçons venaient à manquer ?... Elle avait pleuré son mari trois ans durant. Elle pouvait donc songer à se remarier, ne fut-ce que pour son enfant, — d'autant qu'elle avait à peine trente ans.

M. Belcoq disait qu'il l'aimait. Mais alors ?... pourquoi ne l'épousait-il pas ?

Et voilà que, tout à coup, d'un mot il s'était démasqué !

En recevant le *commandement*, elle eut un frisson et fondit en larmes. — Ainsi sont expliqués les mots de la petite Lolotte. « Tu as fait pleurer maman ; je ne t'aime plus. »

Lucie avait pleuré en songeant que ses pauvres meubles, témoins autrefois de son bonheur, allaient s'éparpiller, être vendus à vil prix... Et après ? Que ferait-elle, où irait-elle ?

Cependant M. Belcoq avait été frappé par les paroles de l'enfant. Elles avaient fait balle. Troublé, interdit, il réfléchit un instant ; puis il dit à Lolotte :

— Ecoute, mignonne, veux-tu ce soir mettre tes bottines de ta maman dans la cheminée de ta chambrette ?... Et tes petits souliers avec ?

— Pourquoi faire ? demanda Lolotte avec une moue adorable. Le petit Noël n'y a rien mis l'an dernier.

— Fais-le toujours, insista Belcoq, et n'en parle pas à maman. Qui sait ! cette fois Noël ne t'oubliera pas.

Et il se pencha de nouveau pour embrasser l'enfant. Mais elle, fière et boudeuse, se déroba en répétant : « Non, je ne t'embrasserai pas ; tu as fait pleurer maman. »

Puis elle s'enfuit chez elle — Cette petite scène s'était passée sur le palier, un vaste carré où Lucie laissait quelquefois l'enfant sauter à la corde, ayant soin de tenir sa porte ouverte.

En voyant que sa mère s'essuyait les yeux, encore tout remplis de larmes, Lili lui dit avec un grand sérieux, sans tenir compte de la recommandation de M. Belcoq.

— Dis, maman ; veux-tu que je mette tes bottines dans ma cheminée ? Le petit Noël viendra cette nuit, nous apportera quelque chose et tu ne pleureras plus.

Lucie eut un pâle sourire : — Pauvre enfant ! murmura-t-elle. Puis, pour ne pas contrarier sa chère Lolotte, elle ajouta : — Fais comme tu voudras.

Le soir, l'enfant plaça bottines et souliers dans l'âtre, fit sa prière, se coucha et s'endormit, pensant au petit Noël. Pendant la nuit soit qu'elle rêvât, soit qu'elle eût été éveillée en sursaut par un bruit quelconque, elle vit ou crut voir, à la faible clarté de la veilleuse qui brûlait près de sa couchette, une plaque de tôle glisser sur des rainures dans la paroi intérieure de la cheminée, un bras passer par l'ouverture et s'approcher des chaussures qui étaient dans l'âtre. Puis la plaque glissa de nouveau et se referma.

Lolotte eut une sainte peur. Elle allait appeler sa maman, mais n'osa pas. Elle cacha sa tête sous le drap, se pelotonna dans son petit lit, et finit par se rendormir.

Le matin, quand la mère alla à elle pour l'habiller, Lolotte lui dit :

— Tu sais, maman, j'ai rêvé cette nuit que Noël mettait je ne sais quoi dans tes bottines. Regarde, c'est peut-être vrai.

Plutôt pour satisfaire le désir de l'enfant, Lucie alla à la cheminée.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle étonnée.

Dans l'une des bottines était la quittance des termes échus et de celui de janvier prêt à échoir. Dans l'autre, deux petits écrins : le premier contenant une superbe bague de fiançailles, diamant et saphir ; le second, une alliance, avec un petit papier portant ces mots : « Si vous voulez de mon nom ».

Dans les souliers de l'enfant était un petit rouleau d'or, et sur le rouleau on lisait : « Pour acheter des jouets et des bonbons à Lolotte, de la part du *vilain méchant* qui serait heureux de devenir son nouveau papa. »

Quand Lucie, tenant son enfant par la main, alla frapper à la porte de M. Belcoq celui-ci, qui s'attendait à sa visite, lui dit en souriant :

— Comme vous avez eu raison de me résister ?

— Et si je ne l'avais pas fait ? demanda Lucie sur le même ton.

— Vous auriez trouvé également la bague et le régu des loyers ; mais non l'alliance.

Lucie lui tendit la main, Il la port à ses lèvres et parut l'y oublier.

— Tu m'embrasseras maintenant ? fit-il ensuite, en s'adressant à Lolotte.

— Oh oui ! Et bien fort, puisque maman a dit que tu es bon et qu'elle sera heureuse.

Lucie devint rouge comme une cerise et, pour déguiser son trouble :

— Ah ça ! dit-elle à M. Belcoq, m'expliquez-vous comment avez-vous pu parvenir jusqu'à... mes bottines ?

— C'est le truc du propriétaire. Rien de plus simple et de plus innocent. Avant de vous louer le petit appartement, je l'avais mis pour les quelques mois d'été à la disposition d'une vieille parente à moi, qui avait fait son boudoir de la chambrette actuelle de Lolotte. Pour ne point nous déranger trop souvent, je fis pratiquer une petite trappe dans la cheminée qui communiquait avec la mienne. C'est par là que nous échangions livres, journaux et autres objets... Mais soyez tranquille, on n'y peut passer que le bras et je ne l'y ai passé, pour vous, que cette nuit.

— C'était donc toi ! fit Lolotte en éclatant de rire. Et moi qui ai cru que c'était Noël. Tu m'as fait bien peur, va. N'importe, je vais t'embrasser encore... Et toi maman, tu ne t'embrasses pas, dis ?

— Plus tard, mon enfant. Et de tout cœur alors.

BELLELAY

Parmi les ruines dont la Révolution a couvert notre Jura, nous avons étudié sommairement, l'année dernière, celles de l'importante abbaye de Lucelle, une des gloires religieuses de l'ancien Evêché de Bâle.

De la vallée profonde qu'arrose la Lucelle, nous allons monter, cette année, aux sommets, voisins des cieux, où, quelques années après la fondation de Lucelle, le prévôt Sigismond de Moutier-Grandval avait élevé le monastère de Bellelay, c'est-à-dire de la belle situation ou du *beau site* (de la basse latinité *bella* et *lagia*, en allemand *Lage*).¹⁾

Les moines de Lucelle étaient des *Bernardins*, ou des disciples de saint Bernard. Ceux de Bellelay étaient des fils de saint Norbert, ou des *Prémontrés*. Les uns et les autres portaient le costume blanc. Ce qui les différenciait, c'était le scapulaire. Les Bernardins, dits aussi Cisterciens, le portaient noir, et les Prémontrés le portaient blanc. En outre, ces derniers portaient le nom de *chanoines*, tandis que les Bernardins étaient de simples moines.

Lucelle fut fondé en 1123; Bellelay en 1136. Quarante-deux abbés, ou supérieurs du monastère, se sont succédé à la tête de ce pieux établissement. Le premier se nommait Gérold ou Gérald. Il venait de l'abbaye du Lac-de-Joux, dans le diocèse de Lausanne. Fidèle à la règle de St-Augustin, qui fut celle de St-Norbert, il travaillait de ses mains, avec ses religieux, et avec eux supportait les rigueurs des saisons, ne mangeant jamais de viande, se contentant du strict nécessaire. Tandis que ces « pieux fainéants », comme les a appelés l'hérésie, ennemie de tout bien, passaient les jours à défricher le sol sur ces hauteurs couvertes de broussailles, ils consacraient les nuits à la prière. On se levait à minuit pour le chant de l'office divin, qui durait deux heures. Trois heures de sommeil suivaient. A 5 heures lever et méditation, suivie de prime et d'étude ou de travail manuel, jusqu'à la grand'messe vers 10 heures. A 11 1/2 heures, dîner plus que frugal et temps libre. A 1 heure, chacun au travail jusqu'aux vêpres, qui se chantaient

1). Nous laissons au vieux fer l'étymologie, relativement récente, qui fait venir Bellelay d'une « belle laie » aperçue là par le prévôt Sigismond pendant une chasse, où il se serait égaré. C'est là une fable puérile, que n'admet plus et que ne peut admettre la critique la plus élémentaire. Il en est de même du *Palus Levis*, au lieu de *Palus Leodogarii*, ou *Saignelégier*, en allemand *St Leodegar*.

à 4 heures. Collation à 6 heures. A 7 heures lecture spirituelle, puis complies, examen de conscience et coucher à 8 heures.

Il serait beau de voir, de nos jours, quelqu'un des diffamateurs des moines essayer d'en faire autant, nous ne dirons pas une année ni un mois, mais huit jours seulement. Et c'étaient des années, c'était toute une vie que des hommes, dociles aux conseils de l'Évangile, employaient généreusement, héroïquement, à suivre ainsi la règle sainte qui leur était tracée et qu'ils avaient librement, joyeusement acceptée.

Telle fut la vie admirable de centaines et de centaines de *Moines blancs*, comme les appelaient le peuple, sur les sommets battus des vents et des orages, qui dominent les gorges sévères du Pichoux.

Le second abbé de Bellelay, Louis, étendant au loin son action bienfaisante, rappela à la vie un ancien prieuré de Bénédictins, abandonné en 1180, et situé dans la riante vallée de la Halle entre les villages de Buix et de Courtemanche. Grandgourt (Grandis gurges) se vit transformé en prieuré de Bellelay, qui construisit là une église sous le vocable de la Sainte-Vierge, avec un cloître de Prémontrés.

Nous ne suivrons pas, en cette rapide esquisse, dans leurs faits et gestes tous les illustres prélats qui ont dirigé d'une main aussi douce que ferme la célèbre abbaye de Bellelay. Mais nous ne pouvons pas oublier la mémoire des principaux d'entre eux. Ce sont de belles et nobles figures qui font honneur à notre Jura et à son histoire.

Après les abbés Richard et Henri de Souce, voici Pierre de Varres, qui, cent ans avant les libertés et franchises accordées aux habitants de la Montagne par le prince-évêque Imier de Ramstein, sollicita et obtint pour les cultivateurs des terres de Bellelay, ces mêmes libertés et franchises, de l'évêque Henri d'Isny en 1284, franchises et libertés confirmées en 1307 par l'évêque Othon de Grandsée, à la demande de l'abbé Bourckard de Boécourt.

Peu de temps après, Bellelay possérait un religieux illustre entre tous, comme le qualifie notre savant historien Trouillat. « C'était, dit-il, Pierre de Varres. Il avait abdiqué la charge d'abbé du Lac-de-Joux pour se retirer à Bellelay, et vivre là en simple chanoine, donnant à tous ses frères l'exemple de l'obéis-

sance la plus parfaite et de la plus sincère humilité. » (Monum., III, 714.)

Pierre de Varres trouva bientôt, à Bellelay même, un imitateur. Ce fut l'abbé Pierre de Sancey, ou plutôt de Saucy. A son tour, après avoir heureusement terminé un long différend entre son monastère et le Chapitre de Moutier, il résigna sa charge abbatiale en 1336 pour vivre désormais en simple frère Pierre, jusqu'en 1347, année de sa pieuse mort.

Sous l'abbé Jean de Bassecourt eut lieu, en 1362, un acte de confraternité, ou de confédération monastique, entre les monastères de St-Jean de Cerlier, de Frienisberg, de Gottstatt et de Fontaine-André, ayant pour but très louable d'unir ces quatre maisons dans une communauté de prières et d'intérêts, bien pré à nourrir entre elle une sainte émulation dans l'exercice de la bonne discipline, comme aussi à se prêter un mutuel appui dans le maintien de leurs droits contre d'injustes agresseurs.

Une confédération, un pacte du même genre s'établit plus tard entre Bellelay, Lucelle, et les Chapitres de Moutier et de St-Ursanne. Cette alliance fut fondée, au témoignage de P. Pallain de Bellelay, en 1460, et « elle fut d'un grand secours, ajoute le chroniqueur, au temps de la réforme pour se soutenir mutuellement dans la vraie religion. »

C'est qu'en effet Bellelay se vit violemment menacé par les sectaires de Farel, ou les Farellois helvétiques, en 1530. Il arriva même qu'un des religieux de l'abbaye, envoyé à Tavannes comme curé, vint à céder à la pression de ses paroissiens, et passa avec eux sous le joug de l'hérésie dite évangélique (!) L'apostat se nommait Jacques Moeschler, et il donna à son monastère le scandale et la douleur de le voir, comme d'autres apostats de son temps, jeter le froc aux orties et prendre femme, au mépris de ses vœux les plus sacrés faits au pied des divins autels.

Ce qui sauva le monastère en ces jours meurtriers, ce fut la piété et la noble fermeté de l'abbé Nicolas Schnell, de Bienne, et de son successeur Jean de Bellefond.

Honneur et reconnaissance à leur vaillante mémoire ! Car la chute de Bellelay eût entraîné celle de Bassecourt, de Boécourt, de Montignez, et d'autres églises dépendant également de l'abbaye. C'est ainsi que l'heureuse fermeté de Lucelle a maintenu dans la foi les paroisses que desservait l'abbaye, telles que Charmoille, Movelier, Roggenbourg, Pleigne et diverses autres en Alsace.

Si les sages abbés de Bellelay surent arrêter à leurs portes le flot de l'erreur au XVI^e siècle, leurs successeurs ne purent conjurer

les maux qu'allait attirer sur le monastère la période aiguë de la guerre de Trente ans.

Déjà à trois reprises, l'incendie avait dévoré les bâtiments de l'abbaye. Trois fois, comme le phénix, elle était sortie de ses cendres plus jeune et plus belle, lorsque l'Evêché de Bâle en 1635 devint le théâtre de la guerre entre Impériaux et Suédois. C'était sous le règne de l'abbé David Juillerat, qui de simple pâtre de l'abbaye avait su, par ses talents, sa science et sa piété, s'élever jusqu'à la haute dignité dont il était revêtu. En 1635, il vit apparaître au seuil de son monastère le colonel Forbes, furieux calviniste, lequel, appuyé par sa troupe, se fit servir en prince et en tyran dans la sainte maison. Il ne la quitta que devant les menaces et les justes colères des Montagnards, accourus en nombre et en armes au secours de l'abbaye. L'allié français des Suédois ne trouva son salut que dans la fuite, mais sa troupe sauvage laissa derrière elle la peste, qui fit les plus grands ravages dans la Courtenne de Bellelay.

Deux ans après, c'était le farouche Bernard de Weymar qui venait aux Franches-Montagnes prendre ses quartiers d'hiver. Il ne quitta cette région qu'en abandonnant à la famine la malheureuse population qu'il y laissait. Bellelay ne fut pas épargné. L'abbé Cuenat, de Cœuve, dut s'enfuir à Neuveville, d'où il ne put rentrer à Bellelay qu'en 1645. L'abbaye essayait de se relever, non sans peine, du pillage complet et des désastres dont elle avait été victime.

En 1681, le nouvel abbé Jean Georges Schwaller, de Soleure, eut la consolation d'enrichir son église de précieuses reliques. C'étaient celles de la jeune martyre romaine, Sainte Claire, tirées des catacombes et arrivées par Einsiedeln à Bellelay. Une chapelle spéciale fut construite dans l'église abbatiale pour y recevoir le saint dépôt des mains du suffragant de Bâle Caspar de Schnorff, évêque de Chrysopolis. Sauvées par des mains pieuses pendant la Révolution, ces saintes reliques ont trouvé un asile dans l'église des Genevez, où sainte Claire continue d'être invoquée par de nombreux pèlerins.

Un ressortissant des Genevez fut abbé de Bellelay de 1706 à 1719. Personnage distingué par sa science, Jean George Voirol eut l'honneur de rebâtir à neut l'église du monastère, dans un style dont on admire encore les tracés jusqu'au sein des ruines actuelles.

Son successeur Jean Baptiste Sémon, de Montfaucon, eut, de son côté, à reconstruire à neuf tout le monastère, formant un carré de 66 mètres, flanqué de 4 pavillons et fermé au nord par l'église. On peut en lire au long la

d'escription complète, ainsi que celle de l'église, dans l'histoire de Bellelay du chanoine Saucy.

L'abbé Sémon vit son administration troublée par de mauvais jours. En qualité d'abbé mitré (l'abbé Henri Nerr avait rapporté anneau, mitre et crosse du concile de Constance en 1418), Sémon était le président-né des Etats de l'Evêché de Bâle pendant la période d'agitation dite des Petignats, de 1728 à 1741. Favorable aux revendications populaires, qu'il croyait justes, l'abbé Sémon fut disgracié et frappé par la Cour épiscopale et mourut deux ans après, d'une fièvre catarrhale, à Grandgourt.

Les trois derniers abbés de Bellelay furent les révérendissimes Grégoire Joliat, de Courtételle (1743-1781), Nicolas de Luce, de Porrentruy (1771-1784) et Ambroise Monnin de Bassecourt (1784-1798).

Nicolas de Luce, qui donna l'hospitalité au bienheureux Benoît Joseph Labre, a marqué son passage sur le siège abbatial de Bellelay par deux belles et fécondes institutions.

En 1772, il établit près de l'abbaye un pensionnat qui ne tarda pas à devenir florissant, car on y vit bientôt affluer toute la jeunesse noble de l'Europe. En outre, il créa un orphelinat en faveur de 16 orphelines, choisies dans les villages payant dîmes à l'abbaye. Cet éminent prélat, qui portait dans ses armes — un soleil luisant sur des ceps de vigne — mourut à 58 ans, atteint du typhus, au moment où il venait d'accepter la direction du collège de Porrentruy, offerte à lui et à ses doctes religieux.

Le 42^e et dernier abbé de Bellelay, Ambroise Monnin, fut le plus infortuné de tous. Il eut la douleur, en 1798, de voir son monastère envahi par la Révolution et son émissaire le général Gouvin de St-Cyr, puis fermé et supprimé sans retour.

Révolution française ! digne fille de la Réformation et de l'Encyclopédie ! Voilà une de tes œuvres ! C'est-à-dire une de tes ruines parmi des milliers de ruines !

F. Ch.

Beauté & bonté



I

Elles étaient deux sœurs : Yvonne, la cadette, très jolie fille de dix-huit ans, avec des yeux d'une incomparable séduction ; l'aînée, Lucie, un peu contrefaite d'une épaule, effet d'un accident, le visage irrégulier, la bouche trop grande, le nez trop long, mais douce et bonne, aux confins de la vingtième année.

M. Leroy, en mourant, les avait laissées presque sans ressources, mais sous la tutelle d'une mère excellente, courageuse, économique, digne de toutes les estimes.

Les premiers moments avaient été durs ; on les avait traversés sinon aisément, du moins avec vaillance et sans le moindre accroc.

L'heure était enfin venue où il fallait penser à l'avenir des deux jeunes filles.

L'aînée ne songeait pas à se marier, ne se croyant pas *mariable*. Il arrive d'ordinaire qu'une fille laide ou mal faite n'abdique pas pour cela toute prétention sur le cœur des hommes. Aux échecs qu'elle subit, le caractère s'aigrît, l'esprit devient malade, et bientôt, mécontente d'elle-même et d'autrui, elle rend la vie insupportable à ceux qui l'approchent.

Telle n'avait pas été Lucie. Elle avait toujours aidé sa mère dans les fonctions du ménage, avait apporté à la maison un notable contingent de travail, et, comme elle avait l'esprit cultivé, elle avait beaucoup contribué à l'éducation de sa jeune sœur.

Celle-ci s'en montrait reconnaissante ; elle marquait une vive tendresse pour sa sœur aînée, mais à cette tendresse se mêlait un peu de compassion. Sa beauté lui assurait une supériorité qu'elle ne prenait même pas toujours la peine de cacher. Lucie trouvait d'ailleurs tout naturel que les hommages allassent à cette sœur qu'on regardait un peu comme une idole. Yvonne se laissait adorer.

La fortune, un beau matin, s'avisa de sourire à ce pauvre petit ménage. Un vieux parent, très éloigné, qui avait l'année précédente visité la famille et l'avait sans doute trouvée à son gré, vint à mourir. Il laissait des terres considérables, des titres de rentes, des valeurs mobilières, le tout estimé douze cent mille francs à l'inventaire, gagnés dans l'industrie agricole en un temps où l'industrie et l'agriculture florissaient en France.

Ce parent n'avait pas d'enfant, mais il avait un neveu. Quelques jours avant de rendre

son âme à Dieu, il avait fait venir ce beau neveu et lui avait dit :

— Jules, je te connais à Paris deux cousines qui ne se ressemblent guère de visage ni de corps ; non plus, je crois, de caractère. Tu les iras voir après ma mort, et tu épouseras l'une de ces deux sœurs, n'importe laquelle, la plus belle, je suppose.

— Oui, mon oncle, répondit docilement le neveu.

— A cette condition, je te laisserai la moitié de ma fortune ; la mère des deux jeunes filles aura l'autre moitié.

— Oui, mon oncle.

Ce neveu Jules était un très beau gars de vingt-huit ans, que son oncle avait fait instruire, suivant sa condition, dans la mesure qui convient à un homme des champs, et dont il avait fait le contremaître de son exploitation agricole. Jules avait vécu jusque-là en homme de travail, levé tôt, couché tard, ne ménageant ni sa peine ni son dévouement.

On ne le voyait guère dans les fêtes de village, et, au repas de chasse, il avait coutume de disparaître, juste au moment où les yeux comme les cerveaux commençaient à se troubler. Il parlait peu, riait rarement, était froid et poli envers tout le monde, juste et réservé avec les ouvriers, ce qui l'avait fait beaucoup estimer et cordialement détester dans le pays. « C'est un monsieur », disait l'un ; « c'est un sournois », disait l'autre. Il n'était pourtant ni un sournois ni un monsieur dans la mauvaise acceptation qu'on donne à ce mot à la campagne. Tout simplement, c'était un esprit réfléchi, un de ces paysans rêveurs, concentrés, observateurs des phénomènes de la nature et des âmes, poètes à leur façon, philosophes à leur manière.

Il vint à Paris pour se conformer aux vœux de son oncle, non qu'il fut trop friand de sa part d'héritage, mais, avant tout, parce qu'il y voyait un devoir à remplir envers celui qu'il avait toujours considéré comme un père.

Il ne lui déplaçait pas non plus de voir ses deux cousines dont son oncle lui avait tant parlé. Mais, malin et défiant comme le sont tous les paysans, même ceux qui sont le mieux pourvus de franchise, il se mit en tête de les connaître sans qu'elles le connaissent.

II

Jules Roland n'avait de sa vie mis les pieds dans un théâtre ; il n'avait jamais lu une comédie, et, néanmoins, il imagina, pour se rapprocher de ses cousines sans leur donner l'éveil, un stratagème très usité naguère dans les vaudevilles ; il se déguisa pour avoir accès dans la maison.

Après avoir pris, aussi adroitement qu'il le pouvait, des renseignements sur la vie et les habitudes de la famille, il fut convaincu que l'entreprise n'était pas des plus faciles. M^e Leroy ne recevait aucun homme, sinon quelques vieux amis de son mari, et, comme fournisseur, le charbonnier.

Jules n'avait d'autre ressource que de se travestir en charbonnier, quoique ce déguisement ne lui parût pas très favorable à ses amoureuses recherches. Il ne suffisait pas d'entrer une fois par semaine dans la petite cuisine pour étudier le caractère des deux sœurs. Tout au plus pourrait-il les entrevoir et échanger deux paroles avec elles. Il n'y avait pas apparence qu'on le retint après qu'il aurait vidé son sac et qu'on le priât d'entrer au salon. D'autre part, le fournisseur habituel du petit ménage Leroy se prêterait-il à ce manège ?

L'Auvergnat est soupçonneux, et, en tout ce qui ne touche pas son commerce, d'une honnêteté presque farouche. Comment accueillerait-il les ouvertures que lui ferait Jules de se substituer à lui dans le service de ses clientes ? Connaissant bien le caractère auvergnat, puisque lui-même était d'Auvergne, Jules estimait, non sans raison, que le charbonnier ne résisterait pourtant pas énergiquement à des offres généreuses. Ce serait toujours un pied dans la maison, un poste d'observation pour des études préliminaires. Jules avait, en conduisant les bœufs, appris d'eux la patience.

Tout de velours habillé, il se présenta au charbonnier du coin. Il lui parla sa langue, en fut compris ; mais, comme le lecteur ne la comprendrait pas, je m'abstiendrai de reproduire leur dialogue. Il suffira de savoir que, moyennant une indemnité modeste, Jules Roland acquit le privilège exclusif de renouveler chaque semaine la provision de charbon des dames Leroy.

Il se mit immédiatement à l'œuvre, et, sans attendre la commande, chargea sur ses fortes épaules le sac traditionnel. Vingt-cinq kilos à monter au cinquième étage, c'était une plume ! Ses épaules avaient porté de bien autres fardeaux quand il était à la ferme : des sacs de blé pesant plus de cent kilos, des pièces de charpente, des vis de pressoir et d'autres engins de fer que seul il pouvait soulever. Ce fut un jeu pour lui de gravir l'escalier, et il arriva au sommet sans avoir repris haleine.

Le hasard fit que Mlle Yvonne lui ouvrit. Jules, à sa vue, pensa bien laisser tomber à ses pieds le sac de charbon. Il fut ébloui, balbutia quelques mots inintelligibles qui furent

cependant très bien compris, car la jeune fille s'écria :

— Maman, maman, venez vite ! c'est le charbonnier.

Et elle disparut aussitôt, laissant le porteur interdit sur le seuil. Jules éprouva quelque regret et un peu d'étonnement. Pourquoi la jeune fille ne lui avait-elle pas indiqué le chemin de la cuisine ?

Ce fut la sœur qui le lui montra. Celle-ci, sachant sa mère occupée, était accourue tout de suite ; mais, à la vue d'un visage qu'elle ne connaissait pas, elle s'arrêta surprise, hésitante, presque tremblante.

— Mais ce n'est pas... murmura-t-elle de sa voix douce.

— Si, mademoiselle, dit Jules, c'est lui le charbonnier.

— Mais vous n'êtes pas...

— Je suis son... son domestique.

— Ah ! M. Fraissard a un domestique... maintenant ?

— Oui, mademoiselle, depuis hier, et c'est moi qui désormais vous apporterai votre charbon.

— Ne restez pas là à la porte, dit la jeune fille avec bonté ; venez, suivez-moi à la cuisine.

— Oui, mademoiselle, je vous suis bien volontiers.

— Oh ! c'est lourd, n'est-ce pas ?

— Pas pour moi ; je suis fort.

Lucie s'avisa alors de jeter un coup d'œil sur le jeune homme. Il était fort en effet, solidement bâti, bien découpé, mais il présentait en même temps un bon visage avec de bons yeux, doux, caressants. Il lui parut singulier que ce charbonnier eût la peau si blanche et que ses mains fussent propres. Elle le regarda avec une si visible attention, que Jules s'en aperçut. Il alla au-devant de sa pensée.

— C'est la première fois que je travaille au charbon, dit-il.

— Ah ! c'est donc cela, fit-elle en souriant. Vous n'avez pas du tout l'air d'un charbonnier.

— Cela viendra. Je suis nouveau dans la partie.

— Vous arrivez du pays ?

— Oui, j'en arrive... depuis deux jours.

— Vous n'êtes pas habitué... C'est haut, ici... allons, reposez-vous. Vous devez être fatigué.

Fatigué ! Jules ne l'était guère, mais il trouvait du charme à causer avec la jeune fille. Il s'assit devant elle, la regardant dans les yeux. Ils étaient purs, ces yeux, tout remplis d'une expression de calme et de bonté. Cependant elle les baissait sous le regard persistant du jeune homme.

— C'est votre sœur, mademoiselle, reprit

Jules, qui est venue m'ouvrir la porte tout à l'heure et qui m'a laissé sur le palier ?

— Oui, c'est ma sœur ; elle ne s'occupe pas du ménage.

— C'est fâcheux, dit le charbonnier.

— Comment, fâcheux ! Pourquoi ?

— Excusez moi, mademoiselle, je ne suis pas de Paris, et chez nous on dit que le premier devoir d'une femme est de s'occuper du ménage.

— Ici, c'est différent, se hâta de dire Lucie. Tout le monde ne peut pas s'occuper de la même chose. Ma mère et moi nous suffissons bien. Ma sœur a d'autres soins. Elle est si délicate... et si belle !

Lucie prononça ces derniers mots avec un singulier accent de respect et d'adoration.

Sans qu'elle s'en aperçût, elle avait lié conversation avec le garçon charbonnier, et, pour comble de distraction, elle ne s'apercevait pas qu'elle cheminait en dehors de toute convenance. Ce fut le faux charbonnier qui le premier vit la faute ; mais comme il en tirait profit, il ne se hâtait pas d'y mettre un terme.

Quand il descendit l'escalier, il se disait que si Mlle Yvonne était la plus belle, Mlle Lucie pourrait bien être « la plus bonne ». Hors de conteste, elle était la plus aimable. Quel malheur qu'elle eût l'épaule un peu froite !

III

Il fallait attendre huit jours pour avoir une seconde entrevue et pour se livrer à un nouvel examen. Le petit ménage des dames Leroy n'avait pas encore recueilli l'héritage du cousin. Il y avait à remplir les nombreuses formalités dont la loi a environné le domaine parfois fantastique des successions ; il fallait payer des droits onéreux, dont le notaire d'Auvergne avait, à la vérité, avancé le montant ; il fallait faire l'inventaire, apurer les comptes, acquitter les dettes, réveiller les créanciers. Bref, le petit ménage vivait encore petitement, économiquement, comme par le passé. La cuisine ne consommait que son sac de charbon par semaine. Attendre huit jours paraissait bien long à Jules Roland. Il aspirait à revoir Mlle Yvonne, à entendre le doux ramage de Mlle Lucie. L'une lui entrat dans le cœur par les yeux, l'autre par les oreilles ; mais toutes deux atteignaient le même but, qui était de solliciter vivement son attention.

La seconde fois qu'il vint, son sac de charbon sur la tête, il les trouva réunies en grand conseil avec la mère. Il était arrivé le matin un grand événement dans la maison, sous la forme d'une grosse bourriche de gibier. Seul, Jules Roland en connaissait l'origine, car lui-même l'avait fait envoyer du pays. On discu-

tait la question de savoir comment les grives seraient mises au feu et les perdrix accommodées.

— Moi, à votre place, dit sans façon Jules Roland, je mettrais les perdrix aux choux et les grives en rôti.

Mme Leroy regarda le charbonnier avec surprise, Mlle Yvonne le regarda avec dédain et Mlle Lucie avec une curiosité amicale. Celle-ci remarqua que, pour un charbonnier, il avait des allures bien familières, mais elle observa en même temps qu'il avait bon air et une certaine distinction qui n'est pas habituelle chez les charbonniers de Paris descendus des montagnes de l'Auvergne. Elle vit encore qu'il avait les yeux fixés sur sa sœur, n'en fut point étonnée, mais sentit en son cœur une sorte de soulagement quand il les rapporta sur elle.

Au contraire, Mlle Yvonne avait relevé la tête et les plis de sa bouche disaient assez clairement le mépris où elle tenait ce charbonnier indiscret qui osait se mêler à la conversation et s'introduire dans les conseils intimes de la famille.

Quant à Mme Leroy, qui était bonne personne et fort indulgente, elle pensa tout simplement que ces braves paysans auvergnats en usent parfois sans trop de gêne avec leurs clients. Cependant, comme le conseil qu'il avait donné était bon, elle résolut de le suivre.

— Un feu ardent pour les grives, un feu doux et long pour les perdrix aux choux, reprit le charbonnier.

— N'avez-vous pas d'autre gibier ? poursuivit-il.

La bourriche fut vidée ; elle contenait encore deux beaux faisans. Jamais la petite cuisinière des dames Leroy n'avait été à pareille fête, jamais la maison n'avait vu en un seul jour autant de nobles provisions.

— Pour les faisans, reprit l'Auvergnat en s'asseyant auprès de la table comme s'il était chez lui, il faut les suspendre par les pattes, la tête en bas. Ils sont trop frais pour être mangés avant cinq jours.

— Cinq jours ! s'écria Mme Leroy, sans prendre garde à la singulière importance que se donnait le charbonnier dans la direction du ménage. Alors, nous aurions le temps d'inviter quelques amis : M. Legrand, le juge d'instruction, M. Guizot, le conservateur aux Archives, et même le fils de M. Huot, le négociant de la rue Turbigo.

En parlant ainsi, Mme Leroy jetait un regard scrutateur sur sa seconde fille. Celle-ci rougit et baissa le front.

— Quel malheur, dit Mlle Lucie, que M. Jules Roland ne soit pas encore arrivé ! On aurait pu l'inviter aussi.

— Un paysan avec un archiviste et un juge d'instruction ! Vous n'y pensez pas, Lucie ! fit observer Mlle Yvonne.

— En quoi serait-il déplacé ? Je suis sûre que M. Roland est un jeune homme fort bien élevé.

Si elle avait été méchante, elle aurait ajouté :

— Au moins aussi bien que le fils de M. Huot.

Mais Lucie était la bonté même ; elle se serait coupé la langue plutôt que de prononcer une parole qui put offenser l'épiderme de sa sœur.

Elle entretenait pourtant sur le fils Huot des sentiments fort différents de ceux que montraient sa sœur et sa mère. M. Huot père était riche, le fils le serait à son tour ; mais l'un et l'autre lui paraissaient trop enclins à faire passer la fortune avant la richesse du cœur. Pour elle, le premier des biens était la faculté d'aimer et de se dévouer.

Le charbonnier, qui assistait tranquillement assis à ce dialogue, paraissait y prendre un sérieux intérêt. Son bon regard allait de l'une à l'autre sœur, admirant la beauté et la fierté d'Yvonne, se troublant sous l'effet d'une émotion inconnue quand il le portait sur Lucie. La vue de la première l'éblouissait ; la perception de tout ce qu'il y avait d'intime dans la seconde l'attendrissait.

Quand il sortit de cette entrevue, et l'on peut dire de cet examen, il était plus indécis que jamais. Laquelle des deux sœurs devait-il préférer ? L'une était si séduisante et si belle que tout son être tressaillait à son aspect ; l'autre, qui n'avait de beauté que la douceur de ses yeux et le timbre caressant de sa voix, prenait pourtant sur lui un empire qui persistait même lorsqu'il était loin d'elle. Le dédain que Yvonne avait marqué devant lui pour le paysan n'atténuaient en rien la flamme qui jallisait de son cœur quand il était près d'elle ; l'estime et la bienveillance que Lucie avait témoignées pour l'inconnu agissaient davantage sur sa raison. Ce qu'il ne pouvait se dissimuler, c'est que cette maison, où il s'était introduit par surprise, était devenue bien vite l'objet de ses désirs et de ses desseins. Il sentait désormais le besoin d'y prendre pied définitivement et résolut de hâter la conclusion nécessaire.

IV

Jules Roland n'attendit pas, cette fois, la fin de la semaine. Il vint quatre jours après voir son patron de commandement et lui tint à peu près ce langage :

— Donnez-moi un sac de charbon à porter, je vous le paie cent francs.

Ces simples et claires paroles firent dresser l'oreille au digne Fraissard. Tout le temps qu'il ne s'était agi que de porter sa marchandise chez les dames voisines au prix ordinaire, augmenté seulement d'un bon pourboire, le maître charbonnier avait trouvé la chose toute naturelle. Un beau garçon voulait s'introduire chez ces dames sous un déguisement, cela peut se voir à Paris, même chez les marchands de charbon ; mais acheter un sac de charbon à son compte, le payer cent francs...

Si ce préputé amoureux n'était qu'un voleur ? Il n'y a qu'un voleur qui puisse payer cent francs un sac de charbon.

Justement, M. Fraissard venait de lire dans son journal le récit d'une aventure de cette espèce. Un malfaiteur s'était introduit chez une vieille dame sous le prétexte de marchandises à livrer, l'avait étranglée, puis volée et courrait encore. Si ce bel amoureux n'était autre que le criminel ?

Poser la question, pour l'Auvergnat, c'était la résoudre.

Il livra le charbon, reçut les cent francs et courut aussitôt chez le commissaire de police.

Pendant ce temps-là, Jules, triomphant, son fardeau sur les épaules, montait vivement chez les dames Leroy. Ce fut la mère qui le reçut.

— Je n'ai pas commandé de charbon, dit-elle.

— J'ai pensé, répondit Jules, que vous pourriez en avoir besoin, à cause du dîner... de demain.

— Nous en avons assez, mais puisque vous vous êtes donné la peine de monter, laissez-le.

Mme Yvonne, qui était accourue, intervint.

— Où le mettra-t-on ? dit-elle. Il n'y a pas de place. Il faut le remporter.

Mme Lucie vint à son tour.

— Nous parviendrons bien à le faire entrer dans le coffre. D'ailleurs, on pourrait laisser le sac.

— Laisser le sac ! pour nous gêner, pour nous salir ! Tu n'y penses pas, Lucie.

— Nous nous gènerons un peu, dit Lucie. Le mal ne sera pas long ; demain nous aurons épuisé notre provision.

La discussion en était à ce point, quand trois personnages nouveaux envahirent tout à coup l'appartement, dont la porte était restée ouverte. Ils étaient conduits par le patron charbonnier, qui dit en entrant, montrant Jules debout dans la cuisine, son sac sur le dos :

— Le voilà !

Aussitôt deux des personnages, deux agents qui accompagnaient le commissaire de police, se placèrent à droite et à gauche du faux garçon charbonnier, prêts à le saisir, lui et son sac,

s'il faisait mine de fuir. Jules n'y songeait pas ; il demeurait seulement ahuri et comme pétrifié, offrant la plus triste figure du monde aux spectatrices étonnées.

Le commissaire de police fit connaître sa qualité et, pour lui donner sans doute plus de poids, se ceignit les flancs de son écharpe.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Jules.

— Vous le voyez, répondit Jules, garçon charbonnier.

— A d'autres ! Vous cachez la vérité. Ce brave homme — il montrait le maître charbonnier — m'a tout dit. Vous vous êtes introduit dans cette maison sous un fallacieux prétexte, dans des intentions que nous aurons à qualifier plus tard.

— Ciel ! un voleur ! s'écria ingénument Mme Yvonne. Je m'en doutais !

— Ma sœur ! fit Lucie, comment pouvez-vous dire une pareille chose ?

Jules jeta un regard affectueux sur la jeune fille.

— Monsieur le commissaire, dit-il en se débarrassant de son sac de charbon, je n'ai plus aucun intérêt maintenant à cacher qui je suis : mon choix est fait ; je n'éprouverai aucune peine à obéir aux dernières volontés de mon oncle.

— Monsieur ! s'écria le commissaire en courroux, nous ne sommes pas ici pour plaisanter. Apprêtez-vous à me suivre.

— Ne vaudrait-il pas mieux, répliqua le jeune homme, attendre à demain ? M. Legrand, juge d'instruction, doit dîner dans cette maison ; mes bonnes cousines Leroy voudront bien, j'en suis sûr, inviter leur cousin Jules Roland, et M. le juge aura tout le loisir pour m'interroger.

Le commissaire, désarmé, commençait à sourire.

— Est-il vrai, madame, dit-il en s'adressant à Mme Leroy, que vous attendiez un cousin du nom de Jules Roland ?

— Certainement, dit la dame, et je suis heureuse de le voir enfin chez moi. Mais il voudra bien m'expliquer...

— Rien du tout, interrompit Jules ; pas d'explications ; je ne suis pas en tenue convenable pour en donner. Ma cousine Yvonne conserverait contre moi quelque soupçon fâcheux.

La jeune fille baissa la tête et ne répondit rien ; sa sœur Lucie vint à son secours.

— Mon cousin, dit-elle de sa voix argentine, avec votre sac sur le dos et votre visage noirci à plaisir, vous aviez vraiment l'air d'un brigand.

— Et vous ne vous y êtes pourtant pas

laissé prendre. Le brigand vous en sera éternellement reconnaissant.

Ce fut au tour de Lucie de baisser la tête.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le commissaire à ses hommes ; retirons-nous.

— Monsieur Jules Roland, dit le vrai charbonnier en intervenant dans la conversation, vous me garderez votre pratique ?... Un compatriote !...

— A coup sûr, répondit Jules, car vous m'avez rendu un grand service. J'ai appris,

grâce à vous, en une heure ce que je n'aurais peut-être pas appris tout seul en un mois.

Le lendemain, le juge d'instruction Legrand n'eut pas la peine d'interroger le grand coupable. Celui-ci avait, bien avant l'heure du dîner, avoué tous ses crimes à Mme Leroy. C'était Lucie qu'il désirait épouser. La mère, qui avait un penchant marqué pour sa fille cadette, lui dit :

— Mais Yvonne est bien plus belle !

— Oui, répondit-il, elle est trop belle pour un paysan comme moi.

Une méprise colossale !



1



2

HISTOIRE D'UNE POULE

Un Gascon, nommé Louis, et un Auvergnat, du nom de Léonard, avaient contracté ensemble une étroite amitié. Ils différaient pourtant d'humeur et de caractère encore plus que de race. Louis, né dans une grande maison délabrée qu'il appelaît le château de son père, s'était fait perruquier, afin de déroger le moins possible de ses ancêtres, qui avaient tous manié l'épée, dont le rasoir n'est qu'un diminatif. Quant à Léonard, maçon de son état, élevé et nourri dans une chaumière, il n'avait vécu jusqu'à quinze ans que de pommes de terre, de raves, de châtaignes et de fromage avarié. Le premier morceau de pain noir qu'il mit sous la dent lui fut un régal. Il s'y accoutuma à la longue, et un jour qu'il trempait son crouton dans l'eau, il s'attira de son père cette mercuriale : « Léonard, Léonard, tu ne seras jamais riche : t'aimes trop à licher, mon petit ! »

Tels étaient les deux amis. Ils entreprirent de voyager. Leur route était longue, leur bourse plate ; ils allaient à pied : ce n'était donc pas un voyage d'agrément. Un soir, qu'exténués et mourant de faim, ils se demandaient où ils trouveraient à coucher et à dîner, Louis s'écria tout à coup :

— Cadédis ! qu'est-ce que j'aperçois là-bas ?

— Où ? dit Léonard.

— Là-bas, sous cette haie touffue.

— Fouchtra ! c'est une poule, et superbe, encore.

— Ne bouge pas, camarade, dit Louis ; je vais faire un détour et saisir la volaille par derrière : nous la mangerons ensemble.

— Mais, n'est-ce pas un vol ? objecta Léonard.

— Un vol ! Faut-il être innocent ! s'écria

Louis ; c'est un tour de Gascon, bête ! D'ailleurs, je parierais que c'est une poule sauvage, qui n'appartient à personne. Pour lors, tais-toi, et si la poule piaille avant d'avoir le cou tortu, chante fort, afin d'étouffer ses cris.

La poule fut saisie, tuée et plumée par le Gascon en moins de temps qu'il n'en eut mis à raser un homme. Autre aubaine ! La poule couvait, et on trouva sous elle une douzaine d'œufs.

Les deux amis arrivèrent à une ferme, où ils demandèrent la permission de faire cuire leur souper. La poule fut mise au pot, et les œufs dans la poèle. L'omelette mangée, Louis dit à Léonard :

— Nous ferions bien de nous en tenir là, et de garder la volaille pour demain. Que t'en semble ?

Lorsqu'il s'agissait d'économie et de sobriété, l'auvergnat approuvait toujours ; il agréa donc la proposition.

— Il me vient une idée, continua le Gascon ; si tu veux, la poule appartiendra demain tout entière à celui qui aura fait pendant la nuit le plus beau rêve.

Léonard consentit à cet arrangement, et les deux amis se couchèrent côte à côte sur une belle litière de paille fraîche.

Léonard se réveilla au milieu de la nuit ; sa première pensée fut pour la poule.

— Où avais-je la tête hier soir ? dit-il. Louis m'a tendu un piège. Je n'ai pas assez d'esprit pour faire de beaux rêves. Le Gascon mangera

la poule, et je n'en tâterai pas. Si, fouchtra ! j'en tâterai ! De semblables occasions ne se présentent pas tous les jours.

Il se leva doucement, afin de ne pas réveiller son camarade de lit, et se dirigea vers l'armoire.

— Bah ! dit-il, rien qu'un aileron.

L'aile entière y passa, puis une cuisse, puis l'autre aile, puis la seconde cuisse, enfin la poule entière. Jamais Léonard n'avait rien mangé d'aussi savoureux. Il se recoucha, et, malgré ses remords, ne tarda pas à s'endormir.

Il fut réveillé au petit jour par le Gascon, qui criait :

— Eh ! Léonard ! Léonard ! Quel beau rêve je viens de faire ! Figure-toi que j'ai été transporté en corps et en âme dans le ciel. J'ai vu le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges, les saints, toute la cour céleste. Que c'est beau ! quelle splendeur ! quelle magnificence ! J'en suis encore tout ébloui. Et toi, Léonard, qu'as-tu rêvé ?

— J'ai rêvé que je te voyais monter au ciel en corps et en âme. Pour lors, je me suis dit : le camarade n'a plus besoin de rien, et... j'ai mangé la poule.

MORALITÉ.

Il arrive souvent fois qu'un maître en fourberies fait des disciples plus savants que lui, et qui le prennent dans les pièges qu'il leur a tendus.

Comment nos pères chantaient



„ Toi, Marie, jouons-nous au papa et à la maman ? „ — „ Oui ! commence le premier, toi ! „
„ Hélas, si seulement je ne m'étais jamais marié ! „

QUI DONNE AUX PAUVRES PRÈTE A DIEU

— Quelle est donc cette lumière qui brille encore là-haut ? demanda tout à coup M. Etienne Desmarais en étendant le bras vers une des mansardes de la maison située en face de la sienne.

En même temps son visage resplendissait d'une félicité parfaite.

C'est qu'en effet Desmarais était un homme heureux. Tout lui avait réussi : Il était né riche et il avait considérablement augmenté sa fortune par des spéculations toujours honorables. Doué d'une santé de paysan, d'une physionomie des plus sympathiques, d'une grande sensibilité, d'une extrême bonté, il ne compait dans tout son entourage que des affections et des dévouements. Enfin, il n'y avait qu'à jeter les yeux sur la jeune et charmante femme qui s'appuyait auprès de lui sur le balcon, pour être convaincu qu'Etienne Desmarais était le plus fortuné des époux.

Trois heures du matin sonnaient à l'église voisine. Ils arrivaient du bal tous les deux : tous les deux, ils s'y étaient franchement amusés. Durant la fête, Monsieur avait appris l'heureuse arrivée d'un navire qui lui rapportait d'énormes bénéfices (il était armateur au Havre). De son côté, Madame venait d'obtenir toutes sortes de petits triomphes féminins : sa toilette était ravissante ; elle avait dans ses cheveux blonds des grappes de pervenches qui lui seyaient à ravir ; elle avait été la reine du bal.

Puis, fiers l'un de l'autre, heureux de se retrouver ensemble, les deux époux s'étaient enfuis dans leur élégante voiture toute matelassée de soie bleu de ciel, un vrai nid.

Aussitôt de retour, on avait bien vite couru vers une certaine chambre où s'entrevoyaient, à la clarté d'une douce veilleuse, un berceau d'enfant. Les rideaux avaient été écartés sans bruit. Berthe dormait en souriant.

Berthe, c'était leur adorée petite fille.

On l'avait embrassée tour à tour du bout des lèvres ; puis, sur la pointe des pieds, on avait passé dans la chambre voisine.

Là, les deux époux s'étaient regardés, et ces mêmes paroles leur étaient venues à la fois :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! sommes-nous donc heureux ! ..

Bien qu'un feu guilleret brûlât dans la cheminée, on touchait aux premiers jours du printemps. L'air était doux et comme parfumé ; à

travers la haute vitre, on apercevait un ciel pur et tout parsemé d'étoiles.

Etienne ouvrit la fenêtre. Sa femme, encore enveloppée dans un long burnous blanc, vint s'accouder à son tour sur le balcon, et ce fut alors, au milieu de l'enivrante et joyeuse expansion de leur félicité commune, que les yeux du mari se portèrent par hasard vers les étages supérieurs de la maison d'en face et qu'il demanda tout à coup :

— Mais quelle est donc là-haut cette lumière qui brille ?

— Je ne sais, mon ami ; mais plusieurs fois déjà je l'ai remarquée ; plusieurs fois je me suis dit : « Dans la persistance de ce travail nocturne, il y a peut-être l'indice d'une grande misère ? »

— Une misère ! .. Et tu ne m'a pas dit cela déjà ?

— Ce n'est qu'une supposition, mon ami. — N'importe ; en nous faisant la part aussi belle, Dieu nous impose le devoir de regarder sans cesse autour de nous, et, sitôt qu'une souffrance fait nuage à notre horizon...

— Je te comprends ; j'irai demain.

— Bravo ! Louise.

— Etienne, oh ! comme tu es bon ! ..

II

Le lendemain matin au moment où Desmarais allait sortir, croyant sa femme encore endormie, il l'aperçut qui descendait l'escalier.

— Comment ! se récria-t-il, déjà levée, le lendemain d'un bal ! ..

— Pourquoi pas, mon ami ? Tu vas à tes affaires, moi, je vais aux miennes.

Et comme on arrivait sur le seuil, la jeune femme éleva sa petite main gantée vers la mansarde dont il avait été question la nuit précédente.

Pour toute réponse, Etienne lui serra la main, puis ils se séparèrent.

Durant toute la matinée, le négociant fut pris par le tourbillon commercial, et ne pensa plus qu'aux cotons, aux indigots, aux sucre, etc., etc.

En rentrant pour le déjeuner, il trouva sa femme toute triste.

— Oh ! mon Dieu, Louise, qu'as-tu donc ?

— J'ai... j'ai qu'il ne suffit pas de vouloir faire le bien, à ce qu'il paraît ; il faut encore savoir s'y prendre.

— Comment !

— Je m'y suis prise comme une maladroite.

— Toi ?

— Ecoute et juge... Tu m'as vue partir pour la mansarde. Je l'avais bien pressenti, mon ami : quelle misère ! Une seule pièce, étroite, basse, presque nue... un grenier ! De ce côté-ci, une pauvre jeune femme d'une effrayante pâleur est étendue sur une sorte de grabat. De l'autre côté, près de la fenêtre, son mari travaille, travaille jour et nuit. A peine se dérangea-t-il au bruit de la porte que venait de m'ouvrir un chétif enfant, tout au plus couvert de quelques misérables haillons. Je restai tout d'abord interdite. Pour me donner une contenance, je me mis à caresser le pauvre petit. La mère se soulevait sur son coude et me regardait avec étonnement, le père aussi. Tout à coup : l'enfant murmura :

— J'ai faim, madame... oh ! j'ai bien faim !

Ce mot m'enhardit. Je tirai vivement ma bourse et la tendis à l'ouvrier en m'écriant :

— Prenez, monsieur, oh ! prenez ..

A ces mots, l'artisan rougit de honte, et, se dressant avec dignité :

— Madame, me répondit-il, je vis du travail, non point de l'aumône... et si c'est là le seul motif qui vous amène...

En cet endroit du récit de M^{me} Desmarais, son mari ne put retenir un geste d'indignation.

— Il est donc bien fier, ce monsieur ? dit-il.

— Ne l'accuse pas, reprit la jeune femme ; il a été avec moi d'une politesse parfaite. Toute la faute est à moi : je l'ai compris, en voyant la poignante douleur qui se peignait sur le visage du pauvre homme, et je me suis enfuie, sans trouver même une parole d'excuse à lui répondre. Ce n'était pas de l'argent qu'il fallait lui apporter, vois-tu bien, mon ami... c'était du travail.

Durant quelques secondes, Etienne resta pensif ; puis, relevant la tête :

— As-tu pu voir quelle est la profession de ce malheureux ? demanda-t-il.

— Il y avait sur son établi des rouages et des cadrans : c'est un horloger.

— Un horloger. Bravo !

Et M. Desmarais tirant sa montre, y tourna vivement la clef, jusqu'à ce que ce petit son sec et métallique lui eût indiqué que le grand ressort était brisé.

— Ah ! ah ! souriait-il en même temps, il veut de l'ouvrage, ce monsieur ; eh bien, en voilà !

Sans rien dire, Louise sauta au cou d'Etienne et l'embrassa.

Ce baiser valait bien une montre.

Puis brisant à son tour la sienne, sa jolie

petite montre, grande à peine comme un sésame, elle s'écria joyeusement :

En voici encore, de l'ouvrage pour M. Bernard. En voici !

L'horloger se nommait Bernard.

A son tour, Etienne embrassa Louise, qui lui disait :

— Et maintenant, comment allons-nous nous y prendre ?

— Ceci me regarde, fit le mari.

Et il sonna.

La pendule aussi se prit à sonner.

C'était un bon vieux coucou provincial, une gothique horloge qui avait dû marquer l'heure de la naissance du grand papa Desmarais.

Avec un même empressement juvénile, avec un même et franc éclat de rire, Etienne et Louise se précipitèrent vers le coucou, ouvrirent la boîte peinte et démantibulèrent à qui mieux mieux les gros rouages de cuivre.

Le domestique entra.

— Prends ces deux montres, lui commanda Desmarais ; va chercher un de tes camarades pour enlever d'ici cette horloge, et montez le tout chez un ouvrier nommé Bernard, qui demeure en face, au cinquième.

— Mais monsieur a son horloger dans la rue de Paris...

— Fais ce que je te dis : va !

L'ordre aussitôt fut exécuté.

Ce fut avec une impatience presque enfantine que les deux époux attendirent le retour de leur messager.

Il reparut enfin ; il dit :

— L'ouvrier de là-haut se charge des deux montres et du coucou, tout sera réparé après demain soir.

Etienne fut enchanté, Louise battait des mains. Ils se mirent à table et déjeunèrent avec un merveilleux appétit.

Il n'est pas d'absinthe, de vermouth, de stimulant quelconque qui vaille une bonne action.

III.

Le soir, il y avait représentation extraordinaire au théâtre du Havre. Une grande cantatrice parisienne s'y faisaient entendre. La salle était comble : l'effet fut magique. M. et M^{me} Desmarais passèrent une délicieuse soirée.

A minuit, en rentrant dans leur chambre, une même pensée leur fit lever les yeux vers la mansarde.

Elle était éclairée.

— Pauvre homme ! soupira Louise ; pendant que nous nous amusions, il travaillait, pendant que nous allons dormir, il va travailler encore... Ah ! j'ai presque remords de mon plaisir, toutes les fois que mon regard rencontre

là-haut cette triste lueur perdue dans la nuit.

Vainement Etienne lui rappela que l'horloger Bernard avait de l'ouvrage dont on ne lui marchanderait pas le prix, et qu'à cette heure sans doute il était content.

— Content ! répétait avec amertume la jeune femme ; en admettant même qu'il gagnât désormais le pain de chaque jour, compare donc son existence avec la nôtre, Etienne. La différence est par trop grande, mon ami ; et si tu veux que je redévieille complètement heureuse, il faut trouver un moyen de rendre le pauvre Bernard un peu moins à plaindre.

— Je chercherai, dit Eienne, je m'informeraï.

— Je t'en prie...

— Bientôt, d'ailleurs... après demain... demain même, car il y a déjà longtemps qu'il est minuit... nous aurons à donner de l'argent à ce Bernard, nous tâcherons de lui en donner beaucoup.

Malgré tous les raisonnements de son mari, la jeune femme s'obstinait à rester sur le balcon, à contempler la terrestre étoile qui lui parlait charité.

Le lendemain, sítôt que le négociant fut revenu de la Bourse, elle s'empressa de lui demander s'il avait tenu la promesse de la veille.

— Je n'ai eu garde d'y manquer, et voici les renseignements que j'ai pu obtenir ; ils sont excellents pour ton protégé. M. Bernard était horloger à Rouen ; il possédait un superbe magasin sur le quai. Une signature imprudemment engagée pour un de ses amis le ruina tout à coup. Il aurait pu cependant conserver une certaine aisance ; il préféra tout payer : il l'espérait du moins. Des circonstances fâcheuses se jetèrent à la traverse de ses loyales intentions. Bernard a fait faillite, et s'il travaille avec tant d'ardeur, c'est non seulement pour nourrir son enfant et sa femme, mais encore pour s'acquitter entièrement d'une dette qui n'est qu'à demi la sienne. Martyr du devoir, il mérite donc l'estime et l'admiration de tous. C'est un honnête homme !

— Et tu n'as rien imaginé ?

— Patience, Louise ! Voyons d'abord comment se termineront les choses de demain.

La jeune femme attendit ce moment avec une vive impatience.

Avant même l'heure fixée par l'artisan, elle renvoyait chez lui le domestique.

Il rapporta les deux montres et l'horloge, réparées avec le soin le plus scrupuleux.

Plus une facture.

Cette facture montait à la somme... de vingt-cinq francs.

Etienne précisément rentrait.

D'un air désespéré, Louise lui montrait ce chiffre.

— Comment veux-tu qu'il se relève avec cela ? dit-elle.

— Donne-lui toujours cela, puisque nous le lui devons de par la loi humaine, répliqua Desmarais. Nous allons voir ensuite comment payer la dette que nous impose la loi divine.

Puis, avec un sourire tout gros de mystère :

— Viens ! conclut-il, en offrant le bras à la jeune femme, avec laquelle il ne tarda pas à s'enfermer dans son cabinet.

IV.

M. Desmarais s'assit, prit une plume et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

« Une personne qui vous a fait tort autrefois de 5,000 fr. se trouve en position de vous les restituer aujourd'hui. Vous les trouverez sous cette enveloppe... Tout ce que vous demande le coupable repentant, c'est de ne pas chercher à le connaître... »

Par-dessus l'épaule de l'armateur, sa femme le regardait écrire.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle, en voyant qu'il s'arrêtait pour plier ce billet anonyme.

— A peu près.... répondit en souriant Etienne, qui prit dans un tiroir cinq billets de mille francs et les fit entrer dans l'enveloppe où il venait d'introduire la lettre, et sur le revers de laquelle il écrivit.

« À Monsieur,
« Monsieur Bernard, horloger. »

— Comprends-tu ? dit alors Desmarais à sa femme ; et dans les grappes retombantes de sa chevelure il jouait avec les barbes de la plume qu'il tenait encore à la main.

— Oh ! fit-elle, tu es le meilleur des hommes ! Cependant..

— Cependant ?...

— Si jamais personne n'a volé ce monsieur Bernard ?...

— Il a été pendant dix ans dans les affaires... sois donc tranquille !

— Une dernière observation...

— Parle !

— Comment lui faire parvenir ce billet sans qu'il puisse se douter ?...

— Le premier commissionnaire venu... Vingt francs pour se taire et pour s'enfuir après avoir remis le billet... Je réponds de tout !

— Eh bien ! va vite !

Desmarais sortit aussitôt et ne tarda pas à reparaire en disant avec un air mystérieux et triomphant :

— C'est fait !

Puis, comme il était juge au tribunal de

commerce, et que l'heure de la séance était arrivée, il s'enfuit.

Au dîner, Mme Desmarais s'attendait à le voir reparaitre avec de grands airs joyeux. Tout au contraire, ce fut avec un visage consterné, presque furieux, qu'il revint.

— O mon Dieu ! se récria Louise, qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai ?... J'ai qu'au moment de clore la séance, en ma qualité de vice-président, j'ai dû déchâter cette lettre de M. Bernard... Ecoute !

« Monsieur le président,

« Une somme de cinq mille francs vient de m'être restituée par une personne anonyme, qui prétend m'en avoir fait tort autrefois. Cet argent appartient donc à ma faillite et je vous prie, monsieur le président, de vouloir bien en faire la répartition entre mes créanciers. »

— Hein ! qu'en dis-tu ?

— Ainsi donc, il ne lui restera rien de cet argent ? ..

— Absolument rien ! Diable d'homme, va !... Nous n'avons pas de chance, ma pauvre Louise... Tomber précisément sur un puritain commercial ! C'est sublime, ce qu'il fait là, et j'en ferais peut-être autant moi-même... mais, ça n'a pas le sens commun !

Louise semblait attérée.

— Comment nous y prendre maintenant pour le tirer de sa misère ? reprit Etienne. Quant à moi, je ne vois plus de moyen : ça me semble impossible !

— Cherchons encore ?... dit-elle.

V.

Il est parfois difficile de faire le bien.

Durant la semaine suivante, M. Desmarais se mit martel en tête pour faire accepter ses secours à l'horloger Bernard.

En dernier lieu, la jeune femme eut l'idée de prendre pour auxiliaire le curé de la paroisse, un digne et bon vieillard qui, depuis vingt ans, menait rude guerre à toutes les misères havraises, et qui les connaissait bien.

Il réussit.

Mais ce qui surtout décida le succès, ce fut la position désespérée de la femme de l'artisan.

Elle se mourait, lorsque le prêtre parut.

Etienne et Louise n'eurent guère le temps de s'applaudir de leur victoire : quelques jours plus tard, la porte d'en face était tendue de noir.

Ils pourvurent à toutes les dépenses de la triste cérémonie. Le désespoir de Bernard était tel, qu'il en avait presque oublié sa fierté.

Le soir venu, pour la première fois depuis longtemps, Louise ne vit pas s'allumer la lam-

pe derrière la vitre de la mansarde. Mais, hélas ! ce n'était pas le repos qu'annonçait cette obscurité, c'était la fiévreuse prostration de la douleur.

Dès le lendemain soir, effectivement, la lumière reparut.

La jeune femme continua d'y porter fréquemment les yeux. Souvent elle la montrait à son mari.

— Que veux-tu que j'y fasse ? répondait-il. Il ne veut plus rien accepter, maintenant : il prétend qu'il n'a plus besoin de rien, que son travail lui suffit.

— Mais alors, pourquoi le prolonger ainsi ? Il a recommencé de plus belle à travailler toutes les nuits.

— Il veut se réhabiliter, c'est évident : voilà son but.

— Si nous le faisions réhabiliter malgré lui ?

— Impossible !

Mme Desmarais avait parlé sérieusement : elle n'eût reculé devant aucun sacrifice pour changer le sort de l'artisan, pour éteindre cette maudite lumière qu'elle ne pouvait s'empêcher de regarder au retour de chaque fête, et qui projetait comme une lueur lugubre sur toutes les joies de son opulence et de sa jeunesse. On ne saurait croire jusqu'où va la persistance de certaines pensées dans le bien plus encore que dans le mal. Sans cesse Mme Desmarais avait devant les yeux le souvenir de Bernard ; sans cesse elle s'ingéniait à le secourir en imagination. C'était le rêve qui visitait le plus souvent sa luxueuse couchette. Elle se voyait avec le costume et la puissance d'une fée : d'un coup de baguette, elle transformait la misérable mansarde en une riante maisonnette sur le coteau d'Ingouville ; elle métamorphosait le sombre Bernard en un homme heureux.

Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve, et ne pouvant le réaliser à l'égard de son voisin elle se retourna vers d'autres misères, plus faciles à secourir, et pour lesquelles elle devint véritablement une bonne fée, une providence.

— Je n'y ai pas de mérite, répondit-elle aux félicitations de plus en plus affectueuses de l'armateur ; je m'efforce d'oublier Bernard !

Pauvre jeune femme, elle avait beau faire : la fatale lueur était toujours là devant ses yeux ; elle s'alluma chaque soir durant bien des mois ; durant de longs hivers, elle fit scintiller la vitre souvent fleurie par le froid.

Une nuit cependant, en rentrant du bal, les époux Desmarais remarquèrent que la mansarde n'était pas éclairée.

Même observation le lendemain.

— Il cède à la fatigue, pensèrent-ils ; il se repose enfin !

Hélas ! oui, Bernard se reposait... il était mort ? ..

VI

Tout est fini ! dit l'abbé Guillois, au retour de l'enterrement. Louise Desmarais, vous ne reverrez plus cette lumière qui attristait votre bon cœur. Elle s'est éteinte pour toujours. Mais votre charité n'a pas dit son dernier mot à l'égard de la mansarde d'en face. Ma sœur, il y reste un orphelin.

— Viens, Louise !... murmura de l'autre côté l'armateur qui présentait son bras.

Ils sortirent tous les trois ensemble, traversèrent la rue, montèrent au cinquième étage.

L'abbé Guillois poussa une porte basse. Louise revit la mansarde telle qu'elle l'avait vue dix-huit mois auparavant, et le grabat était désert ; maintenant, il n'y avait plus personne à l'établi ! L'enfant seul était encore là, toujours aussi misérablement vêtu ; il jouait avec de vieux papiers épars sur le carreau : c'était tout ce que lui avait laissé son père.

Durant quelques secondes, les époux Desmarais et l'abbé Guillois contemplèrent en silence l'orphelin.

C'était un gentil petit gars, de cinq ou six ans tout au plus, un peu chétif, un peu jâlot ; mais son visage ouvert et ses grands yeux expressifs annonçaient une intelligente et bonne nature.

Louise s'avança vers lui, posa la main sur la petite tête blonde, et, d'une voix douce, elle dit :

— Notre petite Berthe a maintenant un frère ! ..

Etienne aussi s'était avancé ; il avait pris une des mains de l'orphelin, il lui disait :

— Viens avec nous... viens... mon enfant ! ..

Emu par la simplicité touchante de cette adoption, le digne pasteur se détournait pour essuyer une larme.

L'enfant, tout étonné d'abord, ne fit qu'une courte résistance ; mais, en quittant la mansarde, il voulut emporter du moins l'un des papiers qui lui servaient de joujoux.

Chose étrange, ce papier se trouvait être une lettre sans signature, la lettre précisément que Desmarais avait écrite à l'ouvrier Bernard !

Le petit Lionel la tenait tout ouverte dans les mains. Le bon père y jeta par hasard les yeux et, comme il avait la clé de ce mystère, il s'écria :

— Le doigt de la Providence est assurément dans tout ceci. Garde ce papier, mon enfant.. Je t'en dirai plus tard l'histoire, et tu le conserveras précieusement alors, non plus comme un jouet frivole, mais comme une sainte relique.

Puis, se retournant vers les époux Desmarais :

— Pour unique héritage, dit-il, votre fils adoptif n'emporte d'ici que le souvenir de vos premiers bienfaits. J'en ai le pressentiment, ce que vous faites aujourd'hui vous portera bonheur dans l'avenir. C'est une affaire encore, monsieur Desmarais, que vous concluez aujourd'hui, une affaire avec le ciel... Peut-être sera-ce la meilleure opération de toute votre vie... ce que l'on donne aux pauvres, on le prête à Dieu ! ..

VII.

Je n'aime rien tant en fait de littérature que les choses qui pourraient tenir un volume et que l'on résume en quelques pages.

Le jeune Lionel se montra digne de ses parents adoptifs. Enfant docile, élève studieux, il devint plus tard un jeune homme accompli.

Berthe en même temps avait grandi ; Berthe était devenue la plus charmante jeune fille de toute la Normandie. Elle avait été élevée avec Lionel. Premières impressions, premiers plaisirs, premiers rêves d'avenir, tout leur avait été commun. Eternelle histoire de Paul et Virginie, ils s'aimaient.

Mais sans se l'être jamais dit, peut-être sans se l'avouer à eux-mêmes

Lionel cependant avait l'expérience anticipée que donne aux jeunes gens le contact de la vie extérieure. Il lut dans son âme, il fut épouvanté.

Par suite d'une prospérité constante, M. Desmarais était devenu le plus riche armateur du Havre. Lionel prit une résolution héroïque ; il alla trouver son bienfaiteur et lui manifesta son intention de partir immédiatement pour les Indes.

Etienne s'étonna. Le jeune homme, pressé de questions, finit par répondre franchement :

— J'aime votre fille, monsieur. Pour oser vous demander sa main, il faut que j'ai fait fortune !

— Vous êtes le digne fils de votre père, répondit le négociant profondément ému. Je ne vous retiens plus. Partez ! ..

Lionel poussa la loyauté jusqu'à fuir les occasions de se trouver seul avec Berthe. Au dernier moment, néanmoins, un serrement de main, un baiser, un regard, exprimèrent tout ce que les jeunes gens auraient pu avoir à se dire.

Mme Desmarais avait peut-être deviné le secret de sa fille. En se séparant de Lionel, elle embrassa le jeune voyageur avec une émotion toute particulière, et lui dit :

— Reviens bientôt, mon fils.

M. Desmarais l'accompagna jusqu'en rade,

et ne le quitta pas sans lui avoir cent fois répété :

— Du courage... et bonne espérance...

Les premiers jours furent tristes. C'était le commencement de l'hiver ; chaque soir, en se retrouvant autour du foyer, on parlait de l'absent.

Etienne et Louise observaient attentivement leur fille.

Berthe évidemment aimait Lionel.

— Nous ne pouvions lui trouver un meilleur mari, se dirent les époux ; mais il a la fierté de son père, il ne reviendra qu'après avoir fait fortune.

Attendons l... murmura Louise.

Et jamais elle ne s'endormit sans avoir prié pour celui qu'elle considérait comme son fils.

Les premières lettres qui arrivèrent des Indes firent à toute la famille des jours de joie.

Les débuts du chercheur de fortune avaient été des plus heureux.

On lui répondit en le priant de modérer son ambition. On permit même à Berthe d'ajouter au bas de la lettre ces quelques mots :

« Il n'y a pas besoin d'être si riche, mon frère, reviens bientôt !... »

Trois années cependant s'écoulèrent ; Lionel n'était pas encore revenu.

Berthe allait avoir dix-huit ans.

Tout à coup les lettres cessèrent. La jeune fille devint triste et pâle ; déjà ses parents commençaient à s'inquiéter, lorsqu'une catastrophe soudaine fit momentanément oublier tout le reste.

Par suite de complications commerciales trop longues à raconter ici, M. Desmarais se trouva complètement ruiné.

Il sut éviter la faillite, et, pour conserver son honneur de négociant, il sacrifia jusqu'à ses épargnes secrètes. La dot même de Mme Desmarais fut engloutie dans ce naufrage.

L'armateur était accablé ; sa femme et sa fille se montraient, au contraire, pleines de courage.

— Il nous reste l'estime de tous, disaient-elles. Nous travaillerons, nous nous relèverons ; d'ailleurs, est-il besoin d'être riche pour être heureux !

Peut-être Berthe ajoutait-elle tout bas :

— Qu'il revienne donc bien vite !... Quand bien même il n'aurait pas réussi, je puis être sa femme maintenant : je suis pauvre !

M. Desmarais trouva une place ; Louise et Berthe cherchèrent de l'ouvrage. Tout cela n'était que bien juste pour vivre. On dut prendre un logement au cinquième étage, et, par un rapprochement assez singulier, ce fut précisément dans la maison d'en face. L'ancienne mansarde de l'ouvrier Bernard faisait partie de cette nouvelle habitation.

C'était là que se tenait ordinairement la famille ruinée, c'était là que souvent venait lui rendre visite l'abbé Guillois.

— Ne vous laissez pas abattre, disait-il. Vous avez remboursé toutes vos dettes ; Dieu ne vous a pas payé les siennes.

Il y avait déjà six mois que la famille Desmarais vivait ainsi, lorsque, certain soir, un pas précipité retentit dans l'escalier.

Avertie par un secret instinct, Berthe porta la main à son cœur et se redressa soudainement.

La porte s'ouvrit ; c'était Lionel.

— Je suis riche... s'écria-t-il, plus riche que vous ne l'avez jamais été, monsieur Desmarais !... Je vous demande la main de votre fille ?.

La mère et la fille jetèrent un cri de joie et s'ancrèrent dans les bras du jeune homme.

L'ancien armateur, cependant, restait immobile et grave.

— Lionel... mes enfants... dit-il, il m'en coûte de vous affliger ; mais j'ai ma fierté aussi, moi !... Quand Lionel était pauvre, je ne l'ai pas retenu, en lui disant : Je te donne ma fille... A mon tour, je suis pauvre maintenant, et...

— Vous !... s'écria impétueusement le jeune homme, non, non, vous êtes riche !.

Et tirant de son sein un papier jauni, il le présenta à son père adoptif ; mais après avoir raturé quelques mots sur l'écriture déjà ancienne.

Ce papier, c'était la lettre que l'armateur Desmarais avait jadis écrite à l'horloger Bernard et que, plus tard, Lionel encore enfant avait emporté de la mansarde.

Le jeune homme s'était contenté d'ajouter deux zéros ; au lieu de 5,000 francs, il avait mis 500,000 francs.

Vainement Desmarais voulut refuser.

— Souvenez-vous donc de mon père, lui dit Lionel, et regardez votre fille !... Je ne vous donne pas, d'ailleurs... je ne vous prête pas... j'ai fait fructifier votre capital... je vous rends mes comptes, voilà tout... Nous sommes associés !...

Berthe et Louise étaient venues se placer aux deux côtés d'Etienne, et le suppliaient des yeux.

Néanmoins la fierté du négociant hésitait encore.

L'abbé Guillois entra ; d'un regard il comprit tout. Il plaça la main de Berthe dans celle de Lionel ; puis, s'adressant à Desmarais, il lui dit :

— Ne rougissez donc pas d'accepter ce que Dieu vous envoie !... C'est à lui que vous aviez prêté ; c'est lui-même qui vous rend la fortune et le bonheur.

LA VIEILLE INDIENNE

Un trappeur (¹), à la suite d'un grand chagrin, s'était retiré dans la *prairie* (²), où il vivait solitaire et d'une manière étrange.

Il était connu des Indiens ou peaux rouges sous le surmon de « l'Homme sauvage des montagnes Rocheuses », car c'est dans ces montagnes qu'il s'était choisi une habitation inconnue, d'où il ne sortait que pour se procurer les moyens de vivre et aussi quelquefois pour chercher des aventures qui convenaient à sa nature fougueuse mais noble.

Un jour donc que Georges (c'était le prénom de notre héros) était descendu dans la plaine, il se trouva soudainement vis-à-vis d'un objet qui fit jaillir des éclairs de ses yeux.

Là, tout près de lui, était une pauvre vieille Indienne assise à l'ombre d'un arbre, une cruche d'eau à ses côtés.

Georges n'avait pas besoin d'explication. Il connaissait les habitudes indiennes.

Cette infortunée, âgée et faible, était devenue à charge à sa famille, et, suivant l'usage on l'avait abandonnée en cet endroit pour l'y laisser mourir.

C'était sans doute à sa prière même qu'on s'était séparé d'elle. Elle était persuadée que sa mort serait un soulagement pour ses enfants.

On avait mis quelques aliments et un peu de bois à la portée de sa main, afin qu'elle pût se nourrir encore quelques jours et entretenir le feu jusqu'au moment où cesserait de battre son pauvre cœur, ce cœur qui avait jadis battu joyeusement au son de petits pieds trépignants, de ces mêmes pieds qui venaient de s'éloigner d'elle d'un pas formé, résolu, et pour toujours.

Etait-elle aveugle ou sourde ? Elle ne parut pas s'apercevoir de l'approche de Georges. Sa main décharnée essayaient cet instant de poser une bûche sur le feu.

Georges, les dents serrées, la regarda pendant quelques minutes.

Son bras aimé ne parvenait pas, malgré des efforts souvent répétés, à atteindre le foyer ; fatiguée, elle y renonça, elle ramassa

lentement autour d'elle la misérable peau qui la recouvrailt à demi, puis, blotie dedans, elle laissa tomber sa tête blanche sur sa poitrine d'un air calme et résigné.

Georges éprouvait de l'horreur et de l'indignation contre les lâches déserteurs : car, pensait-il, tout sauvage qu'on soit, on est homme et on a une conscience où Dieu a écrit tous nos devoirs. En même temps il ressentait une pitié tendre et profonde pour la délaissée.

De ses yeux jaillirent des larmes ; d'un bond il s'élança de son cheval, et s'asseyant à côté de l'Indienne, lui prit sa main glacée et la plaça sur son cœur.

Surprise, effrayée, la pauvre femme jeta un faible cri et fit d'abord un mouvement pour se défendre ; mais si l'action de Georges avait été vive, sa manière de retenir la main était si tendre, il caressait les cheveux blancs de l'abandonnée avec tant de douceur, que la faible créature se remit bien-tôt de son effroi et parut jouir de cette chaleur et de cette bonté avec une naïve confiance.

Georges allongea le bras sans se déplacer et jeta du bois sur le feu.

Après quelques instants, la vieille femme leva la tête, et, tournant vers Georges ses yeux ternes, dit :

— Mon fils, vous êtes donc revenu près de moi ?

Georges répondit :

— Non, mère, il n'est pas revenu ; mais je serai un fils pour vous. Levez-vous un peu, et je vous préparerai à manger.

Et pour dissiper ou amortir son émotion, Georges se mit à tailler dans les buissons beaucoup de petit bois, détacha de sa selle une courroie à laquelle il suspendait toujours une bouilloire, prit dans sa gibecière un morceau de gibier séché, et remplissant le vase d'eau, prépara en peu de temps une bonne soupe. Il s'assit ensuite auprès de la vieille pour l'aider à porter un peu de nourriture à sa bouche.

— Y a-t-il longtemps, mère, qu'ils vous ont quittée ? dit-il, après qu'elle eut pris quelques cuillerées.

La vieille réfléchit un instant :

— Non, pas longtemps, un seul soleil est descendu depuis que mon fils m'a laissée.

Puis elle ajouta d'un ton triste :

— Je l'aimais. C'est un grand guerrier, un grand chef. Il m'aimait aussi ; mais il fallait

1) On appelle trappeurs les hommes qui, dans les vastes espaces inhabités de l'Amérique du Nord, chassent les animaux sauvages ou leur tendent des pièges.

2) Le nom de *prairie* s'applique aux plaines immenses qui s'étendent entre les Alleghanies et les montagnes Rocheuses.

bien m'abandonner. Je suis vieille et infirme. C'est mon sort.

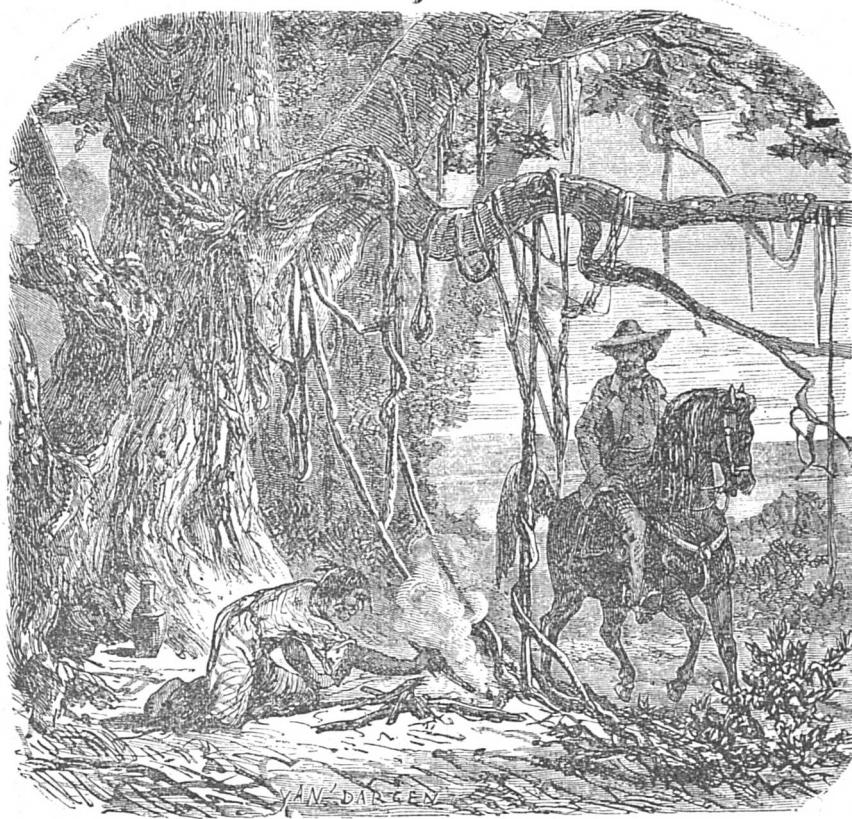
— Décrivez-moi un peu votre fils, dit brusquement Georges.

— Il est grand et droit comme le peuplier, commença la pauvre créature pendant qu'un rayon d'orgueil éclaira pour un instant ses traits. Ses épaules sont larges et ses membres souples. Il peut courir et sauter comme le daim, pourtant moins vite aujourd'hui qu'au-

Georges se leva aussitôt, mit la bouilloire remplie de soupe chaude le plus près possible, de la vieil'e Indienne, puis, débouclant une couverture qui était attachée derrière sa selle il l'en enveloppa.

Cela fait, et sans ajouter un mot, il s'élança sur son cheval et partit comme l'éclair.

La vieille écouta attentivement jusqu'à ce que le bruit des pas du cheval se perdit dans l'éloignement ; alors elle laissa retomber sa



Sa main décharnée essayait en cet instant de poser une bûche sur le feu.

trefois, car sur sa tête les cheveux blancs commencent à se mêler aux noirs.

— Y a-t-il aucune marque par laquelle je pourrais le reconnaître ? interrompit impatiemment Georges.

— Il a une cicatrice profonde au-dessus de l'œil droit, reprit la femme. Mais pourquoi me questionnez-vous ainsi ? ajouta-t-elle avec frayeur. Vous ne voudriez pas faire du mal à mon fils, vous n'êtes pas un de ses ennemis ?

— Non, je voudrais, au contraire, lui faire du bien. Quel chemin a-t-il pris ?

— Vers la prairie, vers le soleil levant.

tête comme auparavant, avec résignation, pensant sans doute qu'un autre de ses semblables venait encore de l'abandonner, et que ses maux allaient bientôt finir.

II

Georges ne l'avait pas abandonnée. Il courrait à travers ronces et taillis, sautait les ruisseaux gonflés, bondissant par-dessus les morceaux de roc, les pierres qu'il rencontrait, et il arriva plusieurs heures après hors des taillis. Il ralentit alors la course de son brave et fougueux cheval tout couvert d'écume, se

pencha pour chercher à droite et à gauche des traces de pas d'Indiens ; eufin il les trouva. Aussitôt il mit pied à terre et examina, avec l'œil exercé d'un trappeur, ces marques qui, sur le sol durci de la prairie, eussent été invisibles pour tout autre.

Satisfait, il remonta sur son cheval et reprit sa course. Ce ne fut que vers le soir qu'il aperçut la tribu d'Indiens.

Ils étaient campés pour la nuit et préparaient leur repas du soir ; mais à la vue de ce cavalier solitaire qui accourrait de l'horizon, les guerriers et les anciens se levèrent et sortirent du camp pour l'observer.

Il avança avec des bonds semblables à ceux de l'antilope, ne tournant ni à droite ni à gauche, mais dévorant l'espace, rapide comme la flèche lancée par un arc vigoureux.

Un seul cavalier n'est pas d'ordinaire un objet de terreur pour une bande d'Indiens ; cependant ceux-ci donnèrent bientôt des signes évidents d'inquiétude. Ils l'avaient reconnu ; cette tribu avait déjà éprouvé son courage.

Chacun des guerriers se précipita vers ses armes ou à la recherche de son cheval ; mais les animaux avaient été mis en liberté pour paître, et les rattraper n'était pas l'affaire d'un instant.

Avant qu'ils fussent prêts, Georges était là, au milieu d'eux. D'un regard d'aigle il reconnut le fils de la vieille femme à la cicatrice qui s'étendait au-dessus de son œil, et, poussant vers lui son cheval, l'empêcha de se réfugier dans une tente.

L'Indien, sans armes et sans cheval, se mit à fuir à travers la prairie, avec le dessein d'atteindre un bouquet d'arbres où il aurait pu attendre le secours de ses compagnons. Mais Georges y arriva avant lui, et l'Indien, l'voyant fondre sur lui comme un terrible météore, n'eut d'autre parti à prendre que de fuir encore sur le terrain découvert.

Georges le laissa courir, se tenant juste assez près de lui pour le forcer à prendre la direction qu'il voulait. Alors le sauvage prouva qu'il était bien ce que sa mère l'avait surnommé, un grand et brave chef. Aimant mieux mourir que d'être traqué ainsi qu'une bête fauve, il s'arrêta tout à coup, se retourna, et croisant ses bras sur sa poitrine, regarda Georges droit dans les yeux ; puis, quand celui-ci fut à dix mètres de lui, il tira son couteau, et le lança à la poitrine de son ennemi avec une telle violence qu'on entendit le siflement de l'instrument dans l'air. Georges le reçut dans les plis de son manteau roulé sur son bras, l'en retira avec un sourire narquois, le plaça dans sa ceinture, et, s'approchant de l'Indien,

lui ordonna d'un ton sévère de monter sur le cheval.

Il n'y avait pas moyen de désobéir à cette voix. L'Indien jeta un regard vers son camp, qu'on ne voyait plus que dans le lointain : il n'avait plus à espérer d'être secouru ; son vainqueur avait la réputation d'un puissant esprit, il comprit qu'il lui fallait se résigner à son sort. L'ordre de monter répété rudement le força à saisir la crinière du cheval, et, posant un pied sur celui que Georges avait étendu, il s'assit devant la pâle figure. Tous deux galopèrent vers la montagne.

Quel que fût l'étonnement de l'Indien, il n'en laissa rien voir. Il rassemblait ses forces pour dissimuler son émotion et garder cette stoïque indifférence qui n'abandonne pas ces sauvages enfants de la nature, lors même qu'on les entraîne captifs à la torture et au bûcher.

Pendant quelque temps ils continuèrent leur route avec la même rapidité ; mais lorsque toute poursuite des Indiens fut devenue impossible, Georges mit au pas le noble animal pour le laisser respirer.

Au lever du soleil il se retrouva près de la femme mourante.

III

Devant sa mère, pour la première fois, l'Indien eut une vague idée des intentions de Georges, et il bronza son cœur contre tout ce qu'il pourrait avoir à endurer.

Georges mit pied à terre, saisit le sauvage avec une telle vigueur que toute résistance eût été inutile, le traîna à quelques pas de la vieille Indienne, et le força de se tenir debout devant elle comme pour la bien contempler.

Elle était assise comme il l'avait laissée ; le feu s'était éteint : elle frissonnait sous sa couverture.

Georges se reprocha intérieurement de n'avoir pas fait un plus grand feu, et il se prépara à le ranimer ; mais, auparavant, il tira une chaîne d'une poche de sa selle, et attacha l'Indien à un arbre de telle sorte qu'il ne lui fut possible ni de se coucher ni de se mettre debout : il était forcé de rester appuyé contre le tronc juste en face de sa mère mourante.

La figure de l'Indien trahit alors quelque inquiétude ; si on l'avait amené là, était-ce donc pour qu'il fût témoin de l'agonie de sa mère ? L'abandonner ne lui avait pas coûté un grand effort de courage, parce qu'il savait qu'il ne verrait point les douleurs qui précédraient sa mort. Mais être obligé de se tenir devant elle, assister à tous les derniers symptômes de la destruction, à toutes les angoisses du terrible drame, voir souffrir cette mère

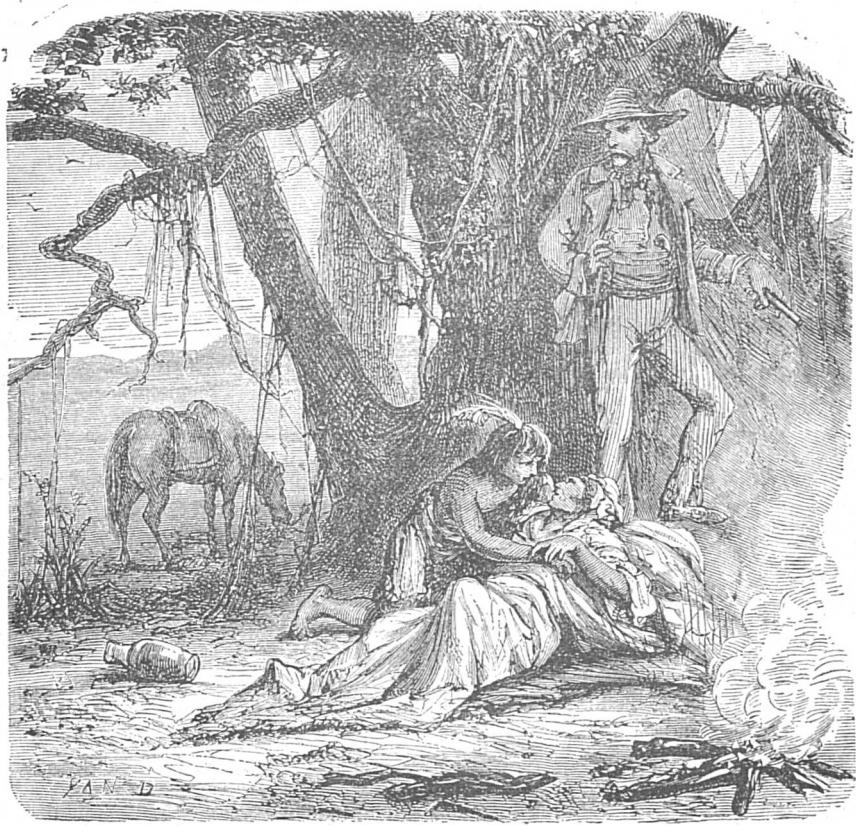
qu'il avait chérie autrefois, cette appréhension le remplit de trouble, et il se dit que c'était là une invention diabolique du visage-pâle ; son cœur se remplit de fureur, et avec des yeux flamboyants il lui dit :

— Est ce que Visage-Pâle veut me donner ma liberté et se battre avec moi ? — Sûrement, ajouta-t-il avec un immense mépris. Visage-Pâle n'est pas un guerrier assez faible et assez lâche pour craindre un chef comme Long-Regard.

cuisait, il alla fendre du bois, revint faire un grand brasier, et fut heureux de revoir la pauvre mourante se ranimer peu à peu, au moins pour quelques instants. Il la coucha doucement, de manière à ce qu'elle jouit de la chaleur du feu sans en être incommodée.

Après ces soins, il s'occupa de son cheval, le frotta, l'essuya et le laissa paître en liberté.

Il prépara aussi le repas, tandis que l'Indien l'observait avec une surprise et une inquiétude croissantes.



Elle parut se réveiller en sursaut.

— Ecoute, Long-Regard, répondit Georges, s'approchant tout près de l'Indien, si tu dis encore un mot à haute voix, je te fendrai la tête jusqu'au menton.

Et dans la voix de Georges il y avait une telle résolution et tant de fermeté que l'Indien se tut.

Le feu fut vite rallumé ; Georges réchauffa les membres engourdis de la vieille femme, jusqu'à ce qu'il y eût fait renaitre le mouvement et la vie. Il fit ensuite bouillir de l'eau, prépara une nouvelle soupe, et, pendant qu'elle

Georges fit prendre un peu de nourriture à la vieille Indienne, et se plaça près d'elle pour la soutenir et la soulager de son mieux jusqu'à la fin, qui ne pouvait pas beaucoup tarder. Tout ce jour et la nuit suivante, le trappeur, la vieille femme et l'Indien restèrent à peu près dans la même position. Georges allant et venant à quelques pas pour rendre à la malade les derniers services, et elle essayant quelquefois de lever vers son bienfaiteur ses yeux affaiblis avec une expression de reconnaissance.

Pendant ce temps, le fils était là, vis-à-vis, ne perdant pas un mouvement, mais incapable de remuer. Il souffrait de la faim, et, éloigné du feu, le froid le gagnait ; ses membres tremblaient malgré tous ses efforts pour n'en rien laisser voir.

Georges semblait ne faire aucune attention à lui, le sachant, du reste, assez fort pour résister.

Un moment arriva cependant où l'Indien, vaincu par la souffrance, demanda à manger. Georges répondit durement :

— Si tu restes tranquille, je te donnerai de la nourriture avant que tu meures.

IV

Vers le déclin du second jour, la vie de la vieille Indienne commença visiblement à s'éteindre ; Georges se leva, et alla placer quelque nourriture devant le fils, qui la dévora. Il le fit boire aussi, et, détachant sa chaîne, le mena près du feu. Après quoi, le voyant moins affaibli, il lui ordonna de se mettre à genoux près de sa mère.

— Mère, dit Georges, pouvez-vous me voir et m'entendre ?

— Oui, mais vous n'êtes pas mon fils, dit faiblement la femme mourante, vous êtes un visage-pâle ; vous êtes très bon, mais vous n'êtes pas mon fils.

— C'est vrai, mère ; mais, voyez, j'ai ramené près de vous votre fils.

— Mets ta main sur son front, ajouta-t-il, avec cette voix basse de commandement dont Long-Regard avait déjà subi l'ascendant ; caresse sa tête, regarde-la dans les yeux et parle-lui.

L'homme rouge n'avait pas besoin de se faire violence pour obéir ; une impulsion naturelle lui rendait ce devoir facile.

Dès que les sons de sa voix parvinrent à l'oreille de la vieille femme, elle parut se réveiller en sursaut ; elle rouvrit les yeux avec vivacité, saisit cette main posée sur son front, et, levant la sienne, faible et amaigrie, vers la figure de son fils, chercha au-dessus de l'œil la cicatrice. Puis elle prit de nouveau sa main aimée dans les siennes, et, l'attirant sous la couverture, la tint serrée contre son cœur, qui ne battait plus qu'à peine.

Cette joie imprévue avait précipité sa fin.

Dix minutes encore Georges et l'Indien écoutèrent en silence la respiration difficile, rauque, saccadée de la mourante ; puis tout bruit, tout mouvement cessa. Une main invisible avait mis son sceau sacré sur ces yeux éteints.

Les mains inanimées de la morte n'avaient pas abandonné la main du fils, et il fallut à l'Indien un effort pour se dégager de cette étreinte suprême de l'amour maternel.

Georges ressaisit l'Indien, le ramena à l'arbre et l'enchaîna de nouveau.

Il alla ensuite faire une tombe, souleva le corps de la vieille femme et l'ensevelit avec un tendre respect.

Quand il l'eut recouverte d'une couche de terre, il alla chercher son cheval, le sella, puis s'approcha de l'Indien.

Qu'allait-il faire ? Laisserait-il mourir le fils près de cette fosse funèbre ? Non. Il lui rendit la liberté.

— Long-Regard, dit-il, je t'ai forcé de venir consoler les derniers moments de ta pauvre mère ; si tu étais un visage-pâle, ta remercierais le Grand-Esprit, jusqu'au dernier jour de ta vie, d'avoir eu ce bonheur. Si jamais tu arrives à penser comme les visages-pâles, tu comprendras ce que tu me dois de reconnaissance pour t'avoir amené ici. Va, et dis aux peaux-rouges tout ce qui s'est passé ici. Dis-leur, si ton cœur s'est ouvert à la vérité, dis-leur que c'est une action ingrate, lâche et cruelle d'abandonner une mère dans sa vieillesse.

Après ces paroles, Georges remonta sur son cheval et s'éloigna lentement dans la forêt, laissant l'homme rouge immobile et rêveur près de la tombe de sa mère.

Dieu seul sait ce qui se passe au fond des âmes. Pourquoi un rayon de lumière n'aurait-il pas pénétré celle de l'Indien ? Il y a moins de distance qu'on ne le suppose entre les sentiments de tous les hommes, quelles que soient les différences de race et de civilisation.

Et puis cette leçon ne peut-elle pas profiter à d'autres qu'à des sauvages ? Combien de malheureux qui ont commis des actes d'ingratitude et de méchanceté ne doivent-ils pas être torturés dans leur conscience, s'ils laissent mourir ceux qu'ils ont fait souffrir sans leur adresser une prière de repentir et implorer leur pardon !

LE SECRET DU CAPITAINE

I

Sept ou huit officiers du 32^e de ligne, réunis au mess de la rue des Lices, à Angers, devaient joyeusement, en fumant leur cigare, un soir du mois de juin.

— Savez-vous, messieurs, s'écria tout à coup le jeune lieutenant d'Avril, à la physionomie ouverte et fine, savez-vous que le lieutenant Turel se marie ?

— Ce n'est pas possible !

— Mais si, j'en suis certain. On m'a conté tantôt la chose. Il épouse une charmante jeune fille qui lui apporte esprit, dot et beauté.

Il y eut une acclamation presque générale.

— Est-il heureux, ce Turel ! disaient les uns. Il est né coiffé ; tout lui réussit.

— A quand les noces ? demandaient les autres. Il faut espérer que nous serons de la partie.

— Je propose que nous buvions à sa santé, reprit le lieutenant d'Avril.

Tous les verres furent levés à la fois, hormis un seul, celui du capitaine Darad.

— Vous ne buvez pas, capitaine ? cria-t-on.

Il y eut un instant de silence. Le capitaine, directement interpellé et mis en demeure de s'expliquer, fronçait les sourcils.

— J'aime beaucoup Tu'rel, dit-il, enfin d'une voix sombre, mais je regrette qu'il se marie.

— Pourquoi cela ?

Le capitaine hésita encore ; on voyait clairement qu'il roulait une pensée sombre dans sa tête.

— Je le dis comme je le pense, fit-il enfin ; je n'aime pas que les officiers se marient.

Le capitaine avait à peine formulé son idée que tous ses amis s'approchaient de lui en élevant leurs protestations. Plusieurs d'entre eux, qui n'avaient nullement renoncé aux perspectives du bonheur conjugal, voulaient défendre avec énergie leur propre cause. Ils citaient à l'envi divers exemples d'officiers mariés qui avaient rendu de grands services à l'armée française et étaient parvenus à de hauts grades. Mais le capitaine, hochant la tête, tenait bon :

— Vous me citez des exceptions, disait-il. Les exceptions ne font que confirmer la règle. En principe, le mariage d'un officier est une faute professionnelle. A mes yeux, l'officier doit, comme les anciens chevaliers, se garder

tout entier pour sa patrie et pour les hommes qu'il commande.

— Vous voulez donc, mon cher Darad, que l'officier renonce à toute joie et à tout bonheur ?

— Je ne dis pas cela : mais la joie, pour un officier, c'est la guerre, et le bonheur...

— Le bonheur, cria un sous-lieutenant un peu imprudent en ses propos, le bonheur : c'est le service, la pipe et le jeu d'échecs !

A ces paroles, le capitaine pâlit, se leva, frappa du poing la table, et regardant en face le jeune sous-lieutenant :

— Si vous voulez vous moquer de moi, s'écria-t-il, c'est sur un autre terrain que je vous attends !

Tous les officiers s'empressèrent de nouveau autour du capitaine pour calmer sa colère et le convaincre qu'on n'avait pas voulu l'insulter. Mais Darad n'aimait pas qu'on lui rappelât son goût prononcé pour la pipe et les échecs, et ne voulant pas plus longtemps tenir tête à ses amis, il acheva sa tasse de café et sortit précipitamment.

— Mariiez-vous ou ne vous mariez pas, dit-il en refermant la porte, au fond, cela m'est bien égal !

II

A peine le capitaine Darad fut-il sorti que tous les officiers rirent aux éclats.

— Quel original, disait-on, quel homme à principes ! Si l'armée était faite sur ce type, l'armée ne serait pas gaie.

Et l'on rappela alors les bizarries du capitaine, singulier et mystérieux personnage qui vivait presque toujours seul, restant dans sa chambre en dehors des heures du service, et n'ayant pour unique distraction que d'éternelles parties d'échecs avec son ami, le capitaine Morel, aussi taciturne et aussi sombre que lui. Mais l'âge expliquait les caprices de Morel, qui avait plus de quarante-cinq ans, tandis que Darad était encore très jeune et très actif. On s'était demandé au début, si le capitaine Darad n'avait pas quelque maladie de foie ou quelque chagrin d'amour. Mais sa santé était excellente, et il ne perdait aucune occasion de dénigrer le beau sexe ; on avait donc fini par ne plus s'occuper de son attitude ni de ses propos. Ses longs silences n'étonnaient plus personne, mais quand, par hasard, il ouvrait la bouche et prononçait quel-

ques paroles, quelqu'un se levait et, au milieu des rires et des applaudissements de l'auditoire, allait faire une croix à la cheminée.

— En voilà un, s'écria le sous-lieutenant, qui ne se mariera jamais !

Le lieutenant d'Avril, qui avait gardé le silence pendant toute la petite scène et s'était borné à observer curieusement Darad, se redressa soudain :

— En êtes-vous bien sûr ? s'écria-t-il.

— Certainement ; les hommes de cette trempe sont de la graine de célibataires.

— Eh bien, je n'en suis pas aussi sûr que vous ; l'attitude du capitaine n'est pas naturelle ; c'est un homme, après tout, et je suis depuis longtemps convaincu qu'il y a dans son passé quelque mystère, quelque secret qu'on pourrait découvrir.

— Lieutenant, mettez-vous en campagne et découvrez le secret du capitaine.

— Vous m'en défiez ?

— Oui, crie t-on ; vous ne trouverez rien, parce qu'il n'y a rien.

— Eh bien, on verra, dans six mois, qui de nous se sera trompé. J'accepte le défi, et dès ce soir, j'ouvre mon enquête.

En achevant ces paroles, d'Avril tendit en souriant la main à ses am's, quitta la salle et sortit dans la rue. Il était environ huit heures du soir. Les lueurs du crépuscule embrasaient l'horizon et faisaient pâlir les premières étoiles. Le lieutenant gagna le boulevard et descendit lentement vers le vieux château assis au bord de la Maine comme le gardien de la cité. Il passa et repassa au pied des hautes tours, superbes dans leur masse immobile, et devant la statue du bon roi René d'Anjou, campée fièrement au milieu de la rue. Déjà sa pensée travaillait et son plan se dessinait peu à peu. Depuis longtemps, le lieutenant s'était promis d'étudier le capitaine Darad. Il aimait beaucoup cet homme, sans trop savoir pourquoi. Les expérations de langage du capitaine ne lui déplaissaient point. Il croyait avoir deviné qu'il y avait, sous cette rude écorce, un cœur chaud mais blessé. Un petit fait était venu à l'appui de cette opinion : un soldat qui avait été au service particulier de Darad lui avait conté qu'un soir, il avait cru entendre, dans la chambre du capitaine, de véritables sanglots. De là à bâtir une histoire, il n'y avait qu'un pas, et d'Avril, âme généreuse et croyante, l'avait bâtie : son rêve était de connaître toute la vérité, de pénétrer les chagrins du capitaine et de consoler, s'il était possible, ce brave soldat.

Sa décision fut bientôt prise :

— Allons chez Morel ; c'est par là qu'il faut commencer !

Mais comme il savait que cet homme ne parlait jamais, il se prépara à jouer un rôle de circonstance : donnant à sa physionomie une expression un peu plus sévère qu'à l'habitude, il se dirigea rapidement vers la rue Toussaint, s'arrêta au numéro 39, gravit deux étages et frappa à une petite porte sur laquelle était clouée une carte portant ces mots :

J. MOREL,
capitaine au 32^e de ligne
(Angers).

On entendit le bruit d'un fauteuil qu'on roula et d'une grosse voix qui disait :

— ... trez !

C'était une syllabe de gagnée ; le capitaine ne négligeait pas les petites économies.

D'Avril tourna le bouton et se présenta :

— Bonsoir, mon capitaine.
— Bonsoir.

Et comme les yeux arrondis de Morel marquaient une profonde surprise, d'Avril reprit aussitôt :

— C'est moi qui viens vous proposer une partie d'échecs.

— Vous ?

— Oui, moi-même. Je ne joue pas, sans doute, aussi bien que le capitaine Darad, mais si vous voulez me rendre une tour, je vous tiendrais tête...

Morel fit signe qu'il acceptait les conditions du tournoi, et désigna une petite tab'e près de laquelle le lieutenant s'assit, avec quelque hésitation. Avant même de placer les pièces, le capitaine bourra sa pipe, en invitant d'Avril à l'imiter. Puis, la partie commença. D'Avril ne connaissait guère que la marche des pièces. En dix minutes il fut échec et mat. Le triomphe de Morel avait été facile, et néanmoins le capitaine était content.

Le lieutenant se hâta de profiter de cette bonne humeur qu'il voyait briller dans les yeux de Morel.

— Je ne joue pas, dit-il, comme votre ami Darad.

— Non.

— Il y a longtemps, peut-être, que vous jouez avec lui ?

— Oh ! oui.

— Est-il de ce pays, le capitaine ?

— Oui .. Bazouges . près la Flèche.

Et, comme épousé par cet effort de parole, Morel désigna l'échiquier comme pour dire :

— Faites-vous une seconde partie ?

D'Avril, patient et calme, déjà heureux du premier résultat qu'il avait obtenu, se hâta de replacer ses pièces et de bourrer une seconde pipe. Il fut battu comme la première fois, mais il apprit ensuite que Darad avait fait ses étu-

des au Prytanée de la Flèche. Après la troisième partie et la troisième pipe, il savait que Darad avait été quelques années en garnison au Mans, comme sous-lieutenant, et, après la cinquième partie, toujours battu, mais toujours content, il connaissait, à force de monosyllabes arrachées à Morel, toute l'histoire militaire, simple d'ailleurs, du personnage mystérieux dont il voulait pénétrer les secrets. A dix heures, pour ne pas abuser de la complaisance de son partenaire et se ménager ses faveurs pour une autre occasion, d'Avril se retira et rentra chez lui.

Le lieutenant était joyeux : il avait désormais des points de repaire et pouvait se plonger dans le passé du capitaine Darad ; comme si le destin avait voulu favoriser ses recherches, les grandes manœuvres devaient avoir lieu cette année-là près de la Flèche, et le régiment, au mois de septembre, devait se transposer sur les lieux mêmes où s'était écoulée la plus grande partie de la jeunesse de Darad. D'Avril se promit de profiter de cette heureuse circonstance, et, en attendant, il s'arrangea de manière à se rapprocher de plus en plus du capitaine et à s'en faire aimer. Ses secrètes sympathies lui rendaient d'ailleurs ce rôle plus agréable et plus facile qu'à tout autre.

A partir de ce jour, le lieutenant passa de longues heures avec les capitaines Darad et Morel, jouant aux échecs et fumant en silence.

Le mess entier était dans le complot, et l'on admirait l'adresse et la ténacité du jeune homme, sans pénétrer le motif secret qui le poussait à agir de la sorte.

III

Le 5 septembre, à la pointe du jour, le régiment sortait de la caserne, musique en tête, et traversait les boulevards en se dirigeant vers la route de Paris. Il se rendait aux grandes manœuvres de la Flèche. Les officiers et les soldats étaient joyeux. La vie à la caserne est si triste et si monotone, que les grandes manœuvres sont comme un rayon de soleil au milieu d'un brumeux automne. Aussi, le régiment allait-il d'un pas relevé qui faisait valoir sa belle tenue et son allure martiale. A cette heure matinale, il n'y avait encore personne dans les rues : quelques fenêtres s'ouvraient cependant, aux étages supérieurs, et des têtes à peine réveillées se penchaient pour voir passer le régiment, têtes de femmes en résille, têtes d'hommes en bonnets de coton. La musique leur envoyoit ses plus sonores fanfares, et les soldats, toujours malins, même sous l'uniforme, leur adressaient de furtifs baisers. Les femmes rougissaient, les hommes refermaient gravement la fenêtre... Et de rire ! Le rire

n'est-il pas une des belles qualités du soldat français ?

Fierement campé sur son cheval, ne paraissant pas avoir plus de vingt-huit ou trente ans, le capitaine Darad voyait tout ce manège, mais il ne disait rien, car s'il était sévère pour les choses du service, il se montrait clément, en revanche, pour les plaisanteries innocentes. Aussi l'aimait-on beaucoup dans la compagnie, et ses ordres étaient toujours exécutés avec ponctualité. Son visage grave et même un peu austère n'effrayait personne. D'Avril aussi, qui marchait à son poste, à quelques pas du capitaine, était très aimé et très estimé, non seulement des soldats, mais aussi des officiers du régiment.

Quand on fut sorti des faubourgs, le soleil se leva, faisant étinceler les fusils et les boutons des uniformes, et la marche devint charmante entre les deux haies ombreuses de la large route. Les crieoles et les charrettes des paysans qui se rendaient à la ville s'arrêtaien pour laisser passer le régiment, et les enfants, émerveillés, ouvrant de grands yeux, disaient :

— Papa ! je veux être soldat !

On traversa ainsi plusieurs bourgs et villages, et on fit halte, le soir, à moitié route de la Flèche. Le lendemain, la marche fut reprise. A partir de cet endroit, la grande route s'enfonçait à droite dans un pays vallonné et boisé, d'aspect pittoresque et varié.

Vers une heure de l'après-midi, le régiment arriva aux premières maisons de Bazouges et pénétra dans le petit bourg où était né le capitaine Darad. Le lieutenant observait attentivement son chef. Il le vit tout à coup retenir son cheval, une seconde, en face d'une maison de modeste apparence, située au milieu du village, et dont toutes les fenêtres étaient fermées. Le capitaine la contempla avidement, et quand il se retourna, sur son visage empreint d'une émotion vive, d'Avril crut voir couler une larme :

— Brave homme, va, pensa le lieutenant ; je le savais bien, moi, que tu avais du cœur comme les camarades !

Quelques minutes plus tard le régiment avait traversé le bourg et repris la route de la Flèche dont il n'était plus séparé que par une faible distance. A deux kilomètres environ de Bazouges, sur la gauche, se présenta un charmant logis qui tenait un peu du château moderne, par les tourelles qui l'enveloppaient. Au-devant s'étendait un jardin, et sur le bord même de la route s'élevait une terrasse retenue par un mur et terminée par un pavillon. Sur cette terrasse était un groupe formé de deux gracieuses jeunes femmes, évidemment deux sœurs, l'une blonde, l'autre brune, et

d'un homme encore jeune, qui tenait à la main deux petits enfants. En les apercevant, le capitaine fit un mouvement de surprise, presque de colère, qui n'échappa point à d'Avril :

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il. Serions-nous déjà sur le champ de bataille ?

Au même instant, la figure de Darad se contracta tellement et devint si pâle que le lieutenant en fut inquiet. Quand la compagnie défila devant la terrasse, le capitaine ne tourna pas la tête et passa rigide comme une statue équestre.

D'Avril ne quittait pas des yeux le groupe charmant penché sur le petit mur et admirait la beauté et l'élégante tournure des deux sœurs.

Tout à coup, il vit la brune, celle qui paraissait l'aînée, pâlir en regardant le capitaine et se rejeter en arrière ; puis, en même temps, l'autre exprima une profonde surprise, chercha le visage de sa sœur, et du doigt lui désigna Darad.

Cette scène muette intriguait vivement le lieutenant.

— Attention ! pensa-t-il, nous voici sur le terrain.

Le régiment passa et alla camper à un kilomètre de là, aux portes de la ville. Le capitaine était toujours sombre. Quand il sut qu'on devait s'arrêter deux ou trois jours en cet endroit, pour attendre d'autres régiments qui venaient de plus loin, il exprima son irritation d'une façon tellement vive que d'Avril fut de plus en plus convaincu que le cœur de son chef souffrait d'une blessure ravivée par de vivants souvenirs, et il redoubla d'attention.

Dès le soir, sous prétexte de visiter les logements d'arrière-garde, il revint sur ses pas, repassa devant la terrasse, maintenant vide, et alla ainsi jusqu'au bourg. A la porte d'une auberge de rustique mais honnête apparence, munie d'une belle enseigne parlante sur laquelle on lisait : *Au Lion d'Or. Luchaud, loge à pied et à cheval*, il avisa un brave homme, à face illuminée et souriante et à ventre rebondi, qui lui parut tout à fait propre à servir ses desseins.

— Un homme si rouge et si gros doit être bavard, pensa-t-il. Essayons de le faire causer.

Et il entra. Le père Luchaud lui offrit aussi-tôt un verre de vin fin :

— Volontiers, dit le lieutenant, mais à condition que nous le boirions seuls.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur l'officier, reprit le brave homme. Entrez dans ce petit salon ; je vais à ma cave, et dans une minute je suis à vous.

Une minute plus tard, en effet, le jeune of-

ficer et le vieil aubergiste offraient, assis l'un en face de l'autre autour d'une petite table carrée, le plus singulier et le plus réjouissant spectacle qu'on puisse imaginer.

D'Avril ne s'était pas trompé. Le père Luchaud était extrêmement bavard. De lui-même et sans attendre les questions, il raconta toute son histoire, et si le lieutenant ne l'eût arrêté, il allait raconter aussi l'histoire de son père et même l'histoire de son grand-père, un vieux soldat du premier empire ! Mais ce n'était point l'affaire du lieutenant, qui le ramena vite au sujet qui le préoccupait, c'est-à-dire à la maison fermée qu'il avait remarquée au milieu du bourg.

Aussitôt la figure si joviale de l'aubergiste se rembrunit :

— Ah ! dit-il avec un soupir, ceci est une triste histoire.

— C'est égal, contez-la-moi tout de même. Elle m'intéressera vivement.

— Comme il vous plaira, mon lieutenant. C'est bien simple ; voici la chose. Il y avait là, autrefois, de bien braves gens que j'ai beaucoup connus, qui étaient estimés de toute la paroisse, mais pas riches, car il faut vous dire.

— Comment les appeliez-vous ? demanda d'Avril.

— Darad.

— C'est bien cela ! cria le jeune homme.

— Comment ! vous les connaissiez donc ?

— Non, ne faites pas attention. Allez toujours, je vous écoute.

— Eh bien, mon lieutenant, ces braves gens avaient un fils unique qu'ils voulaient éléver avec soin. L'enfant avait des goûts militaires. On obtint pour lui une bourse au collège de la Flèche. Car il faut vous dire que les bourses...

— Poursuivez, mon ami, poursuivez.

— Cela vous intéresse ?

— Oui, beaucoup ; je vous écoute.

— Ah ! monsieur, il eût bien mieux valu pour les Darad que leur fils fût cultivateur ou aubergiste comme moi, car voilà qu'il devint un brillant sujet, sortit un des premiers du Prytanée, entra à l'Ecole de Saint-Cyr, revint sous-lieutenant, reparut souvent au pays à cette époque, puis cessait ses visites et ne revint que pour l'enterrement de ses parents. La maison est restée sa propriété, mais on dit qu'il est mort.

Le lieutenant écoutait de toutes ses oreilles.

— Mais, demanda-t-il, pourquoi n'est-il plus revenu au pays ?

— Ah ! monsieur, c'est une malheureuse aventure, qui a hâté la mort des deux vieux parents.

— Conteza-la-moi aussi.

— Volontiers, mais il faut remplir un second verre.

Et le père Luchaud, trop heureux de trouver un auditeur aussi attentif, vida la bouteille dans les deux verres, but à la santé de l'armée française, et reprit son récit en posant ses deux coudes sur la table.

— Il faut vous dire, mon lieutenant, que pendant toute son enfance, le jeune Darad allait souvent chez un monsieur du voisinage qui s'appelait Marin, demeurait à un ou deux kilomètres d'ici et avait deux filles...

— Une brune et une blonde, n'est ce pas ?

— Oui.

— Une maison avec jardin, et terrasse sur la route.

— Mais oui, vous les connaissez donc ?

— Non. Pas du tout.

Le père Luchaud se gratta le front :

— Je ne comprends pas, murmura-t-il ; comment ne les connaissez-vous pas, si vous savez qu'il y en avait une blonde et une... mais enfin, cela ne me regarde pas. Je continue. Le jeune homme jouait donc avec ces demoiselles, et ma foi, tous les jours ou presque tous les jours, pendant les vacances, c'était de courir chez M. Marin, à l'Eslière, et les parents des deux côtés n'y voyaient, comme on dit, que du feu ! Et voilà qu'en grandissant, Darad allait toujours à l'Eslière. On ne jouait plus, mais on causait surtout avec l'ainée, M^{me} Gabrielle...

— La brune ?

— Précisément.

— Celle qui est mariée ?

— Mariée ? Jamais de la vie ! Il est même bien probable qu'elle ne se mariera pas.

— Mais les bébés, sur la terrasse ? ..

— Ce sont ceux de sa jeune sœur, la blonde.

Une certaine lumière commençait à se faire dans l'esprit du lieutenant d'Avril. Il écoutait de plus en plus avidement le récit du père Luchaud.

Celui-ci reprit :

— Les choses allèrent si bien entre les deux jeunes gens, à l'Eslière, qu'un beau jour le sous-lieutenant Darad déclara à ses parents qu'il aimait M^{me} Gabrielle, et les pria d'aller demander à M. Marin la main de sa fille. Les deux vieux eurent beaucoup de chagrin à cette révélation. Ils trouvaient leur fils trop ambitieux et craignaient un refus, car les Marin étaient riches relativement aux Darad. Mais le jeune homme les rassura, leur dit qu'il était aimé de la jeune fille, et les détermina à faire la démarche officielle.

— Vraiment ? s'écria d'Avril, au comble de

la surprise. Vous êtes bien sûr de ce que vous dites, monsieur Luchaud ?

— Aussi sûr que je vous vois et que je vous entends, mon lieutenant. M. Marin reçut très bien M. et M^{me} Darad, mais quand il connut l'objet de leur visite, il poussa un cri d'étonnement, s'aperçut tout d'un coup de l'imprudence qu'il avait commise en laissant sa fille causer avec le jeune Darad, et n'eut pas un instant la pensée de consentir au mariage, parce qu'il tenait beaucoup à la fortune et que Darad n'avait rien. Mais comme il ne voulait ni avouer cette raison, ni consulter sa fille, ni blesser les parents de Darad, il ne craignit pas de dire à ceux-ci que sa fille ainée aimait un autre jeune homme auquel elle était promise, M. Luzat.

— C'était donc un mensonge ?

— Vous allez voir, monsieur. Les deux Darad revinrent désolés, et leur fils, au désespoir de s'être trompé sur les sentiments de celle qu'il aimait depuis si longtemps, partit et ne revint plus. Quelques mois après, les deux vieux moururent de chagrin, presque en même temps que M. Marin.

Et M. Luzat ?

— Eh bien, monsieur, voilà justement ce qu'il y a de triste dans l'histoire : M. Luzat n'aimait pas l'ainée, mais bien la jeune, qu'il a épousée depuis cette époque, et M^{me} Gabrielle vit avec eux. Quant au sous-lieutenant, on ne l'a pas revu depuis l'enterrement de ses parents ; sa maison est gardée par le cantonnier qui coupe de temps en temps les ronces du jardin, et toutes les fois que je passe par là je ne puis m'empêcher de penser au malheur de ces pauvres gens, autrefois si heureux.

— Vous êtes un brave homme, monsieur Luchaud, s'écria le lieutenant, vivement ému ; mais, dites-moi, savez-vous si réellement M^{me} Gabrielle Marin aimait le sous-lieutenant Darad ?

L'aubergiste eut un sourire :

— Ah ! monsieur, dit-il, bien fin qui peut deviner le cœur d'une jeune fille ; mais quand on voit qu'elle ne s'est pas mariée, qu'elle a refusé beaucoup de riches prétendants, et qu'à partir du temps où M. Darad a cessé ses visites, elle a perdu sa gaieté d'autrefois, on peut bien croire...

— Oui, vous avez raison, s'écria d'Avril. On doit le croire, en effet. Et peut-être l'aime-t-elle encore !

Le père Luchaud se prit à rire de cet enthousiasme.

— Mais, objecta-t-il, puisqu'on vous dit qu'il est mort.

D'Avril se leva ; sa décision était prise.

— Ecoutez, dit-il, je puis avoir besoin de

vous demain matin, monsieur Luchaud. Serez-vous libre ?

— Entièrement libre et à votre service. Ma femme me remplacera.

— Eh bien, tenez-vous prêt à neuf heures : je viendrai vous prendre et nous irons ensemble faire une visite...

— Dans le voisinage ?

— Oui, dans le voisinage. Je ne puis pas vous en dire plus long ce soir. Il est tard et je vous quitte. A demain.

Le père Luchaud serra dans sa grosse main la main fine et distinguée du jeune homme et l'accompagna jusqu'au pas de sa porte. Un étonnement discret se lisait dans ses yeux, mais quand le lieutenant eut disparu au détour de la route, l'aubergiste arrondit tout à coup ses yeux, se retourna vers sa cuisine et croisant, avec une exclamation, ses deux bras sur sa vaste poitrine, il s'écria :

— Mais que me veut-il, mon Dieu que me veut-il ?

Puis il s'assit, et vida toute une soupière pour retrouver ses sens.

IV

Pendant ce temps, d'Avril arpentait à grands pas la route et réfléchissait profondément. Il possédait enfin le secret du capitaine, et son instinct ne l'avait pas trompé. Le capitaine était un blessé de la vie, et la blessure saignait encore. Mais comment la guérir ? C'est à quoi pensait le jeune homme. Il n'avait plus qu'un but, rendre à son chef, s'il était possible encore, le bonheur perdu, et du même coup, les joies d'autrefois, et pour atteindre ce résultat, d'Avril se sentait prêt à tout risquer.

Quand il parvint au camp, il trouva le capitaine, plus sombre que jamais, assis sur un tronc d'arbre avec le capitaine Morel. Il les salua du geste et prit place à côté d'eux. Sept ou huit pipes furent boursées et fumées dans le plus profond silence, signe indéniable d'une tristesse croissante. À la fin, Morel se leva, tendit la main à ses deux amis, et dit gravement.

— Bonsoir.

Le capitaine, d'une voix encore plus brève qu'à l'ordinaire, serra la main de Morel et répondit :

— Bonsoir.

Ce que voyant, d'Avril se leva et répéta à son tour :

— Bonsoir.

Après quoi, les trois « syllabisants », comme les appelaient en riant le commandant, allèrent se coucher.

Le lendemain matin, à l'heure dite, plus résolu que jamais dans ses desseins, d'Avril

s'habilla avec soin et alla prendre le père Luchaud, qui l'attendait au bourg en habits du dimanche, plus rouge et plus rond encore que la veille. Le lieutenant ne put s'empêcher de sourire en apercevant cette bonne face d'honnête homme qui reluisait au soleil.

Les deux amis, le jeune et le vieux, l'un forcant malgré lui le pas de l'autre, prirent la route de la Flèche, passèrent devant le cimetière, où l'aubergiste fit remarquer au lieutenant les tombes des parents de Darad, et s'arrêtèrent à l'Eslière, où ils demandèrent M. Luzat. L'étonnement du père Luchaud augmentait à tout instant M. Luzat descendit aussitôt et reçut au salon les nouveaux venus. C'était bien l'homme que le lieutenant avait aperçu sur la terrasse : il paraissait avoir environ trente-cinq ans ; sa physionomie était ouverte et distinguée, et le sourire qui éclairait ses lèvres entre ses deux favoris noirs montrait la franchise et l'honnêteté de son âme. Avec lui, on était tout de suite à l'aise. Grâce au père Luchaud, la présentation fut vite faite et la conversation s'engagea.

Bientôt d'Avril, qui n'avait pas de temps à perdre, aborda brusquement le sujet qui lui tenait au cœur.

— Monsieur, dit-il, le père Luchaud m'a raconté hier une triste histoire, concernant votre belle-sœur et un homme que j'ai beaucoup aimé.

— Laquelle, mon lieutenant ?

Oh ! dit l'aubergiste, inquiet des suites que pouvait avoir son bavardage de la veille, l'histoire est connue de M. Luzat.

— N'importe, je voudrais bien savoir ce dont il s'agit.

Le lieutenant ne se fit pas prier. En quelques minutes, il résuma le récit de l'aubergiste. La physionomie de M. Luzat témoignait que les détails de l'affaire, et surtout le rôle joué par M. Marin n'étaient pas connus à l'Eslière : elle exprimait tour à tour la surprise et le mécontentement. M. Luzat, d'ailleurs, se rendait parfaitement compte que le lieutenant avait un but caché en lui racontant à lui-même cette étrange histoire. Aussi, dès que le récit fut achevé :

— Mais pourquoi, s'écria-t-il, me rappelez-vous des faits oubliés depuis longtemps dans la tombe ?

Le lieutenant se redressa.

— Parce que le sous-lieutenant Darad existe encore, dit-il, qu'il est aujourd'hui mon capitaine et qu'il aime toujours Mlle Gabrielle Marin.

Ce fut au tour de M. Luzat et du père Luchaud de se récrier. Ce dernier, surtout, était

au comble de la surprise et manifestait une joie vive.

— Comment ! disait-il, il vit encore, le fils de mes vieux amis ! Où est-il, que je le voie, et que je lui serre la main ?

— Mais comment pouvez-vous dire, reprenait M. Luzat, que le capitaine Darad, s'il vit encore, aime toujours ma belle-sœur ?

— Parce qu'il a passé hier devant votre terrasse, à la tête de notre compagnie, et que j'ai pu lire sur sa physionomie comme sur celle de Mlle Marin. Les visages honnêtes sont des livres grands ouverts : il suffit de savoir lire.

— C'est donc cela !... s'écria M. Luzat. Vous m'expliquez, lieutenant, les avis mystérieux de ma femme et les mouvements étranges ainsi que la tristesse de Gabrielle. Si ce que vous dites est vrai, et je le crois, il faut rendre à ces deux coeurs le bonheur qu'ils ont perdu.

— C'est pour cela que je suis venu, reprit d'Avril, et que je n'ai pas craint de vous aborder...

— Mais il faut agir vite et de façon à réparer les fautes du passé. Grâce à Dieu, nous avons encore le temps.

Quelques minutes après, les trois hommes avaient dressé leur plan de campagne, et une véritable sympathie s'était créée entre le lieutenant et M. Luzat. Quand au père Luchaud, ravi et ne doutant pas du succès, il se chargea de tous les détails matériels.

Une heure après, d'Avril rentrait au camp, s'occupait d'abord de son service, puis, vers quatre heures, revenait auprès du capitaine qu'il retrouvait encore avec l'ami Morel. Il fallait bien, cette fois, se déterminer à parler. D'Avril s'en inquiétait d'avance. Pourtant, après la troisième pipe, et au grand étonnement de Morel, le lieutenant interpella directement Darad :

— Ne viendrez-vous pas au bourg, mon capitaine ? dit-il ; je sais que vous y êtes né et que vous y avez passé toute votre enfance.

Le capitaine fronça les sourcils :

— J'y suis né, c'est vrai ; mais il y a longtemps que je n'y connais plus personne.

— J'ai pourtant vu quelqu'un qui vous connaît bien.

— Qui cela ?

— Luchaud, l'aubergiste du *Lion d'Or*.

— Peut-être, mais je n'ai aucun désir de retourner au village.

La réponse semblait préemptoire. D'Avril pensa, à part lui, que ce qui retenait le capitaine était peut-être la crainte de repasser devant la fameuse terrasse de l'Eslière ; mais il ne perdit pas courage et chercha un détour.

— Mon capitaine, dit-il après un instant, on

m'a montré, en passant devant le cimetière, les tombes de vos parents. Ne viendrez-vous pas jusque-là ? En prenant le petit chemin, par la traverse, nous y serions en quelques minutes.

Morel, stupéfait de l'insistance du jeune homme, avait cessé de fumer Darad réfléchissait. Le lieutenant avait, d'un mot, évoqué des souvenirs qui parlent toujours haut au cœur de tout honnête homme. L'idée de prendre la traverse et d'éviter la route souriait aussi au capitaine.

Darad se leva tout à coup :

— Vous avez raison, dit-il, partons.

Il fit un signe à Morel qui, sans mot dire, suivit son ami.

Quelques instants après, les trois hommes se dirigeaient, par un chemin creux, vers le village. La soirée était magnifique. Les derniers rayons du soleil, arrivant obliquement sur la terre, doraien la cimes des souches de chêne et le sommet des collines. Les merles se poursuivaient en poussant leurs petits cris du soir et en cherchant des retraites favorables au fond des buissons, pour y passer la nuit. On entendait au loin, dans les fermes, le bruit sourd des machines à battre. Ce calme de l'air, des champs et des bois, pénétrait l'âme d'une chaude émotion et la disposait aux plus doux sentiments. En revoyant tous ces carrefours, tous ces coins connus qu'il avait tant de fois visités, le capitaine sentait à nouveau toute sa jeunesse chanter au fond de son cœur, et ses rêves d'autrefois reprenaient une nouvelle forme.

— Beau pays ! murmurait-il.

— Oui, reprenait d'Avril, beau pays et belle soirée.

Ou rejoignit la route en face du cimetière. Darad entra le premier, suivi de ses deux amis, et longtemps resta agenouillé, la tête dans ses mains, sur l'humble pierre qui couvrait les deux tombes unies de son père et de sa mère. Quand il se releva, une larme brillait au bord de ses paupières. Le lieutenant l'entraîna doucement vers le bourg, sans qu'il fit aucune résistance. Morel suivait toujours silencieusement : son amitié n'avait besoin d'aucune explication. A ce moment, le soleil s'était couché, et l'ombre commençait à s'étendre. On arriva vite au milieu du bourg, en face de la maison fermée et d'Avril sonna. En entendant la sonnette, le capitaine frémît et releva la tête : il y a de ces sons, connus dès le bas âge, qui se gravent dans la mémoire et qu'on n'oublie plus jamais.

Le vieux cantonnier vint ouvrir. Les trois hommes franchirent la petite grille, traversèrent la cour intérieure, divisée en plates-bandes,

où ne raignaient plus que les buis qui avaient pris des proportions extraordinaires, et entrèrent dans la maison.

Le capitaine jeta les yeux, rapidement, sur le corridor, la cuisine et l'escalier.

C'est bien cela, murmura-t-il, rien n'est changé.

— C'est ici chez vous ? demanda Morel.

— Oui, mon ami ; mais ceux qui habitaient cette maison ne sont plus.

— Visitons le jardin et les chambres, dit le lieutenant.

Le cantonnier, qui avait tout un trousseau de clefs à la main, prit les devants et ouvrit les portes. Le capitaine, très ému, marchait vite. On parcourut successivement le petit jardin, avec ses étroites allées bordées de poiriers magnifiques, la basse-cour dépeuplée, les servitudes, puis on revint à la maison, on monta l'escalier et on parcourut les trois ou quatre chambres du premier et unique étage. Le capitaine monta à ses amis la petite pièce qui lui avait été donnée jadis comme cabinet de travail :

— Ici, dit-il, j'ai bien travaillé !

Et il murmura sur un ton plus bas :

J'ai aussi bien rêvé !... Je croyais alors au bonheur !

D'Avril entendit, au même instant, la porte d'entrée qui se rouvrait et se refermait sur plusieurs personnes ; un frémissement parcourut tout son corps ; mais Darad et Morel n'entendirent rien.

La visite achevée, les trois hommes descendirent l'escalier. En rentrant au vestibule, le capitaine prit la main du lieutenant :

— Je vous remercie, mon ami, dit-il, de n'avoir ramené ici.

— Mais ce n'est pas tout, s'écria d'Avril. Il nous reste à voir le salon.

— Oh ! c'est une pièce bien nue et bien froide, à la campagne...

— Entrons toujours ; c'est ici, n'est-ce pas, à droite ?

Le capitaine ouvrit la porte et poussa un cri de surprise.

Le salon était éclairé par plusieurs lumières : au milieu, se tenait M. Luzat, ayant au bras sa jeune femme, et près de lui, à sa droite, un peu en arrière, pâle et inquiète, sa belle-sœur, Mlle Gabrielle Marin. Dans le fond, près de la cheminée, rayonnait le bon visage de M. Luchaud !

D'un coup d'œil, le capitaine reconnut tous les personnages de cette scène étrange. Il fit quelques pas, comme en chancelant, puis, se retournant, le front pâle et les dents serrées ;

— Lieutenant, dit-il, que signifie ?...

Mais M. Luzat, s'avancant vers lui, l'interrompit aussitôt :

— Capitaine Darad, dit-il, permettez-moi de vous présenter ma femme, Mme Luzat, et ma belle-sœur, Mlle Gabrielle Marin...

Le capitaine, interdit, répéta machinalement :

— Mademoiselle... Gabrielle ?...

— Oui, capitaine, et pardonnez-nous d'être venus ici, chez vous, chez vos parents, pour réparer autant que nous le pouvions, par cette démarche, les torts qu'on a eus envers vous dans le passé.

Puis, se tournant vers la jeune fille, tandis que le capitaine, saisi d'une émotion profonde, frémisait de la tête aux pieds :

— Et vous, ma chère sœur, dit-il, vous croyiez voir un coupable, un homme qui après vous avoir aimée, vous avait abandonnée pour la vie des camps ? Eh bien ! non, vous étiez l'un et l'autre dans l'erreur ; et j'espère que vous nous saurez gré tous les deux de vous avoir éclairés. C'est un malentendu fatal qui vous a divisés et qui a brisé votre beau rêve.

En entendant parler son beau-frère, Gabrielle avait laissé tomber sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, et le léger mouvement de ses épaules indiquait seul la violence de son émotion.

M. Luzat fit encore quelques pas vers le capitaine Darad :

— Vous, capitaine, dit-il, vous voyiez en nous des ennemis ; vous croyiez sans doute que depuis longtemps j'avais usurpé les joies et le bonheur que vous aviez rêvés pour vous ; eh bien ! non, vous le voyez. J'étais ignorant de ce qui s'était passé, et je ne m'expliquais pas les tristesses et le chagrin profond de ma belle-sœur. Maintenant, au contraire, tout est expliqué...

Le capitaine rayonnait : sa physionomie était complètement changée. Il fit deux pas :

— Oui, s'écria-t-il, tout est expliqué, tout est oublié. Que de fois je vous ai maudit, sans raison ! Voulez-vous accepter la main loyale d'un soldat ?

M. Luzat serra vivement la main que lui tendait le capitaine. Celui-ci se tourna alors vers la jeune fille :

— Et vous, mademoiselle, murmura-t-il d'une voix profonde, pourrez-vous jamais me pardonner ?

Mais avant que sa sœur eût pu répondre, Mme Luzat s'était élancée, et joyeusement :

— Il ne suffit pas de s'expliquer et de se pardonner, s'écria-t-elle, il faut réparer le temps perdu. Aimez-vous encore ma sœur, capitaine ?

Un regard et un geste furent toute la ré-

pense du capitaine, mais cette réponse était le plus éloquent des discours.

— Et vous, ma sœur ? dit M. Luzat.

Gabrielle, souriant au milieu de ses larmes, releva la tête, et, d'un geste charmant, tendit sa main à celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer depuis son enfance.

Le capitaine étouffa un cri de joie, et saisissant la main de la jeune fille, la baissa tendrement.

Pendant ce temps, le père Luchaud, pensant aux vieux parents qui recevaient ainsi, après tant d'années, une si touchante et si complète réparation, ne pouvait retenir ses larmes. Le lieutenant, ravi du succès de son entreprise, jouissait du bonheur de son chef :

— C'était donc là votre secret, mon capitaine ? s'écria-t-il.

Pour toute réponse, le capitaine lui tendit la main, en faisant passer dans son étreinte toute la chaleur de sa reconnaissance et de son émotion.

Le capitaine Morel s'avanza à son tour, et, rompt avec ses habitudes, articula toute une phrase :

— C'est très bien, mon ami, dit-il ; je vous félicite, ainsi que mademoiselle... mais il ne faudra plus dire qu'un officier marié est un mauvais soldat !

— Non, non, mon vieux Morel, s'écria le capitaine en se redressant, je ne le dirai plus, car, foi de Darad, cela n'est pas vrai !

Un médiateur inattendu

Décidément, tu ne m'aimes plus, Alfred, murmura la jeune femme avec des larmes dans la voix.

Puis, elle alla s'asseoir à l'extrême de la salle à manger, avec un geste qui annonçait bien plus la bouderie que la colère.

« Non, tu ne m'aimes plus ! reprit-elle en pleurant cette fois-ci, pour tout de bon. Tu es sans cesse de mauvais humeur, on ne peut plus te parler... Je vois toujours arriver avec effroi le moment de se mettre à table, jamais tu n'as un mot aimable à adresser à ta petite femme. Ah ! il n'était pas ainsi, les premiers temps de notre mariage, tu étais alors, tout aux petits soins pour moi tandis que maintenant... Oh, les hommes ! ils sont bien tous les mêmes !... « Toujours la même histoire », interrompit brusquement Alfred avec aigreur, en bousculant sa chaise. « Je n'ai pas changé pourtant, je suis toujours le même pour toi, mais en vérité, la patience m'échappe parfois lorsque je vois à quel point l'on manque d'égards pour moi... »

« En quoi ai-je donc manqué d'égards ?

« Comment ! j'arrive de mon bureau fatigué et pressé de me réconforter par un bon repas et il me faut attendre une demi heure au moins, car le dîner n'est jamais prêt, à cause de la soupe qui n'en finit pas de cuire et quelle soupe encore ! un méchant potage !... Ah, il y a ma foi bien de quoi aigrir le meilleur caractère.

Cette verte réplique fut comme un coup de foudre, l'orage éclata de plus belle : « Il ne manquait plus que cela ! s'écria la jeune femme offensée, avec des sanglots convulsifs, voilà maintenant que tu deviens inconvenant ! grossier même... tu me reproches de ne pas savoir faire la cuisine ! C'est trop fort, par exemple, c'est inoï ! »

Et faisant claquer la porte, Madame alla s'enfermer dans sa chambre.

Qu'as-tu, mon vieux, lui dit le gros Jules en rencontrant Alfred au Café, tu fais une triste figure ! Et comme Alfred lui racontait sa mésaventure, son ami, un malin celui-là se prit à sourire. Allons, mon garçon, le mal n'est pas grand et tout peut s'arranger sans pousser les choses au pire. Tu vas acheter tout de suite, une série variée de *soupes Maggi*. Il n'y a pas besoin d'être cordon bleu pour les préparer et le potage lui-même est exquis, nous n'en consommons pas d'autre.

Alfred ne se le fit pas dire deux fois, en parla à sa femme, qui en fit l'essai le jour même à leur commune satisfaction.

Il en résulta qu'au bout de quelques jours, Alfred était redevenu aux yeux de sa femme le plus gentil des mariés !

Désormais, la paix règne dans le ménage et nul ne s'imaginera que le véritable pacificateur matrimonial, n'est autre en somme, que le *Maggi en tablettes* pour potages à la minute.

La maison paternelle

La maison paternelle ! Elle garde souvent notre conscience de tout mal et de tout accident, et fait notre honnêteté.

Un député de... — il y a quelques mois, — entrevit, encadrée dans la porte du Palais-Bourbon, ouverte sur les vacances, la maison paternelle. Il part. Sa pensée, en avant-courrière, le devance dans une embrasure de fenêtre d'où sa mère regarde la rue par où il arrivera, et tricote des bas pour les pauvres. Sa mère était vieille ; elle était veuve.

Le député, lui, était un homme loyal, mais faible. Il votait, par entraînement et sans discernement, les lois les plus ennemis des ses traditions de famille et des inspirations de sa conscience. Mais, à chaque vote, — singulière et pieuse obsession, — il revoyait, par un jeu subit de sa mémoire, le crucifix sous lequel son père était mort. C'était un christ d'ivoire sur fonds de velours, dans un cadre doré. Plusieurs générations passées, l'or avait rougi, le velours blanchi, l'ivoire jauni.

Le député volait donc avec ravissement à la maison paternelle et aux lèvres de sa vieille mère.

La chère maison, noire et cassée, est comme une seule. On en aime même les décrépitudes et les sévérités. Le député ira fluent se sentit, en face d'elle, redevenir l'humble fils. Il se bâta vers le fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre. Le fauteuil est inoccupé depuis huit jours...

— Malade, chère mère ? Et vous ne m'en avez rien fait écrire !

— Je t'attendais, mon enfant. Je t'attendais surtout pour mourir. Il y a des ombres sur le cœur et des pressentiments sous le front qui ne nous trompent point.

— Mais non, ma mère ; non. Me voici, et vous allez être si heureuse que vous allez vite guérir.

Machinalement le fils leva les yeux sur la muraille de cette alcôve où son père avait très passé. La muraille était nue. Seul, un clou y restait retenant un nœud de ruban fané et un

brin de buis desséché. Le député ne dit rien. Il avait remarqué que tous les crucifix de la maison avaient disparu. Sans eux la maison lui semblait déserte.

— Ma mère, que sont devenues les croix pendues dans toutes les chambres.

— Je les ai envoyées aux écoles auxquelles le maire a enlevé les leurs. Et à quoi bon les conserver ; n'as-tu pas décroché le Christ de toutes les lois que tu as votées ? Mon cœur s'est brisé, et j'en meurs peut-être.

Le fils atterré baissa la tête et garda le silence.

Cependant, continua la pauvre malade, je désirerais beaucoup mourir comme tous les nôtres sont morts. Veux-tu me donner une dernière consolation ; j'ai besoin d'être consolée, vois-tu ! de notre séparation et de tes abandons.

— Ma mère au nom du ciel parlez !

— Au nom du ciel, hélas ! répondit-elle en souriant avec tristesse. Eh bien ! va me chercher un crucifix devant lequel je puisse arrêter mon dernier regard. Ton père a fait ainsi. Je voudrais prier Celui qui pardonne miséricordieusement les mères et les fils.

Le fils bouleversé sortit. Il était pâle, tremblant ; les larmes aveuglaient ses yeux et des sanglots suffoquaient sa gorge. Il courut instinctivement au presbytère et, comme un mendiant honteux, il déclama l'au-mône d'un chrétien. Il l'apporta lui-même à sa mère. La mère les embrassa tous deux.

— Mon enfant, puisque tu le ramènes à la maison paternelle d'où tu l'avais chassé, ne le renvoie plus en souvenir de moi. Tant de gens à qui tu l'as arraché mourront désespérés !

Elle mourut bientôt et, en effet, les yeux fixés sur le christ de cuivre accroché à la même place que le christ d'ivoire. Quelques jours après, le fils réinstallait un crucifix dans chaque chambre. Les vieux clous attendaient.

Sa conscience et la maison paternelle lui semblaient réhabilitées.



" VÉUILLEZ GARDER MON SECRET "

BOURDALOUE, le célèbre prédicateur du temps de Louis XIV., jouissait à un âge avancé, d'une santé des plus florissantes. Lorsqu'on lui demandait quel régime il suivait pour se porter si bien, il répondait invariablement : « Je ne fais qu'un seul repas par jour, » et il ajoutait : « J'espère que vous voudrez bien garder mon secret, sans quoi les médecins perdraient toute leur clientèle. »

La frugalité est, sans aucun doute, une excellente chose en elle-même, cependant, elle n'a pas le privilège exclusif de constituer une garantie de santé. De même aussi, la glotonnerie n'est pas, il s'en faut de beaucoup, la seule cause des maladies. C'est ainsi que la femme, bien que n'étant pas, d'ordinaire, une grande mangeuse, n'en est pas moins sujette à la plupart des maux et des douleurs qui affectent l'homme.

« J'ai maintenant 57 ans, » nous écrit une dame, « et dès l'âge de 26 ans j'ai souffert d'une maladie de la peau, causée par un vice du sang. A une certaine époque de ma vie, à la suite d'une violente émotion, j'eus la tête et le visage couverts d'éruptions, et mes cheveux tombèrent. Quelques années plus tard, j'eus une attaque bien plus forte ; l'éruption me couvrit tout le corps. J'avais les pieds si enflés, que, très souvent, j'étais obligée d'abandonner mon travail. Une fois, il m'arriva de garder le lit pendant quinze jours. Aucune médecine ne me soulageait. Enfin je me décidai à faire l'essai de votre célèbre Tisane américaine des Shakers, et je suis heureuse de dire que, grâce à elle, j'ai recouvré la santé. Je n'ai plus mal aux pieds, et mes éruptions ont disparu, de sorte que je puis maintenant vaquer à mes occupations sans aucune difficulté, bien que cela m'eût été impossible pendant longtemps. Tout en vous remerciant de ma guérison inattendue, je vous autorise à publier ma lettre, et vous prie de me croire votre bien dévouée. (Signé) Madame Langlois, Concierge, 17 rue Basfroi, Paris, le 10 juillet 1895. Vu pour la légalisation de la signature de M^{me} Langlois, apposée ci-dessus. Paris, le 10 juillet 1895. Le Commissaire de Police : (Signé) Lesguonie. »

« Je profite de cette occasion, » écrit un autre correspondant, « pour vous remercier du grand service que vous m'avez rendu. En 1891 ma femme a été très malade, elle ne pouvait s'imaginer quelle en pouvait être la cause. Elle avait perdu l'appétit, elle éprouvait des douleurs à l'estomac, et parfois il lui semblait être sur le point de mourir. Les forces lui manquaient et elle se trouvait tout à fait dans l'impossibilité de s'occuper de son ménage. Ce fut dans ce moment critique qu'un de mes voisins me conseilla de faire comme il avait fait, c'est-à-dire, d'avoir recours à votre Tisane américaine des Shakers. Je suivis son conseil, et, sans plus tarder, me procurai un flacon du remède. J'en fis prendre à ma femme selon les instructions que vous donnez. Quelques jours après elle me disait : « Je suis guérie, » bien qu'elle eut à peine fini le premier flacon. Depuis ce temps-là, elle semble jouir d'une santé meilleure que celle dont elle jouissait avant sa maladie, et elle conseille à tous ceux qui souffrent de faire usage, en toute confiance, de votre Tisane. Elle tient absolument à ce que je vous dise qu'elle désire que vous publiez cette lettre dans l'intérêt de ceux qui souffrent. Agréez l'assurance de ma reconnaissance. (Signé) Izoard François, Propriétaire-cultivateur, au Réotier, par St-Clément (Hautes-Alpes), le 25 mars 1895. Légalisation : Le Maire (Signé) Brun. »

Bien qu'il soit parfaitement vrai, qu'en général, la femme mène une vie plus tranquille et moins agitée que celle de l'homme, néanmoins elle a bien sa part dans les responsabilités de la vie. Elle est, surtout, sujette aux conditions qui abattent la force des nerfs et qui nuisent en même temps à l'importante fonction digestive. L'ennui et la monotone de l'existence qu'elle mène sont souvent des causes de maladie. Le sang se vicie par la fermentation des aliments non digérés dans l'estomac. Les maux de tête, la névralgie, les maladies de la peau, etc., en sont les résultats.

La Tisane américaine des Shakers grâce à sa propriété de donner du ton aux organes digestifs, chasse les poisons que le sang charrie, et fortifie les nerfs ; c'est donc sans contredit, le remède indispensable à toutes les femmes qui souffrent.

On peut se procurer gratis une brochure traitant de ce sujet, en s'adressant à M. Oscar Fanyau, pharmacien, à Lille (Nord). (H-3808-J)

Dépôt — Dans les principales Pharmacies, Dépôt Général — FANYAU, Pharmacien, Lille, Nord, (France).

Scientifiquement prouvé
POURQUOI
LA WARNER SAFE CURE

est aussi efficace contre différentes maladies

Quantité de maladies ont pour origine une seule et même cause, savoir l'état *maladif des rognons et du foie*. — *Il est statistiquement prouvé que 60 0/0 de toutes les causes de décès sont dues aux affections des rognons et du foie.* — L'état maladif des rognons et du foie occasionnent des dérangements de l'estomac, perte d'appétit, maladies du cœur, Rhumatisme, Goutte, Asthme, Hydropisie, faiblesse générale, affections pulmonaires et bronchiales, etc., etc. — Un seul remède écartant les causes en rétablissant le fonctionnement normal des rognons et du foie, peut guérir avec succès les différentes maladies. — Il est généralement reconnu et attesté que la *Warner Safe Cure* guérit avec succès les maladies des Rognons et du Foie.

COSSONAY, ct. de Vand.

De tous les médicaments dont j'ai fait l'emploi durant mes 19 ans de maladie, la Warner Safe Cure dont j'ai pris 18 bouteilles, a produit les meilleurs résultats contre mon catarrhe intestinal et mon malaise général. A l'aide de la Warner Safe Cure pris le soir avant d'aller coucher et 5 fois durant la journée, à la dose d'une cuiller à soupe, en très peu de temps, quantité de Catarrhes ont disparu. Mon catarrhe vésical, également devenu chronique, a été guéri par cette merveilleuse médecine.

A toutes les personnes qui souffrent de maladies internes, je recommande chaudement la Warner Safe Cure.

GOTTFRIED KALT, cordonnier.

ZOLLIKON, p. Zurich.

C'est avec le plus grand plaisir que je déclare que mon fils a été complètement guéri par l'emploi de la Warner Safe Cure, ce qui peut être considéré comme un véritable miracle et mériterait d'être raconté à chacun, afin de recommander ce médicament. Depuis longtemps il souffrait d'inflammation de la rate, d'abcès douloureux, frissons, insomnies.

Mme ANNA BLEULER, z. Schlossberg.

Ce remède est d'une efficacité certaine

En vente Pharmacie G. H. TANNER, Berne ; Pharm. A. VON INS, Moutier ; Pharm. H. HELG, St-Imier ; PHARMACIE DU JURA, Biel/Bienne ; Pharm. DANNEGGER, Thoune ; Pharm. MAX WAGNER, Huttwyl et toutes les bonnes pharmacies.

Dépôt général : Pharmacie C. RICHTER à Kreuzlingen (Thurgovie).

(H-4469-J)

ANNA STOLL.

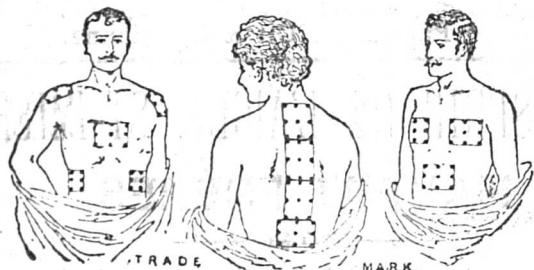
STEIN s/RH., Ct. Schaffhouse.

Nous certifions par les présentes que la Warner Safe Cure a visiblement soulagé l'un de nos malades qui depuis 3 ans souffrait d'une maladie du bas-ventre et des rognons ; la cure s'est opérée à un moment où tous les autres remèdes semblaient inutiles.

La Directrice
de l'Etablissement des Sœurs de Charité.

Je souffrais d'une mauvaise digestion persistante, j'ai employé tous les remèdes imaginables, aucun ne m'a soulagé, jusqu'à ce qu'enfin j'ai été rendu attentif à votre médicament renommé. Déjà après le premier flacon, la force et la santé me sont revenus, c'est pourquoi je vous exprime toute ma reconnaissance et je ne manquerai pas de recommander au mieux ce médicament à tous les malades.

WILLIAMS'



Poröses Plaster.

ATTENTION ! Il arrive assez fréquemment que lorsqu'on demande des Emplâtres poreux Williams, on essaie de donner au public d'autres emplâtres absolument sans valeur, en prétendant qu'ils sont aussi bons que les premiers. Qu'on se tienne donc sur ses gardes et refuse tous les emplâtres qui ne portent pas comme les véritables Emplâtres poreux Williams la marque ci-dessus (3 figures.)

Emplâtre Poreux

WILLIAMS

Remède externe, le meilleur, le plus sûr et le plus prompt, contre

Rhumatismes, goutte, maladies dorsales, points de côté, maux de reins, maux de poitrine, toux, lumbago, foulures, inflammations des articulations et des muscles ; en général

calmant incomparable.

Emploi très propre et facile, rien des inconvenients des frictions d'huiles, graisses, etc. Prix Fr. 1,25. En vente dans toutes les Pharmacies connues, dans les Dépôts ci-dessus, de même qu'au Dépôt général : **C. Richter, Kreuzlingen** (Ct. Thurgovie.)

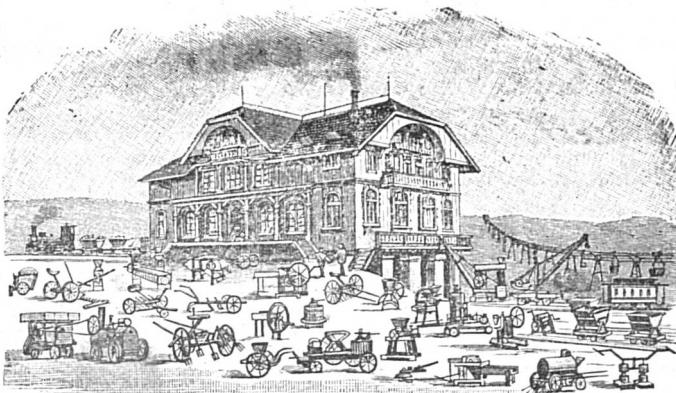
FRITZ MARTI, WINTERTHUR

Dépôt principal, ateliers & station d'essai à Wallisellen, près Zurich
Dépôt à BERNE, près la Weyermannshaus

MACHINES AGRICOLES en tous genres

Vente & location
de
Matiériel
pour
entrepreneurs

MATÉRIEL
pour
industriels
travaux publics
chemins de fer
Fourniture
de Machines
de tous genres



(Halle de Wallisellen)

MOTEURS
à pétrole
pour la petite
industrie

Locomobiles
TURBINES MANÈGES

Pompes
TUYAUX
à manchons
et à brides
pour
conduites d'eau

Fil de fer
acier
cuivre, etc.

— Dépôt à YVERDON, place de la gare. —

Machines à battre à vapeur, au manège et à bras. **Pressoirs** à vin et à cidre. Concasseurs. Hache-paille. Machines à faucher l'herbe et le blé. Faneuses. Râteaux attelés et à main. Herbes et charrues. — **Le Cultivateur**, outil universel remplaçant avantageusement la charrue, la houe et la herse.

Prospectus et devis gratis et franco.

(H-5341-J)

Obligations de la Ville de Fribourg de fr. 15. Emprunt hypothécaire.

Prochains tirages :

Le 15 février 1897 de 1200 obligations		de fr. 12,000
dont 1 prime		
2	de 1500	• 3,000
50	• 100	• 5,000
17	• 60	• 1,020
1180	• 15	• 16,950

Le 14 août 1897 de 1250 obligations		de fr. 10,00
dont 1 prime		
2	de 800	• 1600
2	• 500	• 1000
5	• 200	• 1000
10	• 100	• 1000
50	• 40	• 2000
1180	• 15	• 17,700

80 tirages à primes jusqu'en 1938, remboursement minimum fr. 21 au dernier tirage.

(H-3638-J)

Nous sommes vendeurs à fr. 15 par obligation, sauf révocation, avec réduction de prix par parties.

Paul BLAESCH & Cie, Bienne.



BRASSERIE DE L'AIGLE, ST-IMIER

HAUERT FRÈRES

La Brasserie de l'Aigle, avec son installation entièrement renouvelée, ses nouvelles caves, ses puissants appareils frigorifiques, peut fournir pendant toute l'année des bières de conserve (Lagerbier) qualité supérieure, genres : (H-5340-J)

Vienne, Munich, Pilsen, en fûts et en bouteilles.

TIROZZI FRÈRES, CHAUX-DE-FONDS

Téléphone

21, Rue Léopold Robert, 21

Téléphone

Porcelaine. — Faïence. — Terre commune. — Cristaux. — Verreries. —
Miroirs. — Glaces.

Ferblanterie. — Fer émaillé. — Coutellerie. — Brosserie.

LAMPES ET QUINQUETS

Potagers et calorifères à pétrole.

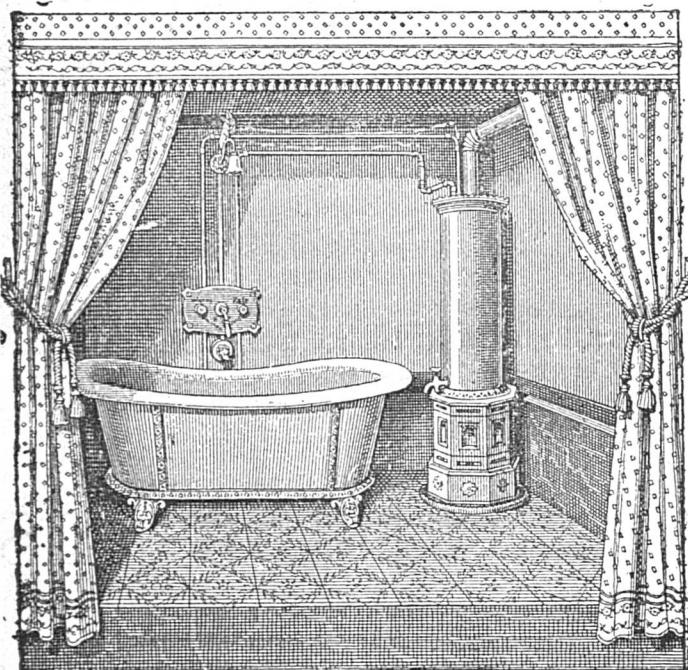
(H-4714-I)

Ustensiles de ménage en tous genres

GROS

Verre à vitres. — Bouteilles noires.

DÉTAIL



bains, douches. — Pompes, fontaines, jets d'eau, pressions à bière, ventilateurs, etc.

Chaudfage central à eau chaude à air chaud et vapeur.

(H-4628-J)

Téléphone

Entreprise spéciale de travaux
pour
Eau, Gaz, Canalisations
en tous genres

Séb. Brunschwyler

entrepreneur
40, Serre, 40

Chaux-de-Fonds

ENTREPRISE À FORFAIT
pour communes, sociétés et
particuliers.

Captation de sources.

Etablissement de conduites en fer
et ciment pour lavois, latrines et
égouts; entreprise en tous genres de
canaux.

Installation de conduites pour ma-
chines à vapeur. Grand dépôt de
tuyaux en fer galvanisé, noir et
caoutchouc, robinets en tous genres
et grandeurs. Bassins, baignoires, cu-
vettes en porcelaine et fonte. Instal-
lations complètes de chambres à

Magasins de l'Ancre

Rue Léopold Robert 19

Principes de la maison :

Vêtements confectionnés et sur mesure pour messieurs et jeunes gens. Spécialité d'habil-
lements soignés. Qualité absolument garantie. Coupe élégante. Comptoir des vêtements pour
garçons très bien assorti en modèles du jour.

Confections pour dames et fillettes. Choix considérable dans les plus beaux genres de
Paris. Vêtements imperméables en caoutchouc. Tissus nouveautés en tous genres. Trousseaux,
tapis, etc.

(H-4712-J)

EXPÉDITION FRANCO dans toute la Suisse

Ne vendre que des articles de qualité absolument recommandable et à prix entièrement
réduits.

A. KOCHER

Chaux-de-Fonds



PRIX
courant
gratis
et
franco
sur
DEMANDE

SPÉCIALITÉ DE GRAINES Potagères, Fourragères et de Fleurs

OIGNONS A FLEURS (H-4713-J)

GUSTAVE HOCH

Rue Neuve 11 — CHAUX-DE-FONDS — Rue Neuve 11

Maison placée sous le contrôle fédéral d'essai des semences.

VIN ROUGE EXTRA depuis 30 cent. le litre.

EAU - DE - VIE DE MARC, prix très avantageux

Farine pour bétail, **Son & Maïs**

SARDINES & THON depuis 35 cent. la boîte
DENRÉES COLONIALES. — MERCERIE (H-5171-J)

chez Oscar Nicolet, **GUINAND & DUPUIS** successeurs
Téléphone 4, Place Neuve, CHAUX - DE - FONDS. Téléphone

PHOTOGRAPHIE D'ART

Récompenses à diverses

Expositions

Léon Metzner

Rue
du Parc 29
CHAUX-DE-FONDS

Outilage perfectionné de 1^{er} ordre garantissant la ressemblance parfaite. — Décors de pose les plus nouveaux. — Ouvert tous les jours. — Ouvrage très soigné. (H 4855-J)

MAISON FONDÉE EN 1840

USTENSILES DE MÉNAGE en tous genres

J^s D U B O I S

6, Rue de la Balance, 6

LA CHAUX - DE - FONDS

Objets de luxe et de fantaisie; optique et lunettes. (H 5425-J)

Spécialité pour hôtels et cafés.

Au grand choix de chapeaux en tous genres et dans toutes les qualités

Chapellerie L. VERTHIER & Cie, rue Neuve N° 10

CHAUX - DE - FONDS

Toujours des mieux assortis en chapeaux feutre, paille, soie (cérémonie) pour hommes, jeunes gens et enfants. — Bonnets de fourrure et casquettes. — Choix immense de cravates. (H 5172-J)

Spécialité de chapeaux et casquettes pour Sociétés civiles et militaires.
Chapeaux mécaniques perfectionnés (Paris).

Prix très modérés.

RUE NEUVE N° 10

Rue Neuve 10

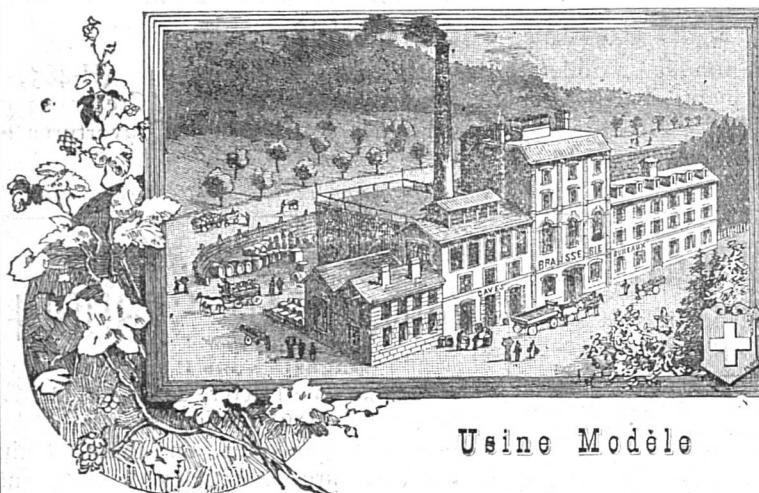
RÉPARATIONS

Rue Neuve 10

RUE NEUVE N° 10

Brasserie ULRICH Frères, Rue de la Ronde, 30

— CHAUX - DE - FONDS —



Usine Modèle

Installation frigorifique.

(H 5170 J)

Téléphone

BIÈRE

D'exportation

en
fûts et en bouteilles
1^{re} qualité

Façons

MUNICH et PILSEN

*Livraison franco
domicile à partir de
10 bouteilles.*

Téléphone

W. LABHARDT, dentiste

5, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 5

LA CHAUX - DE - FONDS

Traitements et obturation des dents

Extraction des dents sans douleur au moyen des procédés les plus nouveaux.

Protoxyde d'azote, chlorure d'Ethyle, cocaïne etc.

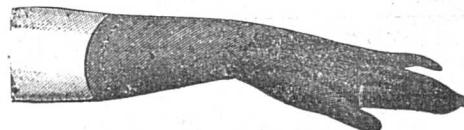
POSAGE de
dentiers partiels et complets avec garantie pour la bien-façon.
(H-5254-J)

CONSULTATIONS tous les jours dès 9 heures du matin
à 5 heures du soir, les dimanches et jeudis exceptés.

Téléphone.

Fab'. F. Robert

DUCOMMUN La Chaux-de-Fonds



Passementerie. Mercerie. Nouveautés
GANTS. CORSETS. TABLIERS, etc.

FOURNITURES POUR TAILLEUSES

(H-5168-J)

C. Strate

(Rue Léopold-Robert, 21)

CHAUX - DE - FONDS

Cette eau a été surnommée

MERVEILLEUSE

parce qu'elle est d'un prix modique, d'un emploi facile et sans danger et aussi efficace pour les soins hygiéniques journaliers, qu'en cas de malaise subit ou d'accident.

(H-5169-J)

A L'Alsacienne

Rue de la Balance 2, CHAUX-DE-FONDS

NOUVEAUTÉS POUR ROBES

En Cheviottes, Diagonales, Tissus anglais, Unis, chinés, brodés et d'autres fantaisies.

CONFECTIONS POUR DAMES

Manteaux, Jaquettes, Rotondes et Collets à des prix très avantageux (H-4852-J)

Très grand assortiment d'articles pour Troussoux, Toiles et Cretonnes de Mulhouse, Indiennes, Bazins, Piqués, Rideaux, Plumes et Duvets, Couvertures en laine et en Jaquard.

La maison est connue par sa vente à bon marché et la bonne qualité de sa marchandise.

A L'ALSACIENNE

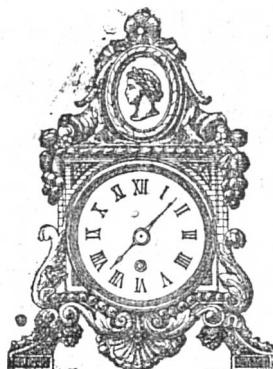
Rue de la Balance, 2,

CHAUX-DE-FONDS

Modes de Paris

Capotes et Chapeaux. — Modèles provenant des meilleures maisons françaises. — Fournitures de modes. — Plumes, Fleurs, Rubans et Voilettes. (H-4852-J)

Par sa vente à bas prix et la bonne qualité de ses marchandises la maison espère satisfaire ses clients.



Si vous désirez obtenir à un prix raisonnable un beau et bon

RÉGULATEUR

adressez-vous en toute confiance au *Magasin d'Horlogerie-Bijouterie*

L.-A. SAGNE-JUILLARD

Léopold-Robert 38, Chaux - de - Fonds.

Envois prompts. Emballages soignés. Montres en tous genres depuis fr.: 7. — Réveils, Pendules, Horloges, Coucous. Seul dépositaire pour la vente au détail des véritables montres Roskopf Patent des fabriques Ville, Schmid et Cie. (H-4636-J)

Garantie absolue pour tous mes articles. — 2 ANNÉES.

Alliances.

Prix très modérés.

PHARMACIE BOISOT

Chaux-de-Fonds

DROGUERIE

Produits techniques et pour l'industrie. — Analyses d'urines et de tous genres. — Grand assortiment de bandages et d'articles pour pansements à très bas prix. Spécialité de produits vétérinaires très appréciés.

FABRIQUE D'EAUX GAZEUSES.

Farine de lin fraîche pour le bétail.

(H-4851-J)

Téléphone !

H-2217-C

Grande Brasserie du Pont, St-Imier

LOUIS JAQUET, Propriétaire

Médaille d'Argent

Bruxelles 1893

Médaille d'Or

Tunis 1894

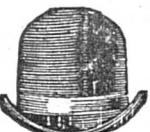
Médaille d'Or

Genève 1896

(H. 5423 I.)



Chapellerie



FRIDOLIN MEYER

24 Graud' Rue — St-Imier — Grand'Rue 24

Toujours un grand choix de
CHAPEAUX EN TOUS GENRES

feutre et paille

Chapeaux de formes et Casquettes
aux prix les plus modérés
et de la dernière nouveauté. (H. 5433-I)

L. NICOLET

Pharmacie-Droguerie du Vallon

ST - IMIER

MALAGA FIN

Eaux de vie de Cognac, de Lies et de Marc
garanties pures

Vin de quinquina au Malaga — Sirop de framboises — Vanille

Bandages — Bas élastiques — Pansements
Produits vétérinaires (H. 5429 I)

O. BILAND

Grand'Rue

Vis à vis la Poste

ST-IMIER

Livres de Prières et de Dévotion. — Photographies. — Aquarelles. — Photochromes.
Littérature Française et Allemande. — Journaux. — Dictionnaires.

Papeterie. — Spécialité d'Articles pour Bureaux

Représentant de la **Fabrique de Registres** de P. CARPENTIER, ZURICH.

Imprimés. — Cartes de Visite, Fiançailles, Mariage. — Lithographie.

Timbres-Caoutchouc. Fourniture pour Ecoles

— «o» — **PAPIERS EN GROS** — «o» —

GRAND CHOIX EN BOIS POUR DÉCOUPAGES. (H. 5424 I.)



Spécialité de

Monuments funéraires

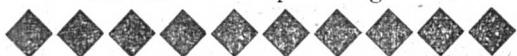
G. RUSCONI, St-Imier

Maison de confiance fondée en 1884

Album et Prix-courant à disposition

Prix très-modérés (H. 4859-J)

Exécution des plus soignées.



Serrurerie, Quincaillerie, Ferronnerie

Houille, Anthracite, Potagers, Fourneaux

→ SPÉCIALITÉ D'ARTICLES DE BATISSE ET DE MÉNAGE ←

ALBERT MAIER

SAINT - IMIER

Verrerie, Cristaux, Fayence, Porcelaine

— Lampes — (H. 5432 I)

ARTICLES COMPLETS DE SERVICES DE TABLE

pour hôtels et cafés.

Librairie-Papeterie

Grand'Rue

Vis à vis la Poste

ST-IMIER

Magasin d'articles de ménage

Rue de la Balance, 10^a

près des Six-Pompe

CHAUX-DE-FONDS

Assortiment complet en **verrerie** pour cafés et restaurants.

Lampisterie. Ferblanterie. Fer battu. Fer émaillé. Fers à braises. Moulins à café. Couleuses. Caissons à cendres. Planches à laver. Services de table. Couteaux. Cuillers. Fourchettes. Porcelaine. Faïence. Cristaux. Poterie. Terre à feu. Terre de grès. Potagers à pétrole. Veilleuses. Réchauds à esprit de vin. Brosseuses. Paillassons. Verre à vitre. Travaux de vitrerie. (H-4637-J)

Bon marché sans pareil.

Se recommande

ANTOINE SOLER.

Pharmacie de la Place

ST-IMIER

Algontine, remède efficace contre les maux de dents.

Sirop balmique, meilleur remède contre la coqueluche.

Frictions contre le goître.

Pommade contre les dartres.

Emplâtre américain contre les cors et durillons.

Frictions contre le décroît pour les chevaux et bêtes à cornes. (H-5430-I)

Poudre cordiale pour faire ruminer.

PAUL MUSA

ST-IMIER

s'occupe toujours du
COMMERCE

des matières d'or et d'argent

et se recommande au mieux à sa bonne
et ancienne clientèle. (H-5431-J)

Achat de Pierres de rebut

Vins et Spiritueux garantis naturels

Eau de noix et Sirops
Bordeaux, Beaujolais, Cognac,
Rhum, Sirops, Malaga, China-China
et autres vins fins en bouteilles
se trouvent chez

M^{lle} Pauline Schaffter

à MOUTIER

ainsi que des vins rouges et blancs en tonneaux depuis fr. 35 l'hecto et au dessus.

Rabais par plus grande quantité. (H-5164-J)

A. JORDI-KOCHER

Bienné Place Centrale Bienné

Grand choix de

— SOIERIES —

pour robes, blouses et garnitures

Collection d'échantillons à disposition.

(H-5434-I)

Boulangerie Pâtisserie

AUG. SCHMIDLIN

Tavannes

Spécialité : **Zwieback ovale hygiénique**, excellent produit pour petits enfants et convalescents, recommandé par Messieurs les Docteurs. (H-5498-I)

Expédié par caissettes de 10 à 15 douzaines.

Forme de Zwiebacks brevetée N° 3524.

FABRIQUE DE CHAMPAGNE

Boissons gazeuses et sirops

AUGUSTE LE ROY

Tavannes (Suisse)

SPÉCIALITÉ DE CHAMPAGNE

Très recommandé par les Docteurs

(H-5257-J)

pour MALADES et CONVALESCENTS

Mention honorable Exposition nationale Genève 1896

Au magasin de chapellerie

HUGUENIN-RUEDIN à Delémont

toujours bien assorti en chapeaux de feutre, paille, soie (cérémonie) pour hommes, jeunes gens et enfants. Bonnets de fourrure et casquettes. Choix immense de cravates.

Soieries et rubans en tous genres

Sur demande envoi d'échantillons de soieries pour robes, blouses, jupons, etc. (H 5258 J)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Eug. GERSPACHER

Téléphone — DELÉMONT — Téléphone

FERS, FONTES, MÉTAUX

Anthracite, Charbons, Coke & Houilles

Buanderies, Cuisinières et Lessiveuses

AUGES A PORCS EN FONTE

Battoirs, Manèges, Hache-paille et
Tarares garantis

Tuyaux en fer et en fonte pour conduites d'eaux ainsi que robinets et pièces spéciales en fonte malléable. (H 5342-J)

QUINCAILLERIE

Outils en tous genres pour maréchaux et menuisiers. Articles de bâtiment.

Crocs, pelles, pioches, fourches et tous les articles d'agriculture.

GRANDS RATEAUX EN FER

Poutrelles en fer et colonnes en fonte

Dépôt vis-à-vis de la gare

Allopathie Pharmacie FEUNE Homéopathie

DELÉMONT

Spécialités de tous pays. Drogerie.

Fabrique d'eaux gazeuses,

Syphons, Limonades.

Objets de pansements.

Bandages des meilleures fabriques françaises.

Médicaments homéopathiques.

Couleurs préparées.

Vernis, pinceaux. (H 4708-J)

S. CHÉTELAT

M^d tailleur

DELÉMONT

toujours bien assorti en étoffes tous genres.
Echantillons à disposition.

Habillements sur mesure

en cheviot pure laine depuis fr. 35 jusqu'à
fr. 60. — Réparations en tous genres et
prix modérés. (H 5259J)

Banque du Jura à Delémont

Prêts sur hypothèque, contre nantissement de valeurs et cautionnement ;

Escompte de papier de commerce ;

Ouverture de crédits en compte courant ;

Achat de créances bien garanties ;

Acceptation de dépôts en carnets d'épargnes, en compte courant et contre Bons de caisse nominatifs ou au Porteur, (H 4709-J)

LA DIRECTION.

GRAND CHOIX DE POTAGERS garantis en fer et en fonte garnis

Ces potagers d'un nouveau système et fabriqués par moi-même, se recommandent par un tirage perfectionné et une grande économie de combustibles.

(H 5427-I)

Travaux de serrurerie en tous genres
et installations de conduites d'eaux
GRILLES, BALUSTRADES, etc.

PRIX MODÉRÉS.

TÉLÉPHONE.

Aug. STRAEHL, maître-serrurier
à LA CROISÉE, Delémont.

DÉPOT EN FACE DE LA GARE

Dorure, argenture, oxidage et nickelage
de boîtes et cuvettes

FINISSAGE

USINE HYDRAULIQUE

POLISSAGE

Jean GERBER Fils

DELÉMONT

(H-4710-J)

Mme Vve A. CHAPUIS

prévient sa nombreuse clientèle qu'elle a transféré ses magasins au

MOULIN de la VILLE

Maison LAISSE, Rue du Marché

à Porrentruy

et qu'elle sera toujours bien assortie en mercerie, chaussures, vannerie, soieries, maroquinerie, bijouterie, couronnes mortuaires, parapluies, chapellerie, draperies, confections et vêtements sur mesure.

(H 5426 I)

Filature de laine.

Prix modérés.

LA BONNE CUISINE À LA MINUTE

MAGGI

ESSENCE MAGGI

en flacons depuis 90 c.

est unique en son genre pour corser tout potage et tout bouillon faible

BOUILLONS ET CONSUMMÉS

en tubes 10 et 15 c. de

donnent instantanément un consommé parfait.

POTAGES À LA MINUTE

en tablettes 10 c. de

pour 2 bons potages

sont le dernier progrès de l'art culinaire

(H-4118-J)

FABRIQUE SUISSE de COUTELLERIE COURTÉTELLE

Fabrication de coutellerie en tous genres.

Couteaux de table, de poche, ciseaux, etc.

Spécialité RASOIRS acier anglais 1^{re} qualité

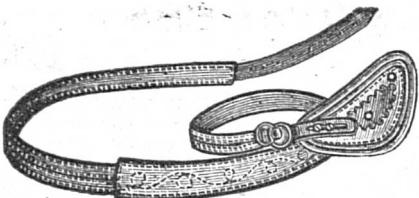
aiguisés à l'Electricité d'après une invention du Directeur

Tous les articles sont forgés d'après le système anglais et sont certainement d'égale qualité.

(H-5497-I)

Pour couteliers :

PIÈCES DÉTACHÉES, à TRÈS BON COMPTE.



Ernest Reber

Bandagiste, Orthopédiste

Fournisseur des Hôpitaux

Membres artificiels ; appareils orthopédiques, Béquilles, torches en caoutchouc pour malades.

(H-5428-I)

Bas contre les varices

RUE DU TRÉSOR 2, NEUCHATEL

Vous voulez vendre ???

C'est très simple :

Au moyen de quelques insertions dans les journaux les plus lus, vous atteindrez votre but

SANS DIFFICULTÉ



L'agence de publicité Haasenstein et Vogler, **St-Imier, Porrentruy, Delémont, Moutier**, fermière des principaux journaux du pays et de l'étranger, se charge de transmettre des insertions aux prix originaux à tous les journaux du monde entier.

Rhumatismes

**Maux de dents
migraines, crampes**

sont promptement et sûrement guéris par le port des
POINTES MAGNETA

Prix 70 centimes pièce

Seul expéditeur **J. A. ZUBER**, Herrenhof,
Oberuzwyl (Ct St Gall) (H-1490 J.)



INGRÉDIENTS
de **PAUL HARTMANN**
Pharm. à Steckborn (Thurgovie)
pour préparer soi-même un excellent
CIDRE DE MENAGE
parfaitement sain et savoureux
Prix 3 fr. 85 la dose (sans sucre) pour
150 litres, avec mode d'emploi. — Prendre garde aux contrefaçons — Certificats
gratuits et frc. à disposition. (H-3397-J)



(H-3395-J)



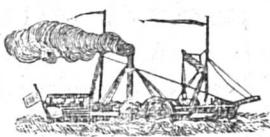
POUR L'AMÉRIQUE



Voyage maritime

le meilleur

et le plus rapide



Seulement 8 jours

du

HAVRE à NEW-YORK

Expédition de Bâle par le Havre pour New-York par paquebots français rapides. Nous expédions en outre par toutes les autres lignes maritimes depuis tous les ports d'Europe à destination de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et d'Australie.

(H 4857 J)

et leurs agents : MM Simon Gogniat, Porrentruy : Robert Brindlen, Sion, A. Clerc, Brasserie du Siècle, Chaux-de-Fonds ; A.-V. Müller, Neuchâtel,

ROMMEL & Cie, à Bâle

1866

Nombre de médailles

Préparations au Malt

1866

Nombre de médailles

Du Dr G. WANDER à Berne

NOUVEAU — *Extrait de malt à la créosote* — NOUVEAU

est employé avec le plus grand succès contre la phthisie pulmonaire. Augmentation rapide du poids du corps. Diminution de la toux. 1. *Extrait de malt chimiquement pur*. Fabriqué avec de l'orge spécialement préparé, très digestif et d'un goût très agréable, contre la toux, les affections du larynx, de la poitrine et du foie. 2. *Extrait de malt à la pepsine-diaستase*. L'effet résolvant de la pepsine sur les fibres de la viande et celui de la diastase sur la féculle sont de cette préparation un excellent digestif. 3. *Extrait de malt ferrugineux*. Excellent médicament contre la chlorose, l'anémie et la débilité. 4. *Extrait de malt au iodure de fer*. Meilleur succédané de l'huile de foie de morue, médicament précieux contre les scrofules. 5. *Extrait de malt à la quinine*. Est employé avec succès contre les affections nerveuses simples ou rhumatismales, les maux de tête, d'oreilles, de dents et d'estomac et après les maladies affaiblissantes. 6. *Extrait de malt au phosphate de chaux*. Est employé avec grand succès contre la phthisie, les affections rachitiques et scrofuleuses, etc. 7. *Extrait de malt à la Santonine*. Très estimé à cause de son efficacité certaine pour les enfants de tout âge. 8. *Extrait de malt contre la coqueluche*. Nouveau remède éprouvé par de nombreux essais; presque toujours efficace. *Sucre et bonbons de malt* du Dr. WANDER sont généralement réputés et encore sans rivaux. (H 3642-J)

NOUVEAU — *Extrait de malt à l'huile de foie de morue peptonisée* — NOUVEAU

Préparation extrêmement facile à digérer; d'un goût très agréable. Prière de faire attention à la marque de fabrique.
Dépôt dans toutes les pharmacies de la Suisse.

Blanchisserie sur le Pré à LOTZWYL (Berne)

des mieux installée pour le blanchissage des draps, laine et coton, se charge également du coulage des fils de chanvre. Blanchissement solide et belle exécution. Les marchandises sont assurées contre l'incendie. — Relations directes ou par l'entremise des Dépôts.

Lehmann à la Blanchisserie.
(H-5167-J)

Aux personnes ayant des VARICES et souffrant de Maux de jambes

nous recommandons les compresses antivariques MULLER, qui sont uniques et supérieures à tous les traitements connus. Médailles d'or aux grandes expositions. La bouteille suffisant pour un mois de traitement, 3 fr.

S'adresser à la pharmacie du Théâtre à Genève, qui expédie contre remboursement.

Dépôts dans les grandes pharmacies. (H-3399-J)

UN VRAI TRÉSOR

Tous ceux dont la santé a été altérée par les excès de la jeunesse trouveront un excellent guide et conseiller dans l'ouvrage du Dr RETAU (H 5165-J).

La PRÉSERVATION de soi même

dont la traduction en français a été faite sur la 8^e édition allemande. Des milliers de malades qui expiaient les fautes de leurs excès, doivent le rétablissement de leur santé à la lecture de ce livre. Un fort volume in-18 contenant 27 gravures Prix, 4 francs. Au Verlags-Magasin, Neumarkt 21 Leipzig (Saxe), ainsi que dans toutes les librairies.

A Granges (Soleure), librairie NIEDERHAUSER.

1100

Dessins de style pour découpage à la scie, sculpture (par couteau et par ciseau), travaux sur métaux etc.

Modèles pour serruriers et menuisiers.

Toutes les instructions, matériaux et utiles.
(H-3398-J)

Journal spécial Dilettant.

Prix courant illustré à 30 Pfg. en timbres poste

MEY et WIDMAYER, Munich.

La filature de laine ET FABRIQUE DE DRAP

FRIBOURG, Société fribourgeoise

NEUVEVILLE, 82 (H 4711-J)

se recommande pour le filage des laines, pour la confection de draps et milaines à façon.

Ouvrage conscientieux et soigné. (H 2308 F)

Premier Prix Médaille de Vermeil à l'Exposition cantonale de Fribourg 1892



La filature mécanique de lin et tissage de Peyer & Ruoss

à SCHLEITHEIM, station SCHAFFHOUSE

s'occupe de filer, tisser, retordre et blanchir à façon.

LE LIN, LE CHANvre ET LES ÉTOUPES

(H-5159-J)

qu'on voudra bien lui confier.

Les matières premières sont consciencieusement utilisées et un travail solide est assuré
Tarifs et échantillons franco et gatis sur demande.

LE CAFÉ DE MALT KATHREINER-KNEIPP

est un produit préparé avec du malt premier choix qui, avant la torréfaction, est imprégné avec un extrait de café au moyen d'un procédé breveté dans tous les pays. Le café de malt Kathreiner-Kneipp obtient par ce procédé le goût et l'arôme du café colonial dans de si grandes proportions qu'il peut non seulement être employé comme mélange, mais aussi en remplacement total du café colonial.

Par sa fabrication brevetée le **Café de Malt Kathreiner-Kneipp** est unique en son genre et l'emporte sur tous les autres succédanés du café ; il est déjà introduit en Suisse dans des milliers de familles. Le Café de Malt Kathreiner-Kneipp ne se vend qu'en paquets plombés portant comme marque de fabrique le portrait et la signature de Msgr. le prélat Kneipp et le nom Kathreiner.

(H-5255-J)

Fabrique concessionnaire pour la Suisse :

Malterie et Gruellerie Soleure

Pour l'Amérique

Chaque semaine nous expédions, aux meilleures conditions et par les plus nouveaux paquebots rapides à double hélice, de grands convois, que nous faisons accompagner jusqu'au port d'embarquement. — *Paiements en Amérique* franco à domicile, contre remise à l'expéditeur, de la quittance originale. — *Expédition de Marchandises* de toutes sortes et n'importe quelle quantité de et pour tous pays, aux tarifs les plus réduits. La plus ancienne et la plus importante Agence Générale

ZWILCHENBAU

fondée 1834

Bâle, Place de la Gare Centrale 9 et New-York Greenwichstreet 61 ou ses Agents en Suisse : Louis Cuttat, huissier, Porrentruy ; Samuel Pfister, portier de la gare, Delémont ; François Beuret, notaire, Saignelégier.

(H 4231 J)

Seule Agence d'Emigration avec bureau à elle à New-York pour la réception et réexpédition des passagers.

CHOCOLAT J. RIBET

Ancienne maison J.-C. FANKHAUSER, fondée en 1856
LAUSANNE

Chocolat fondant en tablettes.

CHOCOLAT AUX NOISETTES

(H-5534-J)

Bonbons fins au Chocolat ; gianduja, fondants, pralinés, etc.

Les chocolats Ribet se vendent dans tous les bons magasins.

La Guérison des Migraines

Une seule dose de CÉRÉBRINE, liqueur agréable, agissant directement sur les centres nerveux, prise à n'importe quel moment d'un accès de *Migraines* ou de *Névralgie*, le fait disparaître en moins de 10 à 15 minutes.

La Cérébrine agit merveilleusement contre les névralgies faciales, intercostales, rhumatismales et sciatiques, le Vertige stomacal et par dessus tout contre les coliques périodiques des femmes. — Echantillon franco poste, Fr. 1.50. Flacon, 3 fr. et 5 fr. (H-4706-J)

On peut se procurer la Cérébrine par l'entremise de tous les pharmaciens et droguistes et à Paris chez

E. FOURNIER (*Pausodun*) pharmacien, 114, rue de Provence, à PARIS. — Dépôt général pour la Suisse : Uhlmann-Eyraud, à Genève.

Que tous ceux qui ont besoin de **BONNES CHAUSSURES** durables et qui désirent en même temps faire une économie sur les prix habituels, s'adressent à

Fr. Brühlmann-Huggenberger

Expéditeur Toess-Winterthour.

Forts souliers pour hommes depuis	Fr. 7 35
Bottines pour dames	: 6 80
Forts souliers pour fillettes n° 26/29	: 4 80
Chaussures d'hiver en tous genres.	

Expédition franco contre remboursement.

Tout ce qui ne convient pas est immédiatement changé ou le prix en est remboursé. Plus de 300 articles divers. (H 4856 J)

Gros Commerce de graines Gros
Détail Détail

FERDINAND HOCH

NEUCHATEL (Suisse)

FOUNDE 1870

Graines de légumes et de fleurs

Graines fourragères, forestières
et agricoles.

Oignons à fleurs. — Asperges, etc.

LA PURETÉ DES ESPÈCES

et la germination de mes marchandises
sont garanties !

Prix-courants gratis et franco sur
demande. (H 3636-J)

HUG FRÈRES & Cie

BALE

Le plus ancien et plus grand

Commerce de musique & d'instruments

de la Suisse

PIANOS HARMONIUMS

Fabrique d'instruments de cuivre

Le plus grand Assortiment en **Violons, Zither, Guitares, Mandolines, Orgues de Barbarie et Automates** pour restaurants. (H 4858 J)

Conditions avantageuses.

Catalogue gratis & franco.

SOCIÉTÉ PAR ACTIONS

anciennement

F. JELMOLI,

Dépôt de Fabrique,

ZURICH

Capital-Actions fr. 500,000

Expédition franco, à chacun, de notre riche collection d'échantillons en

nouveautés du pays et de l'étranger soit

Etoffes p. vêtements de dames, du genre le plus simple au plus riche, dep. fr. 1,25 à fr. 8,50 le mèt.

Etoffes p. vêtements de Messieurs & garçons, toutes qual. de fr. 1,50 à fr. 16 — le mèt.

Couvertures de lit, pure laine, toutes grandeurs, de fr. 4,50 à fr. 31,50 pièce.

Cotonnades, toutes sortes & largeurs, de 16 cts. à fr. 2 — le mèt.

Spécialité en fil de Berne, fils unis, de 55 cts. à fr. 8 — le mèt.

de même que tous les articles **de ménage & pour trousseaux**.

Nous faisons expressément remarquer que malgré nos bas prix et des assortiments continuellement renouvelés, nous ne fournissons que des articles d'une qualité éprouvée et très avantageux. (H-3640-J)



Au Galant Jardinier

Exposition Nationale Suisse
1896

2 Médailles d'or

Graines Potagères de choix

Graines fourragères épurées

Graines de Fleurs
et Nouveautés

LOUIS DRUZ, 13 place Longemalle, GENÈVE

Le catalogue est remis gratuitement à Messieurs les propriétaires

LINIMENT GÉNEAU

35 ANS DE SUCCÈS

Plus de MARQUE
DE FABRIQUE Adopté par
FEU ! les
Vétérinaires,
TARES ! Éleveurs,
Gendarmes.



Guérison rapide et sûre des Boîteries,
Foulures, Ecartes, Molettes, Vessigons,
Engorgement des jambes, Sutros, Eparvins, etc.
Révulsif et Résoûtif. — PRIX 6 FRANCS.

MESTIVIER & Cie, 275, r. St-Honoré, PARIS, et Phies

Envoy franco contre mandat de 6 fr. 50.

(H 3635-J)

Guérison par la simple méthode
Js. KESSLER, des

RHUMATISMES

(aussi des anciens) Maux d'estomac (persistants)
Goitres, gonflements du cou, absès dangereux,
blessures, etc.

Fr. Kessler-Fehr
(anc^t Kessler chim.)
Fischingen (Thurgovie)

Un petit opuscule sur les bons résultats obtenus est expédié gratis et franco sur demande,

(H-5256-I)

En vente : Pharmacie du Jura, Bienné ;
Pharmacie du Marché au Poisson, Bâle ;
Pharmacie Lobeck, Hérisau.

LA FILATURE DE LIN BURGDORF

(canton de Berne), se charge continuellement du filage et tissage à façon du lin, du chanvre et des étoupes. Son organisation lui permet de garantir un travail prompt et soigné.

Prix modérés

Dépôts dans les principaux centres de production.

(H-4403-J)

Découpage

Grand assortiment d'Outils, Bois, Dessins, Machines, Vernis, etc.

Fournitures complètes pour le montage des objets en bois découpé.

(H-5451-I)

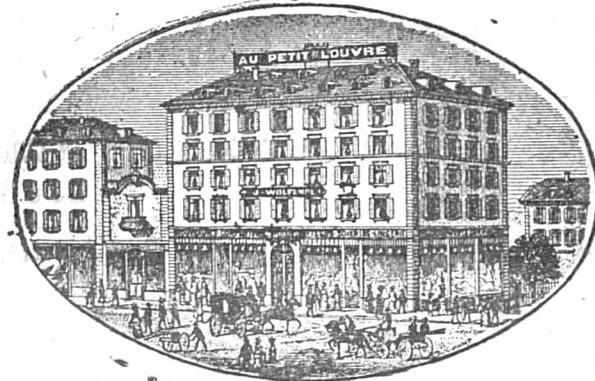
Ancienne maison S. DELAPIERRE

E. REYMOND ET C^{ie}

Quai des Bergues 1, Genève

Catalogues gratuits

Voyez et comparez !



Si vous êtes soucieux de vos intérêts demandez les riches collections de **nouveautés, toillerie, draperie, tissus** en tous genres, des grands magasins

AU PETIT LOUVRE

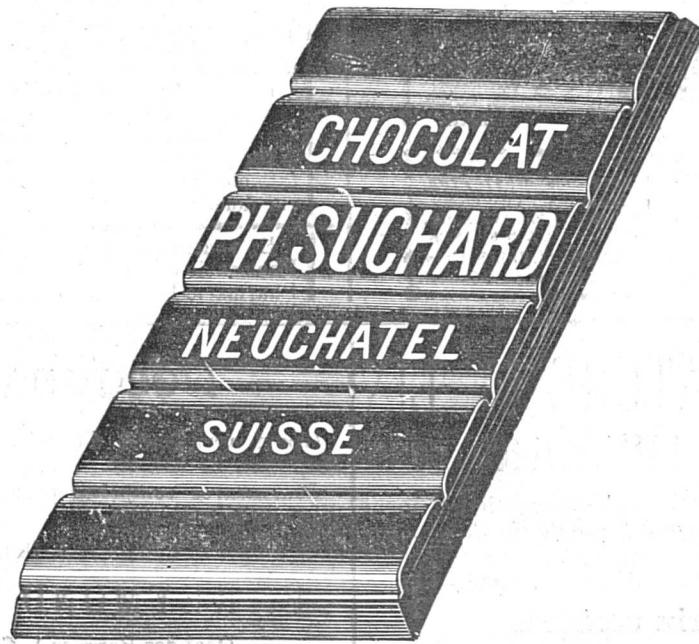
J. WOLFENDER

a SAINT-IMIER (Suisse)

vous y trouverez toujours, outre le grand choix, des marchandises de première fraîcheur et cotées à des prix défiant toute concurrence. — Le principe de la maison est :

Vendre bon et bon marché !

(H-5275-J)



(H-4768-J)

BANQUE POPULAIRE SUISSE

Siège social à Berne

Banques d'arrondissement

Berne Bâle St-Gall Fribourg Tramelan Porrentruy
Wetzikon Saignelégier Winterthour St-Imier
Zurich Uster Comptoir à Genève

OPÉRATIONS :

Escompte de papier de commerce sur la Suisse et l'Etranger. — Prêts garantis par cautionnement, nantissement ou hypothèque. — Ouverture de crédits en compte-courant. — Acceptation de dépôts en compte-courant, compte d'épargnes et contre obligations. — Change. Garde de titres. Exécution d'ordres de bourse. — Vente de matières argent pour monteurs de boîtes. (H-4860-J)

Service spécial de renseignements

Capital social au 31 décembre 1895	Fr. 10,177,272 70
Fonds de réserve au 31 décembre 1895	Fr. 801,946 65

OLD ENGLAND

British Tailors

(H-3637-J)

GENÈVE

Très grands assortiments de

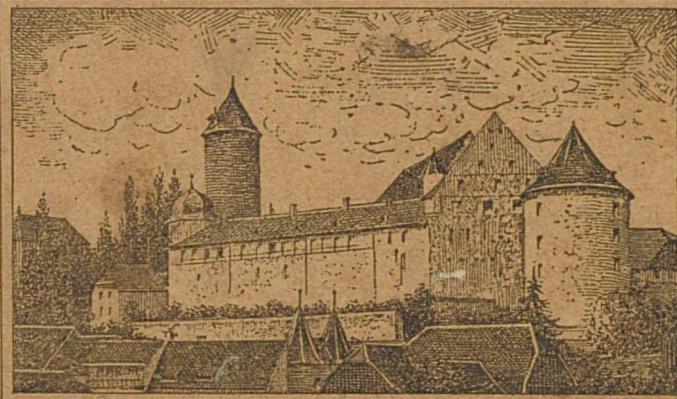
NOUVEAUTÉS ANGLAISES

En tous genres

Renseignements, Echantillons & Catalogues franco par la poste

Succursales à

LAUSANNE — BALE — LUCERNE



Château de Porrentruy

La fabrique de registres de la Société typographique de Porrentruy a toujours en magasin un grand choix de registres pour le commerce, ainsi que des registres d'établissage, contrôle de poursuites pour avocats, registres de mandats à souche pour communes, etc., etc.

N.-B. — Tout registre n'étant pas en magasin peut être fabriqué dans le plus bref délai et à des prix très-modérés.